

*ARCA – Revue du
Nouveau Monde
ou
Quelques perles pour
Noël*

Recueil de textes



Décembre 2016

Déjà parus :

- N°1 : Articles, 2016 (éd. revue et corrigée, 2021).

En annexe à ce numéro :

- Glossaire hermétique (1 vol.)

- N°2 : Articles, 2018 (éd. revue et corrigée, 2021).

En annexe à ce numéro :

- L'Arche des enfants : la récréation (1 vol. A4)
- L'Arche des enfants : contes (1 vol.)
- Glossaire hermétique. Éd. de 2016 augmentée, revue et corrigée (1 vol.)

- N°3 : Articles, 2019 (éd. revue et corrigée, 2021).

En annexe à ce numéro :

- Recueil de prières (1 vol.)

- N°4 : Articles, 2021 (éd. revue et corrigée, 2021).

Que soient très chaleureusement remerciés :

Alexandre, Alexina, Aliénor, Arnau, Camille, Caroline, Charlotte, Claudi Focan, Emmanuelle, Gregory, Hans, Irénée, Jean, Jésus, Lorraine, Marguerite, Marie-Fé, Marion, Samuel, Sara, Sébastien, Stéphane.

Antoine et Odile

Cet ouvrage est une édition familiale, tirée à une centaine d'exemplaires pour nos proches qui le désirent.

Que le lecteur ne nous tienne pas rigueur des petites imperfections résultant du fait que cette revue est tout à fait artisanale.

N'oublie pas, ami chercheur, que tu trouveras également de **nombreux autres articles gratuits** sur notre site www.arca-librairie.com/presentation, via lequel nous t'invitons à prendre contact avec nous, à poser toute question qui te semblera utile sur notre forum ou à nous faire part de tes remarques. Tu y trouveras aussi un lien vers des vidéos et d'autres outils qui pourront accompagner tes recherches.

Non moins incontournable, notre revue amie, *Le Miroir d'Isis*, à laquelle nous renvoyons également le lecteur insatiable de bonnes lectures !

« Jamais deux sans trois » dit le proverbe ! Vous trouverez de la documentation toujours renouvelée en consultant : www.editionsbeya.com/documentation

Pour les germanophones, mentionnons encore le magnifique site allemand de Rosa Wessels : <https://hermetikheute.wordpress.com/>

Il ne nous reste qu'à mentionner que le contenu des articles et les éventuels commentaires de leurs auteurs sont et resteront, *ad vitam* et même après, sous réserve de ratification par Celui qui sait ; et que nous ne pourrions être tenus pour légalement responsables en cas de damnation éternelle ou d'abduction sur la voie gauche dues à des opinions erronées de nos petites personnes aveugles et malheureusement déçues.

Amis de la Vérité, Salut !

Voilà presque un an que la revue Arca reçoit et publie régulièrement d'incroyables contributions. Le moment est donc venu de vous proposer une version papier et de partager avec vous toutes ces merveilles !

Pour cette première édition imprimée à caractère strictement privé, nous avons choisi quelques-uns des articles inédits, des « Lu pour vous » mais aussi de manière condensée, les quelques perles qui se trouvent sur le forum et que nous ne voulions pas perdre. Le second volume se compose du *Glossaire* réalisé sur base des « définitions » glanées au cours des lectures des uns et des autres, ainsi que du *Grand Thuysbaert*, dictionnaire étymologique traditionnel pour « retrouver le vrai sens des mots selon les Anciens ». Nous avons choisi de les imprimer à part, pensant que ce double outil vous deviendrait rapidement indispensable et vous accompagnerait comme un ami fidèle au long de vos lectures.

Que vous le dévoriez d'un bout à l'autre, ou que vous butiniez çà et là un article, nous espérons sincèrement que vous y trouverez de quoi vous aider pour votre quête et que ces quelques pages vous donneront également l'envie de participer à notre aventure ! Que ce soit en rédigeant un article, un compte-rendu, en nous envoyant une « définition » qui manque dans notre glossaire ou en reproduisant un passage intéressant d'une de vos lectures pour agrémenter tel ou tel sujet du forum... les possibilités sont vastes et, comme vous le constatarez, ce travail collectif porte de bons fruits ! Nous espérons d'ailleurs que ce numéro n'est que le premier d'une longue liste !

Nous remercions chaleureusement tous les rédacteurs qui ont apporté leur contribution au site et à cette revue papier. Qu'ils en soient bénis dans leur Quête fervente !

Entraidons-nous dans la recherche du Salut de Dieu,
et partageons nos efforts – même maladroits – qui peuvent la
servir !

Odile et Antoine
Décembre 2016

Note sur la réédition de 2021

Vu le succès de la première édition d'Arca n°1, épuisée à ce jour, et le nombre croissant de demandes, nous avons décidé d'en proposer une nouvelle version, revue et corrigée.

La mise en page a été remise au goût du jour, et nous avons choisi de conserver uniquement la section « articles », la substantifique moelle du numéro, laissant de côté les « Lus pour vous » et les « Comptes-rendus de forum », disponibles en ligne.

En outre, pour donner la possibilité au plus grand nombre de croyants de découvrir nos recherches, nous offrons désormais les PDF à toute personne intéressée et ce pour tous les numéros déjà publiés et à venir¹. Vous aurez donc la possibilité de recevoir chaque numéro dans sa version électronique gratuitement ou de vous le procurer dans sa version papier à petit prix.

Puissent tous ces textes être bénéfiques à de nombreux lecteurs, chercheurs assoiffés de la Vérité !

Odile et Antoine
Novembre 2021

¹ Il lui suffira d'écrire à antoine@arca-librairie.com et d'en formuler la demande.

Table des matières

Lettre au néophyte L'équipe Arca	p. 11
La Mathématique hermétique dévoilée Samuel Wolsky	p. 25
Bref Manuel pour obtenir le rubis céleste Irénée Philalèthe	p. 63
Le Mercure latin Stéphane Feye	p. 91
La Reconstruction du Temple Alexandre Feye	p. 103
Commentaires sur Virgile Aliénor Forget	p. 153
La Macumba et le vaudou d'Haïti Aliénor Forget	p. 183
Joseph ministre en Égypte Odile Dapsens	p. 195
Hommage à saint Louis-Marie Grignon de Montfort Caroline Thuysbaert	p. 207
Le Saint Curé d'Ars, Jean-Baptiste-Marie Vianney Caroline Thuysbaert	p. 219
Le <i>Message Retrouvé</i> et l'éventuelle organisation d'une nouvelle société Almurida	p. 237
À propos de l'acte de « manger » Almurida	p. 245

Saint Nom di Djûû !! Almurida	p. 255
La Magie ou l'art du Verbe Lorraine de Coppin	p. 265
Le <i>Message Retrouvé</i> de Louis Cattiaux Stéphane Feye et Hans van Kasteel	p. 271

Lettre au néophyte

On trouve dans nombre d'enseignements issus des civilisations les plus diverses un point commun : la volonté d'entrer en contact avec l'âme du monde. De quoi s'agit-il ? Quel que soit le nom que l'on lui donne, l'âme du monde se trouve dans l'air que nous respirons. Cette notion peut paraître étonnante, et pourtant, si l'homme peut rester un mois sans manger et plusieurs jours sans boire, il ne survit que quelques minutes sans respirer. C'est bien la preuve qu'il se trouve dans l'air quelque chose qui dépasse l'ordre du mécanique ou du chimique, quelque chose qui donne la vie. D'après nous, cet être vit et pense.

Traditionnellement, il est également à l'origine de la parole. Rien d'étonnant dès lors à ce que la parole ait à son tour du pouvoir sur lui. L'une des premières démarches dans le domaine spirituel est naturellement de s'adresser à cette âme du monde. De s'y adresser non pas par des techniques sophistiquées, mais le plus simplement du monde, en lui parlant notre propre langue, et en sachant que nos paroles, ce simple mélange de consonnes et de voyelles, vont ébranler l'être qui se trouve dans l'air.

Nous ne sommes pas des « gourous », ni des maîtres à penser. Nous sommes simplement quelques personnes qui réfléchissent sur ce qu'il y a de commun à toutes les traditions. Partant du constat que notre époque souffre de plus en plus d'une confusion du langage, nous nous donnons pour but de clarifier les grandes notions traditionnelles. Nous sommes en effet effrayés par l'éloignement actuel du monde du centre de la tradition. On entend d'ailleurs régulièrement dire que l'on va toujours de plus en plus loin ! Nous sommes bien d'accord avec cette formule... la question reste cependant à notre sens de savoir de plus en plus loin de quoi nous allons. C'est précisément de ce centre que nous voulons nous rapprocher, en rendant aux termes employés par les textes

traditionnels l'exactitude et le poids qu'ils méritent, ce qui permettra aux chercheurs, nous l'espérons, une compréhension plus profonde et plus savoureuse de la pensée des auteurs traditionnels.

Cher néophyte, qui que tu sois, que tu sortes de l'adolescence ou que tu aies cinquante ans, nous ne pouvons que te conseiller ceci : si tu as une religion – quelle qu'elle soit – pratique-la ! Et souviens-toi qu'à l'origine de cette religion se cachent un ou des sages, et qu'aussi déformée, usée par le temps, ou même tombée dans les sables de l'oubli qu'elle puisse paraître, elle contient des enseignements extrêmement précieux. Étudie les textes fondateurs de la religion de tes pères ou de celle de ton choix, et apprécie le poids de chacun des mots que renferment ces trésors.

1. Pourquoi lire les Écritures Sacrées ?

Celui qui cherche la Vérité est en quête d'un mystère qu'il ne connaît pas encore. Selon les philosophes hermétiques, la Vérité est un don secret que la Divinité décide – ou non, d'octroyer à ceux qui la désirent.

Il existe aussi des hommes qui ne cherchent plus, mais qui possèdent. Ils ont en main le secret de l'homme et de Dieu et en laissent un témoignage à leurs contemporains ou aux générations futures. Le chercheur n'acquiert donc pas progressivement la Vérité par son étude, mais se trouve plutôt comme dans une salle d'attente. On doit lui ouvrir. Il lui est toutefois possible, même dans cette attente, de s'approcher d'une certaine manière de ce mystère. Comment ? En étudiant le témoignage de ceux qui l'ont véritablement rencontré, qui ont incarné ou hébergé ce Dieu. Si la lecture de ce témoignage n'équivaut nullement à la connaissance de Dieu, elle est bien loin d'être inutile. C'est un peu comme si l'on étudiait la description d'une personne qu'on ne connaîtrait pas et que l'on devrait aller chercher à la gare : on ne peut pas dire que l'étude nous fait connaître la personne, mais elle peut pour le

moins nous donner l'espoir de plus en plus assuré de la reconnaître au moment où elle se présentera à nous.

Une deuxième raison d'étudier les Écritures est l'amour de leur Mystère qu'elles peuvent instiller en nous. En lisant, en étudiant et en aimant les Écritures inspirées, nous attirerons la bienveillance de leurs auteurs, et nous leur manifesterons notre volonté de nous retrouver avec eux dans l'autre monde. Car, comme dit un hadith du prophète Mahomet : « tu seras avec ceux que tu as aimés ».

2. Qu'est-ce que la religion ? Comment l'envisager ?

Le terme religion, issu du latin *re-ligare* (« re-lier »), désigne un ensemble de rites et d'enseignements censés nous relier à Dieu ; et qui peut être conçu de deux manières différentes : vu de l'extérieur ou vu de l'intérieur.

* Celui qui considère la religion de l'intérieur la définit comme un ensemble de pratiques et de textes qui le mènent soit à la connaissance soit à l'amour de la divinité.

* Celui qui la voit de l'extérieur peut l'envisager de deux façons :

- Soit dans une optique d'histoire des religions, de façon analytique, en mettant le doigt sur ce qui distingue les religions les unes des autres – ce qui amène à une certaine dispersion,

- Soit selon une approche moins historique et moins analytique, en étudiant en quoi les religions se ressemblent. Cette démarche permet d'arriver à des conclusions absolument remarquables, à l'observation d'une unité bien plus grande que ce que l'on pourrait imaginer de prime abord. Elle permet également de mettre en valeur une chose très peu connue de nos jours : le fait que les religions enseignent une **connaissance** et une **science**. Elle mène finalement au constat que les Anciens n'ont jamais eu de dissension sur la

définition de Dieu, mais uniquement sur les pratiques particulières et le culte à rendre aux manifestations de cette divinité dans le monde.

3. Qu'est-ce que la tradition ?

Le mot tradition vient du latin *tradere*, transmettre, composé de *trans* (à travers) et de *dare* (donner). Il s'agit donc à proprement parler de faire passer une chose de main en main. Comme de nombreux mots, le mot « tradition » a perdu son sens original et sa saveur au fil du temps, et l'on croit souvent qu'une tradition est uniquement la transmission de valeurs, de rites, de doctrines. Pourtant, au sens premier, la tradition est la transmission d'un **objet concret**. Il s'agit réellement de la transmission d'un héritage d'un père à son fils (qu'il soit charnel ou spirituel). Cet héritage peut être un secret très concret, comme un lieu – le lieu où se trouve un trésor – ou de véritables connaissances. On peut dire que les grandes religions sont des traditions, quoiqu'elles ne soient pas les seules à exister. Les contes pour enfants, par exemple, sont écrits dans un langage traditionnel. Ce que les traditions semblent, par ailleurs, avoir de commun, c'est qu'elles transmettent non pas la chose directement mais le **voile** de la chose. C'est ici que cela se complique : l'objet lui-même n'est transmis souvent que sous forme d'images. Hériter d'un parchemin indiquant la piste d'un trésor n'est pas encore trouver ce trésor. Cela explique pourquoi, souvent, au cours de l'histoire, la tradition se désincarne, se dessèche, voire se perd.

4. Quelles sont les différentes positions possibles face au phénomène divin ou religieux ?

Essayons de passer en revue de manière complète et exhaustive les différentes positions possibles.

1. Il y a premièrement **l'athéisme**. Quoi qu'on en pense, l'athéisme est un dogme. L'athée affirme en effet de façon dogmatique que quelque chose n'est pas. L'absence de Dieu est un dogme auquel on peut autant être prié de croire que de ne pas croire. La position de l'athée est difficile pour une seconde raison : cette négation le nie lui-même, puisqu'en niant son créateur, il nie qu'il est créé.

2. On a ensuite les **agnostiques**. On peut l'être de deux façons :

- Penser que l'on ne sait pas, et que personne n'a jamais su et ne saura jamais, ou

- Penser que l'on ne sait pas, mais que certains, eux, savent peut-être...

3. Après l'agnostique vient le **déiste**, qu'il convient de ne pas confondre avec le croyant. Le déiste se définit par sa croyance en une divinité. Il peut soit la considérer comme **inconnaissable**, soit penser que Dieu peut être approché, étudié, connu par des études de type philosophique, théologique, ou autres. Ce Dieu « **étudiable** » peut à son tour soit être considéré comme absent et désintéressé des affaires des hommes, soit considéré comme intéressé par les hommes. On a alors un Dieu avec qui l'homme peut entrer en contact.

Dans cette catégorie seulement – celle qui affirme qu'il y a un Dieu, que l'on peut le connaître ou du moins l'approcher, et qu'il s'occupe des hommes – se trouve encore une **catégorie à part** dans laquelle se trouve la grande majorité des CROYANTS des religions : celle qui dit qu'il y a un Dieu et que ce Dieu se manifeste par une parole dans l'homme. Elle professe que Dieu se trouve dans l'homme et ne peut être trouvé que dans l'homme. À partir de ce moment-là, Dieu se manifeste ou se fait connaître par la parole, qu'on l'appelle poésie chez les païens, ou prophétie dans les traditions judéo-chrétienne et musulmane, ou encore oracle, etc. C'est ainsi que sont nés les grands livres de notre humanité que sont la Baghavat gita, le Tao te king, la Bible, le Coran, l'Énéide, etc.

Les membres de cette toute dernière sous-catégorie s'en remettent donc par définition au **témoignage** d'autres hommes, censés être les connaisseurs qui les ont précédés, et que l'on appelle, selon le cas, gourous, saints, sages, prophètes, poètes, etc. Ils leur transmettent également une pratique religieuse, et sont à l'origine des diverses traditions.

Seuls ces croyants-là, ces déistes qui s'en remettent à l'autorité d'un homme qui a connu mieux qu'eux, sont à proprement parler des **croyants**.

La question de savoir si ces religions sont vraies ou pas, et le fait qu'elles se combattent ou non est une autre affaire...

5. La foi peut-elle subsister sans la science ?

Contrairement à ce que beaucoup de gens croient, et ce souvent même à l'intérieur des religions, les traditions enseignent à la base une **connaissance**.

Prenons le cas du christianisme. Il est basé sur le témoignage, c'est-à-dire la science, la connaissance des douze Apôtres. Le mot *gnosis* que l'on traduit souvent par « gnose », mais qui peut également se traduire par « science », apparaît vingt-neuf fois dans le Nouveau Testament.

Malgré cette omniprésence dans les textes, la science est actuellement presque toujours séparée de la foi. Comment expliquer ce phénomène ? La cause paraît se trouver dans les deux camps :

- le camp des scientifiques modernes qui, ne trouvant pas dans la religion de quoi connaître, se sont tournés vers d'autres choses plus vérifiables à leur sens, persuadés que la tradition ne possède pas de base scientifique ou expérimentée.

- le camp religieux où l'on a enseigné qu'il fallait croire mais ne jamais expérimenter, corroborant ainsi la croyance des premiers en l'inexistence d'une quelconque science dans les affaires religieuses.

Ces deux dogmes sont faux, et il est urgent de se souvenir que dans les premiers siècles du christianisme par exemple, science et foi étaient totalement liées. Les religions les ont peu à peu séparées, espérant empêcher les critiques venant de l'extérieur en prétendant qu'elles n'enseignaient qu'une foi et se limitaient à elle. Elles ont cru ainsi survivre, mais sont en réalité devenues de plus en plus **ignares**, pendant que les sciences devenaient, par le fait même, **athées**.

6. Pourquoi l'ésotérisme ?

Commençons par revenir sur le sens du mot ésotérisme. On entend de nos jours par ce terme un ramassis de choses irrationnelles, un peu curieuses, floues ou permettant de s'envoler dans des paradis étranges.

Or, étymologiquement, le terme « ésotérisme » signifie simplement l'intérieur d'une chose, tandis que l'exotérisme en signifie l'extérieur. Aucune chose n'est dénuée d'un extérieur et d'un intérieur, et l'intérieur ne peut pas exister sans l'extérieur. Une orange ne peut pas exister sans sa pelure et la pelure d'orange ne peut pas exister sans l'orange.

L'ésotérisme n'est donc que l'intérieur d'une tradition. Étant donné que la plupart des traditions sont révélées, c'est-à-dire revoilées (recouvertes d'un voile) et expliquées en paraboles, il est tout à fait normal qu'elles aient, d'autre part, un intérieur. Et pourquoi ce double enseignement ? Afin de parler à tous leurs croyants, tout en réservant le sens profond, voire secret, à un petit nombre d'entre eux. Il y a en effet des gens plus profonds que d'autres spirituellement, et d'autres qui restent à la surface des choses. Agir autrement serait violenter et la chose et les gens.

Si l'ésotérisme est réservé à une petite élite, l'exotérisme est, pour sa part, proposable à tous les croyants.

Il est dès lors impensable de se dire ésotériste sans accepter l'exotérisme. Ce serait un non-sens, car il ne peut y

avoir d'intérieur sans extérieur. On peut par contre être exotériste sans même deviner la présence de l'ésotérisme.

7. Les rituels sont-ils nécessaires ?

Les rituels ont une nécessité certaine car ils s'adressent à l'homme charnel, c'est-à-dire l'homme extérieur, qui a besoin de signes extérieurs d'une science qui est réservée. Les rituels sont donc par essence exotériques, tout en contenant un enseignement ésotérique aussi.

Il y a deux grands écueils à éviter :

- rejeter les rituels sous prétexte qu'ils ne sont qu'une écorce idolâtrique et qu'une image, et se priver par là de tout un enseignement traditionnel ;
- ou croire au contraire que ces rituels ont une vertu « magique » et efficace par eux-mêmes, et devenir idolâtre.

Cette question se résout rarement, et l'on trouvera toujours des gens qui idolâtreront l'extérieur des choses et les rituels, et des gens qui rejetteront les rituels et les images à cause de leur aspect extérieur.

Les premiers prennent le doré pour l'or, les seconds rejettent l'or à cause du doré.

8. Qu'est-ce que la magie ?

La magie est une science très ancienne, certainement originaire de Chaldée. Cette science traditionnelle est passée chez les Égyptiens. C'est également la science des célèbres Rois Mages dont on parle dans les Évangiles. Elle s'est maintenue pendant tout le Moyen Âge, mais a été confondue, à partir de la Renaissance, avec la sorcellerie et le commerce avec des esprits de bas étage.

La magie traditionnelle a malgré tout subsisté, comme en témoignent, par exemple, les écrits de l'abbé Trithème.

L'Inquisition et ses chasses aux sorcières pourraient ne pas être étrangères au remplacement progressif, dans les écrits des disciples de Paracelse, du terme magie par l'expression sagesse traditionnelle.

Venons-en à la définition de cette magie traditionnelle : Il s'agit d'une science qui accomplit des miracles. On en trouve des exemples dans les Évangiles, où, quoi qu'on veuille en penser, la transformation de l'eau en vin est une opération magique. Des pouvoirs donnés à certains hommes divins ont trait à cette magie traditionnelle qui est totalement oubliée de nos jours malgré que Jésus lui-même ne nie nullement que certains pourront accomplir de plus grands miracles que lui ! (Cfr Jean, chap. 14)

9. Quelle est la différence entre foi et croyance ?

Ces termes sont souvent confondus, et pourtant, il paraît y avoir une unanimité des différentes traditions à leur propos. Mais du fait qu'elles emploient des termes différents pour les décrire, leur définition est embrouillée et mérite d'être ici éclaircie.

La **croyance** est une faculté humaine, assez proche de la crédulité, mais que l'on peut pourtant considérer comme une grande qualité. Il s'agit en effet de la faculté qu'a un être humain d'admettre comme possible une hypothèse de départ qui semble de prime abord, au grand nombre ou à lui-même, très difficile, voire impossible à croire. Or, du fait qu'une hypothèse de départ est généralement absolument nécessaire pour aboutir à une découverte scientifique, cette crédulité peut à long terme se révéler très constructive.

Cette croyance a, même au sein des religions, souvent été confondue avec ce que l'on appelle la foi dans la tradition chrétienne, אמונה (*emounah*) dans la tradition juive, etc.

Cette **foi** est un don reçu, une chose concrète, que l'on peut réellement tenir dans sa main. Pour donner un exemple,

quelqu'un qui croit qu'un jour il rencontrera une belle et qu'il se fiancera et se mariera, est **croyant**. Celui qui a rencontré la belle et qui en a reçu un anneau, a la **foi**. Tous les jours, en regardant cet anneau, même s'il ne voit plus cette belle qui est partie dans un pays lointain, il ne peut absolument pas croire qu'il a rêvé. Tandis que le croyant peut rêver, voire rêve réellement. La foi n'est pas un rêve, elle est conjointe à l'espérance de la charité, c'est-à-dire de l'amour et de la connaissance amoureuse et expérimentale avec ses sens.

Il semble toutefois que l'on ne puisse pas obtenir la foi sans avoir cru d'abord que la chose fût possible. La croyance est donc une condition à la foi.

10. Qu'est-ce que le péché originel ?

Précisons avant tout que si l'expression « péché originel » est une notion chrétienne, la réalité qu'elle décrit existe dans toutes les traditions, sous d'autres noms.

Commençons par la définition chrétienne : Le mot « péché » vient du latin *peccatum*, que certains étymologistes traditionnels ont fait venir de *pes catenatus*, pied enchaîné. Il s'agit donc d'un problème physique, exactement comme l'exprime son synonyme grec ἀμαρτία « *amartèma* », qui signifie « manquer son but ». On pourrait donc dire que le péché originel est le fait d'être arrivé dans une matière à laquelle nous n'étions pas initialement destinés, d'être né dans un corps animal. On fait aussi venir ce mot de *pellicatum* (prostitution ou séduction).

Puisqu'il s'agit d'un problème physique, il faut éviter d'en faire un problème moral, que l'on tenterait de résoudre par un comportement moral. C'est plutôt un remède physique qui s'avère nécessaire, comme le symbolise la communion des chrétiens. Les alchimistes affirment d'ailleurs que leur pierre philosophale est une médecine. Dans « La Nuée sur le sanctuaire », d'Eckartshausen décrit le péché comme se trouvant

dans le gluten du sang. Il met donc, lui aussi, en évidence le caractère physique de cette réalité.

Dans la tradition juive, on parle plutôt d'exil. Ce terme décrit le fait de n'être pas dans sa propre patrie.

Quant au philosophe néoplatonicien Porphyre, il dit que malgré le caractère désagréable du lieu où l'on se trouve, on risque de perdre la volonté d'en sortir. On retrouve ce phénomène de l'oubli chez les Grecs, puisque selon Platon, la philosophie est une réminiscence, une science permettant de nous souvenir de cette patrie d'où l'on vient.

Attardons-nous sur la différence entre la notion traditionnelle de péché et certaines notions modernes.

Aujourd'hui on fait souvent de l'homme l'aboutissement d'une longue évolution ayant progressivement amélioré sa structure moléculaire. Jamais on ne trouve mention de cette notion de chute, d'exil.

Dans tous les enseignements traditionnels, on trouve au contraire la notion d'un accident primordial qui a éloigné l'homme du but auquel il était destiné. Cette notion de péché originel est évidemment la condition de tout enseignement spirituel ou religieux traditionnel, puisque, pour tenter de retrouver quelque chose, il est avant tout nécessaire de savoir ou d'admettre qu'on l'a perdu.

Si, avec les modernes, l'on refuse cette notion de péché ou d'accident, la nécessité d'un retour disparaît, et l'intérêt de l'enseignement traditionnel capable de l'opérer s'efface lui aussi.

11. Le corbeau et le renard

Présentons, pour terminer, une interprétation possible de la célèbre fable de La Fontaine, selon le sens hermétique :

« **Maître corbeau sur un arbre perché** » : il est donc bien le Maître, et se trouve perché en haut d'un arbre qui pourrait bien être la colonne vertébrale.

« **Tenait en son bec un fromage** » : le fromage est ce lait universel de la sainte Église coagulé. Il s'agit de la parole, qui est bel et bien perchée en haut : dans la bouche.

« **Maître Renard** » : Maître Renard n'est en réalité encore qu'un disciple, mais il va bientôt devenir maître à son tour par la réception de cette parole transmise. Le Renard est un cœur pur : *rein-hart*, tandis que le « corps beau », c'est Vénus, le beau corps de la parole.

Maître Reinhart, le cœur pur « **par l'odeur alléché** », lié par l'inspiration de cette parole divine, « **lui tint à peu près ce langage** ». Pourquoi « à peu près » ? Parce que l'on ne dit jamais exactement la Chose, on ne peut que la décrire en paraboles, en images.

« **Bonjour Monsieur du Corbeau, que vous êtes joli, que vous me semblez beau** » : évidemment... Monsieur, ou Mon Seigneur, c'est toujours la belle parole. Sans elle, il ne peut y avoir que de mauvais jours.

« **Sans mentir** » : car cette parole est pure et débarrassée métaphysiquement de tout mensonge. Hermès ajouterait : « certaine et très véritable ... »

« **Si votre ramage se rapporte à votre plumage** » : ce qui prouve bien qu'il s'agit d'une question de parole ailée, comme Homère le dit souvent. Sans plume, peut-on écrire un mot ?

« **Vous être le phœnix des hôtes de ces bois** » : cet oiseau renaissait trois fois de ses cendres lorsque l'on allumait son nid, de même que le Christ s'est redressé trois fois lorsqu'il portait le bois de sa croix. Comme dans : « Au clair de l'allume », on cherche la plume et on cherche le feu.

« **À ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie, et pour montrer sa belle voix** », cela montre que le sens dépend

de la vocalisation. Dans la tradition hébraïque, les consonnes solitaires nécessitent l'esprit, la vocalisation, pour être comprises non tristement. Nous avons ici la Torah orale, appelée *Torah ché bealpé* תורה שבעל-פה.

« **Il ouvre un large bec et laisse tomber sa proie** » : voilà la transmission du Verbe. Le corbeau est alors comme Isaac l'ancien qui transmet sa bénédiction à Jacob le nouveau. Cette transmission est irréversible.

« **Le renard s'en saisit et dit** : » : cette parole est donc bien matérielle. Elle prend corps. C'est ce qui arrive quand on saisit ce que disent les sages.

« **apprenez, mon bon monsieur** », car c'est un bon Seigneur qui lui a transmis.

« **que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. Cette leçon vaut bien un fromage sans doute** » : cette leçon est évidemment une manière de lire et de recevoir la parole. Mais ce n'est pas tout, cette parole doit être confirmée, plus tard, par un serment, et c'est pourquoi il est dit :

« **le corbeau honteux et confus, jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus** » : une fois ce serment assuré, on ne peut pas la transmettre une deuxième fois.

La Mathématique hermétique

dévoilée

Samuel Wolsky

Texte retranscrit par Emmanuelle Feye

Introduction de Stéphane Feye

Le traité qui va suivre constitue peut-être une découverte assez exceptionnelle. Il semble non seulement avoir été inconnu jusqu'ici, mais il montre, en quelques lignes (*cfr* la conclusion), une chose dont beaucoup de chercheurs se doutaient déjà, mais que de fastidieuses et savantes recherches universitaires seules auraient peut-être pu prouver jusqu'ici : c'est que le discrédit dans lequel tomba l'alchimie après la révolution française ne fut pas un effet du hasard. Comme l'a si bien démontré Didier Kahn, « *Ce n'est pas en s'attaquant à l'alchimie, mais en l'ignorant, [...] que Lavoisier ruina entièrement l'alchimie* »².

D. Kahn montre très bien (à la page suivante) qu'il fallait introniser un nouveau type de « *savant* » pour réussir ce tour de force : un savant ne connaissant plus le latin, ni le grec, ni l'histoire, autrement dit, le contraire d'un érudit traditionnel. Ce « complot » a parfaitement réussi et s'ajoute à tout ce qu'a si bien démontré récemment F.-X. Bellamy dans « *Les déshérités ou l'urgence de transmettre* ». On notera avec quelle lucidité et quel humour ce Wolsky parle de Lavoisier comme d'un « *souffleur de génie* » dont l'action aurait été providentielle... Lavoisier ayant été guillotiné en 1794, et Wolsky (contemporain, donc, du fameux Fabre du

² D. KAHN, *Le fixe et le volatil. Chimie et alchimie, de Paracelse à Lavoisier*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 174.

Bosquet!) assurant l'avoir connu, la date de 1821 signalant un traité « *médité pendant toute ma vie* », il est clair que notre manuscrit assez récent n'est qu'une copie d'un original qui, sait-on jamais, existe peut-être encore autre part...

Quoi qu'il en soit, notons que, comme il le dit lui-même, Dieu « *juge à propos* » que son traité soit maintenant répandu « *dans l'Univers sous la forme du livre imprimé* ». Nous sommes ravis d'être les ministres d'une telle décision !!!

Stéphane FEYE

LA MATHÉMATIQUE HERMÉTIQUE **DÉVOILÉE**³

Dans ses trois parties qui sont :

- l'arithmétique alchimique
- la géométrie alchimique
- la dynamique alchimique

Pour donner l'intelligence complète du

GRAND ŒUVRE

³ Ce traité a été transcrit à partir de la partie du ms. 3426 contenant des recettes d'alchimie tirées des *Arcanes rares* de Paracelse : PARACELSE, « Manuscrit précieux contenant les Secrets les plus rares et les plus cachés », Wellcome Collection (ms. 3426), Londres [disponible en ligne : <https://wellcomecollection.org/works/w8t5x9qe>], XIX^e siècle. Nous avons adapté la ponctuation lorsque c'était nécessaire.

Avant – propos

Il existe dans la science hermétique un secret qui est la clef de tous les autres, car il ouvre toutes les portes, même les plus secrètes. Quand les philosophes disent : « *tout notre secret est dans la première matière* » ne les croyez pas, ce n'est que l'un de leurs secrets. Quand les philosophes disent : « *tout notre secret est dans notre feu caché* », ne les croyez pas, ce n'est encore que l'un de leurs secrets. Quand ils disent : « *nous vous disons tout avec sincérité et ne cachons qu'une chose, qui est notre régime* », ne les croyez pas davantage. Les philosophes cachent tout mais ils cachent surtout le secret du secret sans lequel on ne peut rien faire, parce que croyant comprendre, on ne comprend rien, et que tous les autres secrets dépendent de celui-là.

D'ailleurs, les plus sincères l'avouent tout en le confondant avec les autres. Cependant, ils donnent à l'entendre lorsqu'ils disent : « *Notre œuvre est une imitation parfaite de la création divine* » et avec Moïse « *Dieu a tout fait par le poids, le nombre et la mesure* ».

Retenons ces paroles sur lesquelles les philosophes passent très rapidement. Elles sont un indice et une sorte d'aveu. Quel est donc leur vrai secret, celui sans lequel on ne peut rien faire ? Ce secret si précieusement caché le voici : c'est leur Science mathématique spéciale à la pratique alchimique et c'est de cela qu'ils veulent parler quand ils affirment que sans une inspiration divine on ne peut comprendre et réaliser le magistère, à moins de le tenir d'un fidèle ami, adepte lui-même.

Des preuves, en voici tirées de leurs ouvrages :

« *L'eau chaotique de double qu'elle était dans son origine est devenue quadruple par la division des éléments* ». (Aristote le Chimiste) Ceci se rapporte aux paroles révélées : « *Dieu a tout fait par le nombre* ».

Voyons encore : « *Quatre est caché en deux puisque quatre est produit de deux, et deux est caché en quatre puisque deux est parties de quatre ; de sorte que quatre est le flux et l'écoulement de deux et que deux et quatre s'unissent et de leur union résulte six qui est un troisième qui n'est ni deux ni quatre mais une unité composée de ces deux nombres, quatre et deux sont cachés ; et six est leur circonférence* ». (Harmonie du Monde)

Les adeptes ne disent-ils pas qu'ils ne veulent pas révéler les véritables proportions des matières ? Or, qui dit proportion dit nombre, qui dit nombre dit calcul, et ils font subir à la matière des opérations différentes qui se rapportent comme je le prouverai aux opérations mathématiques.

« *Dieu a tout fait par le poids* ». Voici à ce sujet d'autres citations :

« *La puissance terrienne sur son résistat, selon la puissance différée, c'est l'action de l'agent en cette matière* ». Il est clair que cette phrase d'Abugazal appartient aux expressions d'une science dynamique propre à l'alchimie et que, comme tous les vrais adeptes, il connaissait fort bien. Pour qui sait les comprendre, ces paroles sont une vraie révélation comme elles le furent pour Le Trévisan ainsi qu'il le dit lui-même dans l'un de ses ouvrages.

Dans le même sens, un autre ancien dit : « *j'entendrais mieux celui qui recommande de doubler la terre et de tripler le feu pour trouver le poids du sanctuaire* ».

Les plus grands Maîtres parlent en termes analogues. Il suffit de lire attentivement Hermès, Saint Jean l'Évangéliste, les adeptes grecs et arabes, Roger Bacon, Albert le Grand, Flamel, Le Cosmopolite, Khunrath et beaucoup d'autres peut-être, pour être entièrement convaincu qu'ils cèlent tous le plus grand de leurs secrets.

Mais voyons encore : « *Dieu a tout fait avec mesure* ».

C'est-à-dire selon des proportions géométriques. C'est à ce sujet que l'auteur des six clefs de la philosophie secrète dit : « *notre pierre est un feu astral qui sympathise avec le feu naturel et qui comme une véritable salamandre prend naissance, se nourrit et croît dans le feu élémentaire qui lui est géométriquement proportionné* ». Vous voyez bien que dans cette mystérieuse philosophie, la mathématique joue un rôle considérable quoique à peine avoué et comme à regret.

Jean Dee pour avoir écrit la *Monade hiéroglyphique* l'avait bien compris. Mais il n'était pas adepte, il avait seulement vu faire sous ses yeux quelques transmutations ; cela le porta à étudier les vieux Maîtres et donna comme résultat un livre obscur quoique intéressant. Ne connaissant pas tout, il n'a pu tout dire et même plus d'une fois il s'est égaré. C'est pourquoi j'ai fait ce livre qui d'ailleurs ne ressemble nullement au sien.

Dieu m'a permis de l'écrire. Étant moi-même un adepte, je possède tout l'or nécessaire à sa publication mais j'ignore s'il me permettra de le faire. Je le souhaite afin d'éclairer mes semblables, mais en tout je me sou mets à sa volonté Sacrée.

Chapitre I : Détermination des trois parties de cette Science

La Mathématique hermétique est ternaire dans son Unité. Elle se divise donc en trois parties qui se classent selon les paroles de la Révélation Sacrée.

« Dieu a tout créé selon le nombre, le poids et la mesure ». Ces paroles forment l'axiome fondamental de notre vraie mathématique, bien différente de celle du vulgaire qui est basée sur l'égalité des nombres avec leurs sommes ou des lignes avec leur total. Il faut donc déterminer cette mathématique secrète selon le Nombre, le Poids et la Mesure.

Ainsi :

Aux nombres se rapporte l'arithmétique hermétique.

Au poids se rapporte la dynamique hermétique.

À la mesure se rapporte la géométrie hermétique.

Donc ces trois parties d'une même Science sont autant différentes de l'arithmétique, de la mécanique et de la géométrie vulgaires que la divine alchimie est différente de la chimie ordinaire. Ces trois parties de la mathématique alchimique doivent aller de concert et servir de guide certain dans la pratique de l'art spagyrique, pratique véritablement impossible, quoiqu'on en dise, sans ce Calcul Sacré.

Cela étant dit, voyons le sujet de chaque partie, leur objet comme étant le Grand-Œuvre. L'arithmétique alchimique n'est pas à proprement parler un calcul, quoiqu'on puisse lui donner le nom de calcul sacré. Elle est basée sur trois choses principales :

1° Sur la distinction hiérarchique et les correspondances par numération.

2° Sur les nombres des éléments et des principes et substances alchimiques (les régimes, les couleurs, etc.).

3° Sur les combinaisons et leurs successions (ou le calcul sacré).

Tels sont les fondements encore inconnus de la foule des chercheurs sincères qui constituent le sujet de l'arithmétique alchimique et que je traiterai successivement sous les titres de Numérotation, de Correspondance et de calcul d'Hermès.

La dynamique alchimique n'est pas basée comme la vulgaire sur les lois algébriques du mouvement mais bien sur les actions et réactions vivantes des corps qui entrent dans le composé. Elle étudie la gradation de ces phénomènes, elle enseigne le moyen de les produire.

La géométrie alchimique n'est pas basée sur la proportion des lignes et des figures et leur expression numérique, son objet n'est pas l'examen des dimensions vulgaires des corps même alchimiques. Son sujet est la mesure analogique des substances entrant dans le composé et leur figuration idéale rigoureuse variable au cours des différentes métamorphoses du composé. Le moyen d'expression le plus précis est justement à ce sujet la figure géométrique ou les figures mathématiques. C'est là comme je le démontrerai le procédé de cryptographie le plus sûr et le plus secret des adeptes de l'Antiquité parce qu'il était, appartenant à une science rigoureusement logique, le plus insoupçonné de tous.

On pouvait soupçonner que les fables et allégories cachaient un sens merveilleux que les hiéroglyphes celaient, une Science profonde ; mais qui pouvait croire que l'adepte posait un problème hermétique en donnant l'énoncé d'un problème de géométrie en apparence abordable et susceptible de solution pour tous les mathématiciens ?

Telle est la véritable origine des problèmes si fameux dans l'Antiquité qui sont : 1° la quadrature du cercle, 2° la trisection de l'angle, 3° la duplication du cube. Ces problèmes sont insolubles pour les mathématiciens vulgaires parce qu'ils expriment sous une forme géométrique et par les allégories mathématiques admirables toute la pratique spagyrique. Ils contiennent de plus un enseignement moral très profond car ils nous démontrent que les souffleurs auront beau se casser et se creuser la tête pour réaliser le Grand Œuvre par la chimie vulgaire et ses procédés, ils n'aboutiront pas plus que les géomètres ne pourront jamais résoudre ces fameux problèmes par la règle et le compas.

C'est bien ici qu'il faut se souvenir de l'axiome célèbre en alchimie. « *L'art sacré surmonte la nature, il aboutit à la plus-que-perfection.* »

Chapitre II : Détermination des problèmes alchimiques

Le but de toute science mathématique est d'arriver à la solution des problèmes qui lui appartiennent. L'alchimie, comme toute science, a des problèmes ; donc le but de la mathématique hermétique est de conduire à leur solution. Mais tous les problèmes de cette science dépendent d'un seul et n'en sont que des cas particuliers. Ce problème est celui de la médecine universelle qui est l'unique et véritable moyen d'entretenir toutes choses en état d'équilibre parfait ou de rétablir cet équilibre s'il a été détruit. Par l'équilibre, la vie se conserve, par le défaut d'équilibre, elle s'éteint. Les métaux imparfaits sont en équilibre instable, ils sont donc malades et la perfection en équilibre parfait de l'or peut seul les rendre inaltérables.

Du problème de la médecine universelle découle donc d'abord :

1° Le problème de la transmutation des métaux ou art de les pousser au suprême degré de perfection qui est le règne métallique l'or.

2° Le problème de la transmutation des minéraux ou art de pousser les minéraux au suprême degré de perfection qui est le diamant.

3° Le problème de la panacée universelle ou unique moyen de guérison des maladies des trois règnes.

Or, la solution de ces trois problèmes ne peut s'obtenir qu'au moyen d'un corps plus-que-parfait qui est la pierre philosophale. Cette pierre une fois trouvée subit diverses modifications ou préparations suivant le résultat qu'on veut obtenir. Il faut donc avant tout résoudre le problème de la pierre philosophale et cela au moyen de la mathématique qui lui est propre.

Or, ce problème consiste en tant que données :

1° Dans les substances employées au cours des opérations du Grand Œuvre.

2° Dans l'ordre des opérations que les matières doivent subir.

3° Dans les différents phénomènes qui naissent par le contact et les réactions propres aux substances du Grand Œuvre.

Le problème étant ainsi posé, il reste à étudier les conditions de réussite dans l'ordre même de la mathématique hermétique.

Chapitre III : La numération d'Hermès

0 – Le chaos universel qui contient toutes les choses en germe ou en confusion.

1 – L'âme universelle, principe animateur, c'est l'agent de la séparation et de la distinction des choses.

2 – L'esprit universel moyen de la séparation et de la distinction des choses.

3 –  Le Saturne alchimique ou plomb des sages et non le vulgaire : c'est la véritable matière première de la pierre.

4 –  Notre Jupiter et non le vulgaire : c'est le sel philosophique.

5 –  Le Mars alchimique et non le vulgaire : c'est celui qui purifie le  alchimique au moyen de son  secret.

6 –  Notre sel et non le vulgaire : c'est le principe de la fermentation de la pierre au rouge.

7 –  La Vénus alchimique et non la vulgaire : c'est le principe de la purification de notre pierre.

8 –  Notre Mercure et non le vulgaire : c'est la forme agissante de la vie de la pierre.

9 –  Notre lune et non la vulgaire : c'est le principe de la fermentation de la pierre au blanc.

10 – La clef des Miracles : c'est la pierre philosophale.

Chapitre IV : Les correspondances d'Hermès

0 – La Matière première qu'on extrait de la terre : c'est le chaos des sages, base du composé.

1 – L'agent ou le  (soufre) principe de l'activité et de la coagulation.

2 – Le patient ou le  (mercure) moyen de la passivité et de la dissolution.

3 – Le composé philosophique ou vrai  (sel) de nature qui contient les trois principes alchimiques, et qui est la base des trois médecines résultant des trois œuvres et qui agissent dans les trois règnes.

Les trois couleurs principales.

4 – Les quatre saisons philosophiques de l'œuvre obtenues par la circulation des quatre éléments aux quatre points cardinaux du Grand Œuvre.

Les quatre couleurs intermédiaires.

5 – Les cinq corps philosophiques ou substances qui forment le Magistère complet du soleil par la quintessence suprême.

6 – Le ferment qui donne la vie métallique à la pierre et avec elle le pouvoir d'agir sur les métaux.

7 – Les sept planètes qui président aux sept régimes et dirigent les sept couleurs du Grand Œuvre.

8 – La vie latente de la pierre, principe des métamorphoses et des transmutations.

9 – Le feu secret des sages, sans lequel nul ne peut rien faire : c'est la source des miracles alchimiques.

10 – Les dix sublimations philosophiques.

11 – Nombre maudit qui cause la perte des souffleurs.

12 – Les douze signes zodiacaux qui ouvrent les douze

portes de l'alchimie.

Sachez comparer les nombres de la numération d'Hermès avec ceux de ses correspondants et vous comprendrez facilement bien des mystères jusqu'alors cachés, car la comparaison est une opération de la mathématique hermétique et c'est ici qu'elle s'exerce.

Chapitre V : Le calcul d'Hermès

Le calcul hermétique ne consiste pas comme le calcul vulgaire à additionner, soustraire, multiplier et diviser toutes sortes de nombres. Et de même qu'il a ses nombres spéciaux, de même il a ses opérations spéciales comme on va le voir. Dans l'arithmétique vulgaire, le calcul commence avec le nombre un, lequel dérive de l'unité intangible.

Le nombre un s'ajoute à lui-même pour former deux [$1+1 = 2$] ou bien il se retranche de lui-même pour rien laisser [$1-1 = 0$]. Ici, il n'y a aucun point commun de comparaison car en arithmétique ordinaire le zéro c'est rien tandis qu'en Alchimie, le zéro, c'est quelque chose qu'on nomme le chaos. Vous voyez donc que le vrai calcul alchimique ne peut ressembler au calcul vulgaire.

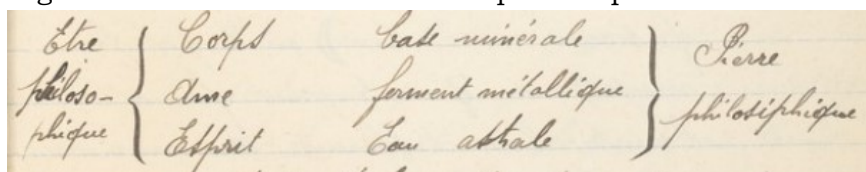
Dans l'arithmétique alchimique, le calcul commence par l'unité considérée dans sa forme intime qui est ternaire ou triple, c'est une hiérarchie de trois en un seul et non une division en trois. C'est pourquoi la pierre des philosophes est triple dans son unité, car elle possède un corps, une âme et un esprit :

Le corps de la pierre est le minéral qui est sa première matière.

L'âme de la pierre provient du ferment animateur.

L'esprit de la pierre est l'eau vivifiante. Cette eau sert de

vase purificateur à la pierre, c'est de plus son principe végétatif et sa véritable nourriture spermatique.



Mais d'abord ils sont deux pour en produire un troisième lequel n'est pas leur enfant mais ce qui est le moyen de produire cet enfant philosophique. Car Hermès le dit lui-même dans sa table d'émeraude, le soleil est le père, la lune est la mère, mais que pourraient-ils faire s'il n'y avait pas entre eux le mercure qui est la semence ou le sperme minéral propre à la production de la pierre et par lequel ces trois se résolvent en un seul par la création de l'enfant philosophique qui est notre pierre ?

Ainsi il s'agit ici d'obtenir une résolution totale et non une simple addition car 1, 2, 3 ne sont pas $1+2+3 = 6$. Mais pour faire l'opération, on dit 1 et 2 par le moyen de 3 font l'Un.

Donc ce n'est pas une addition mais une fusion puisque le ☉ (soleil) ou 1 fusionne avec la ☾ (lune) ou 2 par le moyen de ☿ (mercure) ou 3, pour former l'unité bien différente des nombres.

Ainsi la première opération du Calcul alchimique est bien différente de la première opération du calcul vulgaire. D'un côté c'est la fusion ou résolution des nombres sacrés ; de l'autre c'est l'addition occasionnelle des chiffres. Il y a cependant une addition alchimique mais qui est propre à la dynamique d'Hermès, on le verra à ce chapitre.

Tel est le secret arithmétique de la divine alchimie ; c'est de lui que parlent tous les vrais philosophes quand ils disent : « *il est si grand et surpasse tous les autres* ». Ils ont

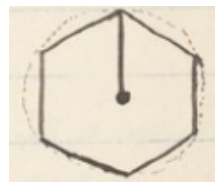
raison puisqu'il montre la vraie route qu'on doit suivre dans la recherche pour arriver à la possession de la vérité pour sa découverte.

C'est pourquoi je dis : « *faites bien attention à ceci car c'est ici seulement qu'on peut avoir l'intelligence du feu secret des sages et de leurs matières qui forment l'œuvre proprement dit.* » Réfléchissez donc car il est une opération intellectuelle sans laquelle toutes les autres sont vaines : c'est la méditation. Méditez bien ceci, d'ailleurs cela est facile puisque je vous ouvre les yeux sur tout ce que les sages ont caché.

Pourtant il faut savoir que les trois principes qui doivent s'unir indissolublement ne le peuvent faire qu'au moyen des quatre éléments dont ils dépendent. Il faut donc au préalable savoir circuler ces trois principes dans les quatre éléments par la cuisson philosophique afin d'avoir par cette opération hermétique, qu'on nomme la circulation, la quintessence philosophique qui est la première étoile des sages.



Vous voyez clairement ici que cette quintessence s'obtient par circulation et non par addition car $3+4 = 7$. Mais 3 en passant par 4 donne 5 et non 7. C'est une succession hiérarchique et non une addition puisque la pierre monte en grade ou de degré en degré. Il existe une nouvelle circulation qu'on appelle communément en alchimie la fermentation. Alors la quintessence passe au moyen de ferment de 5 à 6. Elle rayonne alors en tous sens et s'inscrit par le rayon qui est le ferment du cercle alchimique sous forme d'hexagone régulier.



Or chacun des côtés de cet hexagone est formé par le rayon ou ferment de la pierre.

Le nombre six est celui des choses naturelles, c'est donc une perfection à atteindre qui donne la seconde étoile des sages.

Toutefois il faut savoir que les sages ont trois étoiles, bien qu'ils ne parlent jamais que d'une seule dans le but d'éviter de donner l'éveil à la pensée qui devine. Mais par une troisième circulation que les sages appellent la multiplication spagyrique, la



pierre atteint le nombre 7, alors c'est la perfection suprême car le nombre 7 est celui de la perfection par excellence, celle qu'il est impossible de dépasser puisque c'est la perfection plus-que-parfaite qui est aussi la troisième et dernière étoile des sages donc la plus puissante.

Ces trois étoiles en tant que signes, sont connues de la plus lointaine Antiquité ; mais qui donc avant moi s'est jamais avisé de les expliquer ainsi ouvertement. Les hommes pour la plupart sont des fous ou des aveugles : parce qu'ils connaissent le signe d'une chose, ils croient savoir cette chose et ne veulent pas admettre qu'on la leur puisse enseigner autrement qu'ils croient la savoir.

C'est ainsi qu'au moyen d'une fausse science le voile qui recouvre la vraie s'épaissit tellement qu'il en devient lourd comme le plomb, il faut alors un véritable Hercule pour le soulever et remettre les choses à leur vraie place.

Je vous disais qu'avec le nombre 7 la perfection suprême était atteinte et que le sage ne pouvait aller plus loin quoiqu'il existe encore d'autres nombres après le 7. Mais celui-ci est le parfait absolu. C'est pourquoi il n'y a que sept couleurs, sept planètes alchimiques et astrologiques, sept régimes, sept jours par semaine, etc., etc. Il n'y a aussi que sept formes de la matière primitive lesquelles donnent tous les mixtes par leurs combinaisons. Il y a donc quatre éléments et trois principes qui forment 7.

$$\underbrace{\Delta \cdot \triangle \cdot \nabla \cdot \nabla}_{4} + \underbrace{\text{⚊} \cdot \text{⚋} \cdot \odot}_{3} = 7$$

Tels sont les secrets du calcul hermétique de l'unité qui par le ternaire aboutit au septénaire. Par ce que je vous ai expliqué, si votre esprit n'est pas faussé par des notions de mathématiques vulgaires, vous comprendrez facilement comment l'Unité, principe unique et absolu de tout, trouve sa perfection absolue dans le nombre 7 qu'il a produit et vous saurez enfin pourquoi *tout est dans le TOUT*.

Méditez cet axiome inviolable des vrais philosophes.

Le calcul d'Hermès - seconde partie

Les adeptes ont envisagé le calcul hermétique de deux façons différentes bien qu'il n'y ait qu'un résultat ou but principal à atteindre, ainsi que je l'ai prouvé au chapitre de la détermination des problèmes alchimiques. Dans la première partie du présent chapitre, j'ai exposé le premier genre de calcul propre au nombre de 3. Dans cette deuxième partie j'exposerai le second genre de calcul hermétique qui est propre au nombre 2.

Je pourrais aussi bien me taire et ne pas dévoiler cette seconde sorte de calcul ayant déjà exposé assez complètement la première. Mais je me suis avant tout promis d'écrire sincèrement tout ce savoir que j'ai acquis par une longue et pénible étude, heureusement vérifiée par la pratique. Je me dois donc de prévenir que tous les philosophes ont employé ces deux espèces de calculs, et quand dans leurs livres ils ont exposé tout ou une partie du grand œuvre, ils ne se sont pas contentés de parler d'une manière obscure, ils ont fait plus et

mêlé d'une plume insidieuse les deux espèces de calcul dont j'ai parlé.

Cette artificieuse façon de procéder dans l'exposition de la vérité leur a permis de recouvrir d'un voile presque impénétrable cette vérité qu'ils auraient voulu enterrer avec eux mais que la voix de la conscience et le désir d'être utile à leurs semblables les obligeait à proclamer. Pour la première fois je divulgue dans cet écrit la véritable raison de l'obscurité des livres alchimiques qui est l'existence de deux genres de calcul hermétique minutieusement brouillés dans le dessein⁴ de celer hermétiquement la véritable théorie et la pratique du Magistère.

Ceci étant dévoilé, le lecteur intelligent verra clairement pourquoi il est si difficile de comprendre exactement ce que les Maîtres ont écrit, et pourquoi il est si difficile de ne pas être induit en erreur par l'amas de contradictions apparentes que l'on trouve dans leurs œuvres. Il pourra mettre tout l'ordre désirable dans la confusion des écrits hermétiques par le classement sous l'un des deux genres de calcul des phrases les plus obscures de la théorie et de la pratique alchimique.

Il verra les contradictions en apparence les plus insolubles se résoudre sans peine dans l'unité du savoir et de la pratique de la science hermétique.

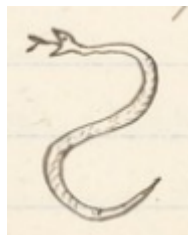
Dans notre œuvre il y a d'abord deux choses :

1° L'agent producteur en l'esprit : c'est le soufre et non le vulgaire.

2° Le patient : c'est le récepteur ou l'instrument, on l'appelle le vif argent mais ce n'est pas le vulgaire.

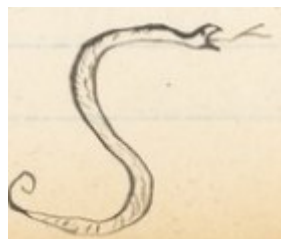
⁴ Le manuscrit présente la leçon *dessin* que nous corrigeons ici en *dessein*.

Ces deux choses primitives forment les deux serpents du caducée d'Hermès qui est le plus simple de tous les emblèmes complets de la science alchimique. Tout le secret de l'alchimie consiste à savoir comment il faut s'y prendre pour faire en sorte que deux serpents s'étreignent avec une telle passion qu'ils forment par leur union indissoluble le nombre 8 qui est tout, puisqu'il exprime la puissance vivante de la pierre.



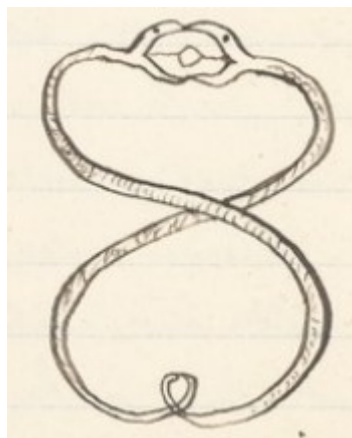
Le premier serpent est représenté ainsi il prend la forme du chiffre 2 rendu vivant et agissant.

Le second serpent est représenté ainsi. C'est le chiffre 2 renversé qui lui donne la qualité de réceptacle et la propriété de réagir.



Mais chaque serpent possède une tête et une queue, et leur valeur n'est pas la même dans chacun d'eux ; il faut qu'il en soit ainsi afin qu'ils puissent agir l'un sur l'autre. C'est ainsi le moyen par lequel ils peuvent agir l'un par l'autre et l'un dans l'autre. Donc dans le premier serpent la tête est active et la queue est passive. Dans le second serpent c'est justement tout le contraire, la tête est purement passive et la queue active. C'est pour cela et par cette disposition inverse qu'ils peuvent agir et réagir l'un sur l'autre.

Ainsi par cette disposition très sage ils peuvent tout à la fois s'attirer par en haut et par en bas. La tête qui est passive attire celle qui est active, la queue qui est passive attire en même temps celle qui est active. Quant au centre de

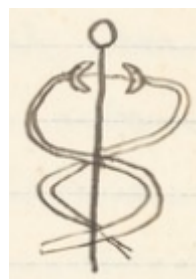


chaque serpent, il ne possède aucun caractère spécial, ce qui leur permet de se réunir sans obstacle, leur identité étant parfaite.

Par l'attraction réciproque du supérieur et de l'inférieur, l'union des deux serpents se trouve complètement réalisée dans sa perfection naturelle car ils s'enlacent passionnément. Leur étreinte est indissoluble, c'est pourquoi ils ne forment plus qu'un seul être qu'on appelle hermaphrodite et qui est le nombre 8.

Ce nombre contient le mystère de la vie ou puissance végétatrice de la pierre et c'est aussi le véritable secret si difficile à pénétrer de l'harmonie universelle. Les mauvais chimistes et les souffleurs ignorent tout cela et c'est la raison de leurs insuccès perpétuels.

Ce résultat ultime qui est le nombre 8 n'est pas atteint d'un seul coup, quoique la figure des deux serpents entrelacés semble l'indiquer. Et d'abord le signe du caducée d'Hermès est-il ainsi complet ? Vous savez bien que non. Donc lorsque les serpents se sont enlacés amoureusement, s'ils figurent un 8 ils font en réalité le vrai nombre 2 qui est

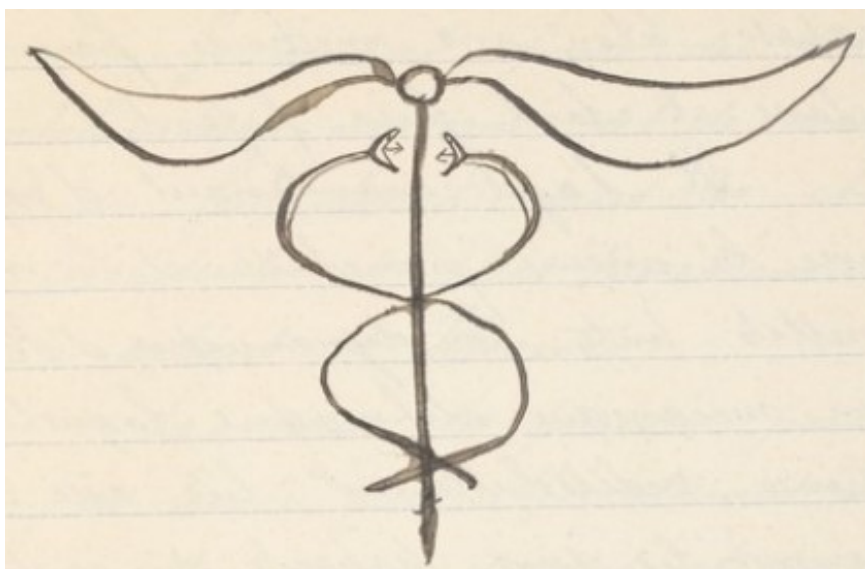


celui de la pierre philosophale ou le premier degré de la pierre, puisque c'est sa première puissance ou médecine du premier genre. Mais par l'adjonction du ferment métallique la pierre s'élève d'un degré et passe à sa seconde puissance qui est le nombre 4 car $2 \times 2 = 4$. C'est alors la médecine du second genre ou le carré de la pierre philosophique. À ce moment les deux serpents sont enlacés autour du ferment des sages qui les transperce.

La pierre est alors parfaite, elle peut transmuier les

métaux imparfaits mais sans grand profit car elle ne peut donner qu'un degré de perfection. Il faut donc l'élever au degré de perfection et lui faire atteindre la troisième puissance par la multiplication alchimique de la pierre philosophale qui devient plus-que-parfaite et est en état d'agir dans les trois règnes puisqu'elle est la médecine du troisième genre : $2 \times 2 \times 2 = 8$

Alors le caducée d'Hermès est complet car il a acquis les ailes de la toute-puissance.



C'est pour cela qu'on appelle la pierre philosophale la pierre cubique, parce qu'elle est la base inébranlable du vrai savoir.

Chapitre VI : La dynamique d'Hermès

Voilà donc tout le calcul d'Hermès exposé selon une méthode franche et claire et sans faux fuyant. Il s'agit maintenant d'expliquer avec la même franchise et la même netteté toute la dynamique d'Hermès, ou mécanique alchimique, laquelle se trouve indissolublement liée avec le

calcul comme les deux serpents du caducée sont inséparablement unis.

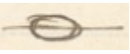
Le principe de la dynamique hermétique est le poids du composé alchimique, ou vrai sel de nature approprié à l'œuvre. Son moyen d'action est le feu secret, et non le vulgaire qui au lieu de ranimer les corps et de multiplier leur vie les tue. Le procédé d'action de la dynamique hermétique consiste tout entier dans les différentes opérations alchimiques qui sont analogues en tant que résultats aux opérations de l'arithmétique. Comme telles ces opérations appartiennent à notre mathématique secrète.

Je vous ai parlé du composé alchimique ou vrai sel de nature et du feu secret dans les chapitres précédents et plus précisément dans le calcul d'Hermès. Là, dans la première partie, j'ai traité plus spécialement du composé et des diverses et successions, conditions de réalisation (sic). Dans la seconde partie, j'ai parlé plus particulièrement du feu secret et de ses conditions d'applications. Quoiqu'au reste j'aie traité de tout dans chacune des deux parties de notre calcul, je vous expliquerai complètement ici les opérations arithmétiques appliquées à l'art sacré d'Hermès.

La dynamique d'Hermès consiste donc dans la mise en œuvre des connaissances hermétiques dans le but d'obtenir la pierre philosophale. Cette mise en œuvre porte le nom d'opérations. De même qu'il n'y a pas de calcul sans opérations arithmétiques, de même il n'y a pas de pratique alchimique sans opérations hermétiques.

Les opérations arithmétiques sont l'art de combiner les nombres pour obtenir des résultats voulus ou cherchés. Les opérations hermétiques sont l'art de combiner les substances qui entrent dans le composé alchimique pour obtenir un

résultat nouveau et voulu qui est la pierre.

La première opération est l'addition en arithmétique comme en alchimie, ou elle prend d'autres noms. Mais le but est d'ajouter le  au  pour coaguler ce dernier et donner naissance au . Pour cela il faut d'abord dissoudre le corps impur et faire la soustraction, agissant simultanément dans les premières manipulations spagyriques donnant naissance au composé, qui est le vrai sel de nature et la médecine du premier genre. Notez bien cette distinction des trois médecines qui revient sans cesse sous notre plume au cours de notre exposé de la mathématique secrète d'Hermès, car elle sera pour vous un guide précieux.

Pour vous en servir il vous suffira de faire le rapprochement des différents endroits qui traitent d'une même chose ou d'une même médecine, et vous verrez ces passages se compléter d'eux-mêmes et former un tout. Ne vous ai-je pas dit que dans notre divine mathématique tout se tient, et que le calcul d'Hermès doit marcher de concert avec la numération, les correspondances, la dynamique et la géométrie ?

Pour construire une machine, il faut connaître et employer à la fois le calcul, la géométrie et l'algèbre comme la mécanique et la physique aussi bien que la science de la résistance des matériaux et des métaux. Notre pierre est une vraie construction, il faut donc savoir manier simultanément toutes les connaissances nécessaires à sa confection afin de les appliquer sans erreur.

Ceci dit, je reviens aux opérations considérées au point de vue de la dynamique d'Hermès. La multiplication et la division agissent simultanément de même que l'addition et la soustraction. Il ne faut pas confondre cette multiplication arithmétique appliquée à l'art spagyrique, avec la multiplication chimique de la pierre dont parlent tous les

adeptes et qui appartient à la médecine du troisième genre.

Dans la multiplication arithmétique secrète il s'agit de l'adjonction du ferment au composé, et qui produit cet effet de multiplier les propriétés de la pierre et la dispose à l'action dans les trois règnes, tout en la rendant propre à agir particulièrement dans le règne métallique, ce qui est l'effet d'une division merveilleuse des qualités de la pierre qui la spécialise sans toutefois l'empêcher d'agir ailleurs.

Mais pour cela il faut d'abord que les parties de la pierre subissent la division en atomes subtils et très déliés afin d'être entièrement pénétrés par l'âme métallique du ferment. Ainsi la pierre ou le composé est le multiplicande, le ferment est le multiplicateur et la médecine du deuxième genre ou  rouge est le produit tant désiré des souffleurs mais que seuls les vrais philosophes trouvent.

Au troisième œuvre appartient l'élévation aux puissances et l'extraction des racines. Ces deux opérations arithmétiques se retrouvent toutes entières dans les deux opérations spagyriques appelées multiplication et projection de la pierre philosophale. Cette opération de l'élévation aux puissances consiste à réitérer l'opération spagyrique de la cuisson après avoir ajouté une quantité déterminée de vrai sel de nature.

Comme on élève les puissances de la pierre au moyen des opérations de la multiplication et de la division, de la mathématique secrète, on suit en cela l'arithmétique vulgaire dans son élévation des nombres aux puissances.

Quant à l'extraction des racines, elle est aussi parfaitement nommée dans la mathématique hermétique que dans l'arithmétique vulgaire. En effet, quand on fait la projection de la pierre sur un métal, le premier effet de la pierre est d'agir sur la racine métallique du corps en fusion

afin de l'élever en degré en lui communiquant la perfection. Le résultat est une transmutation du métal soit en argent soit en or selon la nature du ferment qu'on a ajouté à la pierre.

Enfin de même que tous les nombres proviennent de l'Unité primordiale qui les engendre, de même toutes les opérations de notre mathématique proviennent d'une seule opération qui est centrale. C'est la proportion laquelle contient toutes les autres par synthèse.

De même que tous les nombres se résolvent dans l'Unité primordiale de même toutes les opérations se résolvent en aboutissant à la proportion. Celle-ci est donc la clef de la dynamique alchimique toute entière, et par là de tout l'art sacré. Apprenez donc que tout le secret de la proportion hermétique consiste à doubler le corps philosophique et à tripler l'âme spagyrique ou feu secret pour avoir le véritable poids de notre pierre.

Si vous avez bien compris tout ce que je vous ai expliqué clairement, ces mots seront pour vous un trait ineffaçable de lumière, qui vous montrera à nu la vérité toute entière ; sinon relisez bien tout ce que j'ai écrit, méditez en suivant à la lettre mes précédentes recommandations et je ne doute pas que vous n'arriviez à saisir tout notre merveilleux secret. Donc ayez le courage d'apprendre cette merveilleuse science mathématique, confrontez-en bien toutes les parties et vous trouverez selon la promesse du Christ : « *cherchez et vous trouverez* ».

La plupart des hommes sont fous. Ils veulent apprendre en quelques jours à faire de l'or. Ne pouvant y réussir, ils délaissent les livres ou bien lisent tous ceux qu'ils peuvent se procurer, mais sans jamais rien comparer ; ils espèrent toujours trouver la fameuse recette toute prête dans un vieux bouquin, c'est la cause de leur ruine. Ne faites pas comme eux, soyez sages, j'aplanis la route. Suivez-moi.

**Tableau des correspondances qui existent entre les
opérations arithmétiques et les opérations spagyriques**

Addition et Soustraction	{	Calcination
		Congélation
		Fixation
	{	—
		Dissolution
		Digestion
	{	—
		Distillation
		Sublimation
	{	Séparation
Multiplication et Division	{	Insatiation
		Fermentation
Élévation aux puissances et extraction des racines.	{	Multiplication
		Profection
La proportion		—

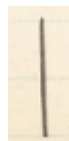
Vous voyez que les opérations spagyriques se réduisent à sept opérations arithmétiques, ne vous laissez donc pas induire en erreur.

Chapitre VII : La géométrie d'Hermès

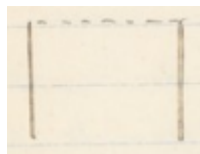
Première partie

Cette géométrie secrète possède la même rigueur que la vulgaire, elle est très simple mais très difficile à comprendre par cela même. D'ailleurs les plus célèbres mathématiciens de toutes les époques n'ont jamais pu trouver la solution mathématique des problèmes qu'elle pose. Cette géométrie a pour but l'expression mathématique et linéaire de la vie de la pierre. Les rapports des lignes indiquent donc ceux des corps qui entrent dans le composé. À mesure que ce dernier prend corps et vie, la figure géométrique se développe et se complète.

Dans cette secrète géométrie, la ligne centrale est active par excellence. Toutes les vertus d'action propre, de spontanéité, d'énergie latente, mais toujours prêtes à se manifester sont symbolisées par cette ligne. Les philosophes se sont donc servis de la ligne verticale avec le plus grand à propos pour représenter leur .

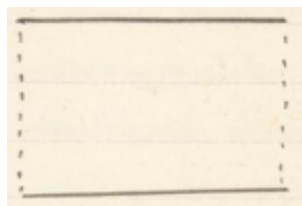


Et si vous savez dédoubler spagyriquement cette verticale pour en faire les deux côtés verticaux et parallèles du carré alchimique qui est notre pierre, vous aurez la première partie de notre grand secret ; par sa



position, la ligne horizontale indique bien la passivité.

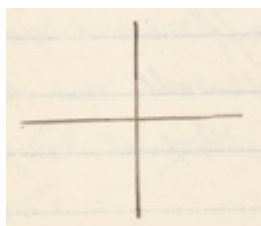
C'est tout le contraire de la verticale tant en position qu'en propriétés. La verticale agit, l'horizontale subit. Les philosophes se sont donc servis de cette ligne pour représenter leur  secret et aucune ligne ne pouvait mieux lui être



attribuée. Et, si vous savez encore dédoubler cette ligne pour en former les deux côtés horizontaux et parallèles du carré spagyrique, vous avez la seconde partie de notre grand secret.

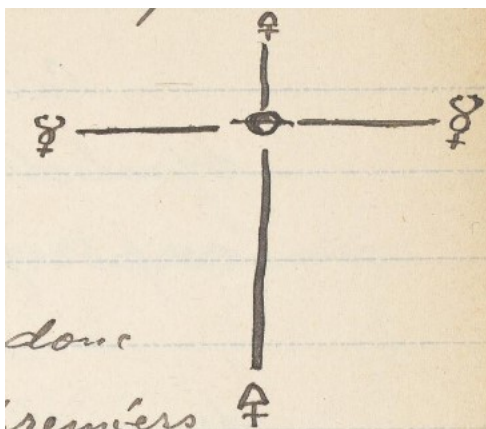
Mais je ne veux pas faire un nouveau mystère de ce grand secret, j'ai promis de dévoiler notre divine philosophie, je ne la couvrirai donc pas d'un nouveau voile. Suivez-moi bien et vous comprendrez ce que c'est que doubler la verticale et l'horizontale pour en faire le merveilleux carré de notre secrète mathématique.

Si le soufre  et le mercure  restaient séparés, vous saisissez bien qu'ils seraient sans action, car le soufre  lui-même qui cependant est actif, ne trouvant pas de résistance à sa puissance ne pourrait pas la manifester. Il faut donc que ces deux s'unissent, comme il faut que les lignes se joignent ou se croisent pour engendrer les figures géométriques. Or vous savez maintenant que le soufre et le mercure conjoint forment le sel. Géométriquement cette union se fait ainsi :



Et le sel en résulte comme produit central. C'est le point vivant, le nœud vital de la nature. Ce point n'est pas partie d'une des deux lignes comme vous le voyez mais bien le résultat de leur jonction. Vous voyez combien les géomètres vulgaires sont insensés quand ils affirment que la ligne est composée de points groupés en succession infinie. C'est faux, une ligne est unique en tant que ligne ; on peut certes la diviser, mais c'est là une opération artificielle qui n'existe pas dans la nature, la division hermétique étant toute différente comme je vous l'ai démontré.

Les vrais philosophes ont donc raison quand ils affirment que tout provient de la croix, qu'elle est le signe central et véridique, lequel engendre tout le reste. Alchimiquement, la croix est formée du  et du , qui tout en



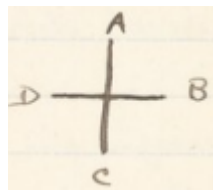
n'étant pas la croix indissolublement mais restent identiques à eux-mêmes, chacun[sic]⁵. Ils engendrent par leur réunion le sel  de nature qui est notre composé. C'est aussi de lui que toutes choses ont pris naissance.

Un troisième être a donc pris naissance des deux premiers et ces trois ne font qu'un seul qui est la croix. Tel est le secret de la Trinité Alchimique. Si vous êtes intelligent, vous appliquerez ce secret divin à la croix de Notre Seigneur. Vous verrez qu'il est le vrai sel divin et vous comprendrez l'adorable mystère de la Rédemption universelle.

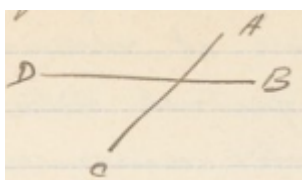
Mais pour revenir à notre géométrie, je vous dirai qu'une chose ne peut naître que dans une matrice qui lui est appropriée. C'est pourquoi le cercle est le signe représentatif de toute matière et particulièrement de celle alchimique ; car c'est par excellence le symbole de l'enveloppement de la corporification.

⁵ Peut-être manque-t-il ici un mot.

Mais avant de poursuivre ma démonstration, je dois vous faire remarquer une chose très importante que j'ai omis de vous signaler. C'est que le soufre  et le



mercure  se joignent en angle droit. De A à B il y a le même écartement que de B à C et de D à A, et c'est là ce qui fait l'unité de la puissance dans la Nature par l'Égalité devant Dieu qui est la mesure universelle des choses ou la Justice. C'est le bien.



Le mal est représenté par l'inégalité, le faux et l'erreur en résultant. Ainsi de A à B l'angle est moindre que de B à C, etc. Or géométriquement il ne peut exister pareil mariage des deux lignes car le célèbre problème hermétique de la trisection et [de] l'angle ne pourrait spagyriquement être résolu. C'est là l'erreur des souffleurs et la cause de leur ruine, de leurs désespoirs et de leurs blasphèmes.

Mais je reviens à l'adorable signe de la croix. Donc en alchimie, le signe :



indique l'union du  et du  dans la matrice alchimique ou naturelle pour former et donner naissance au  qui est notre composé et c'est là le commencement de notre art. C'est la première médecine qui ne peut agir que par un seul axe qui est le vertical. Lorsque cette médecine du premier ordre est produite, l'opération de la création alchimique se poursuit dans la matrice spagyrique. Et voici ce qui en résulte :



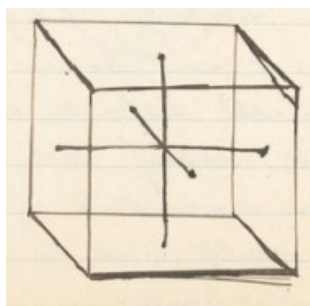
car deux a produit quatre et par la multiplication $2 \times 2 = 4$ de ses deux dimensions il

a donné naissance au carré. Le carré est le symbole mathématique le plus parfait de la médecine du deuxième genre. Cette médecine peut également agir dans deux dimensions parce que le carré possède deux axes qui sont ses deux diagonales ; tandis que la médecine du premier genre n'ayant qu'un axe, ne peut agir que dans une seule dimension.

Faites donc bien attention à ceci et vous comprendrez que si le carré a été produit, c'est que le sel de nature qui est notre composé, après avoir pris naissance par la jonction du 4 et du 8, s'est de lui-même développé, il a grandi, s'est accru et pour devenir un bel adolescent, il est sorti du centre qui le retenait captif, est passé à la superficie en rendant manifeste ce qui était occulte, c'est-à-dire sa puissance de multiplication. Avec la médecine du deuxième genre, la pierre est parfaite mais sa perfection ne peut pas servir d'une manière profitable pour la transmutation. Il faut donc lui donner la plus-que-perfection qui lui donnera le pouvoir d'agir dans les 3 dimensions.

Les alchimistes connaissent bien le moyen de lui donner ce pouvoir. Ils l'appellent la fermentation. Donc, par l'adjonction du ferment spagyrique la pierre est complète et possède toutes les propriétés qu'on peut désirer.

Voici sa forme :



C'est alors la vraie pierre cubique si peu connue. C'est la médecine du troisième genre qui agit par six faces sur trois axes simultanément manifestes. Que de merveilles sont contenues dans cette figure si simple. Tout est là. Car la nature ne peut aller plus loin, tout vit et tout agit dans trois dimensions. Et d'ailleurs je vous dirai que cette figure si précise soit-elle n'est pas seulement une merveilleuse allégorie de la mathématique hermétique.

Non, c'est aussi une grandiose réalité physique. En voici la preuve. Si vous avez étudié les lois mathématiques de la cristallisation vous savez que les métaux, l'or et l'argent, cristallisent dans le système cubique. Eh bien ? Sachez maintenant que la pierre philosophale se cristallise aussi en forme de cube. L'ayant parfaite, je puis l'affirmer. Vous ayant déjà dit tant de secrets, je n'ai plus le droit de me taire, apprenez qu'ici dans ces paroles se trouve tout ce que vous avez besoin pour réussir.

Vous ayant tout dit je ne peux pas plus que la nature aller plus loin. Je me contenterai donc maintenant d'exposer dans la deuxième partie de la Géométrie d'Hermès, trois célèbres problèmes spagyriques de l'Antiquité sacrée.

Seconde partie - Trois célèbres problèmes de l'Antiquité sacrée

1 – La duplication du Cube

Ce problème possède une origine fabuleuse. La peste ravageait la Grèce et l'oracle consulté dit que pour la faire cesser il fallait doubler l'autel d'Apollon qui était cubique. On doubla donc chacun des deux côtés de l'autel et la peste continua car l'autel n'était pas mathématiquement double du premier mais octuple. On consulta donc à nouveau l'oracle qui répondit qu'on avait mal interprété sa réponse. Les savants virent bien qu'il s'agissait d'un problème impossible à résoudre

avec les moyens de l'arithmétique vulgaire.

Les hermétistes seuls eurent la solution du problème. En effet il faut d'abord remarquer qu'Apollon est le Dieu du Soleil et que celui-ci joue un rôle important dans le Magistère hermétique. Et ce problème ne veut pas dire qu'il faut construire un corps de forme cubique qui en contient deux fois un autre mais qu'il faut multiplier alchimiquement la pierre cubique et faire cette chose en apparence absolument impossible. Plus-que-parfaire la plus-que-perfection.

Cependant cette proposition ne veut pas dire qu'il faut élever encore la pierre au degré de puissance. Non. Cela ne serait pas possible puisque cette pierre ne peut agir que sur des corps ayant seulement trois dimensions. Mais l'opération spagyrique appelée multiplication de la pierre est à proprement parler une véritable duplication de notre pierre cubique. Car elle ne peut que doubler en puissance, chaque fois qu'on répète la multiplication. Cependant, doubler ne veut pas dire ici multiplier par deux puisque l'on dit que la pierre monte de mille en mille degrés.

Pourtant tous les adeptes le savent, c'est bien là la véritable application de la pierre cubique qui ne l'élève pas à une quatrième puissance mais la développe dans sa troisième puissance en quantité de force.

2 – La quadrature du cercle

S'il est un problème qui a donné de tous temps la torture aux mathématiciens c'est bien celui-ci. En effet, de prime abord, il ne⁶ semble nullement difficile au géomètre de trouver une ligne égale à la circonférence du cercle et à la carrer de façon à obtenir un carré⁷ égal en surface au cercle dont provient la circonférence. La pratique géométrique

⁶ Le manuscrit propose ici le leçon *me* que nous corrigeons en *ne*.

⁷ Nous modernisons la forme *quarré*.

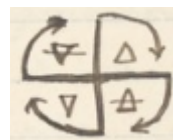
montre sinon son impossibilité de solution, du moins sa difficulté.

Alchimiquement, le problème ne se pose pas ainsi. Voici son énoncé : Faire la conversion spagyrique des éléments afin de les pousser jusqu'à la plus-que-perfection. Les éléments forment la roue circulaire de la nature qu'on peut représenter ainsi :



chaque élément est figuré par l'un des quatre quarts du cercle.

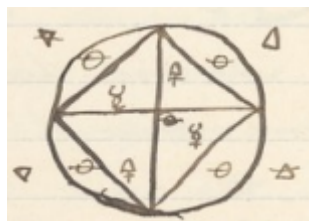
Or comme les quatre éléments circulent sans cesse et passent l'un par l'autre on peut figurer comme suit cette révolution perpétuelle des éléments :



Car le  descend dans l', l' descend dans l' et celle-ci dans la . Puis la terre remonte en eau, celle-ci se sublime en air lequel retourne au feu. Ainsi continuellement l'un se résout ou se sublime en l'autre et c'est là ce que tous les philosophes appellent la roue des éléments. Il faut donc immobiliser et fixer chacun de ces quatre éléments, et c'est là la célèbre quadrature du cercle que seul le mathématicien spagyrique peut trouver.

Voici l'exposé complet de ce fameux problème. Au moment où dans l'œuvre hermétique la deuxième médecine est faite, je vous ai dit qu'elle se représentait ainsi :

Les quatre quarts de la circonférence sont les quatre éléments. Les quatre côtés du carré sont ou proviennent du sel et les deux diagonales forment le  et le . Donc tout y est.



Seulement lorsque cet œuvre terminé la figure change d'aspect car chaque élément passe de l'extérieur du carré à l'intérieur, de telle sorte que dans la pierre, l'occulte est rendu manifeste.

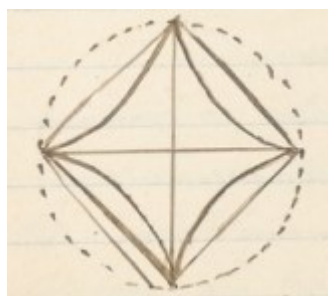
On peut dire que cet effet se produit parce que chaque côté des carrés, qui est le sel de nature, ayant subi la cuisson philosophique, réfléchit sur les⁸ quatre quarts de la circonférence ; c'est-à-dire qu'il reproduit en lui-même ou dans le sel les quatre éléments.

La figure géométrique suivante en résulte :



Cette figure est la véritable quadrature du cercle spagyrique réalisée. Le cercle forme alors cette figure dont les côtés sont

courbes mais l'ensemble a l'aspect carré, car la circonférence est brisée mais chacun de ses quatre quarts se trouvant réfléchi sur chaque côté correspondant du carré par la lumière intime de la pierre en feu secret ; cette circonférence, dis-je, tout en étant brisée reste identique à elle-même, et si le cercle semble perdre en surface, en réalité, il gagne en valeur autant qu'il perd par ailleurs.



Il est rendu carré par la commission et la fixation des éléments et c'est ainsi que par l'art, l'adepte surmonte la nature et trouve le secret de la sagesse.

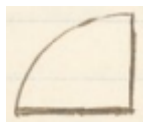
Je suis le premier qui ait dévoilé aussi clairement et aussi simplement ce fameux casse-tête.

⁸ Nous corrigeons la leçon *des* du manuscrit en *les*.

3 – La trisection de l'angle

Cet autre problème de la mathématique d'Hermès a fait le désespoir des plus célèbres géomètres. Car, qu'on ne puisse arriver à quarrer le cercle ou à doubler le cube, ils se résignaient à l'admettre, mais qu'il soit impossible de diviser géométriquement un angle en trois parties ils n'ont jamais pu le concevoir. Et pourtant ils n'ont jamais pu le faire. Nul géomètre, si savant et si habile soit-il, n'a pu réussir ici. Ah ! Que n'étaient-ils aussi habiles spagyriques, ils auraient vu l'impossibilité géométrique se transformer en réalité par la mathématique d'Hermès.

Ce problème se rapporte à la spécialisation des trois principes alchimiques, dans les quatre éléments. Et c'est le plus grand de tous les mystères de notre mathématique, car à lui seul, il contient tous les autres ; c'est pourquoi, pour en avoir une intelligence pleine et entière il faut avoir accompli l'œuvre. Mais cette intelligence, je puis moi-même vous la donner puisqu'aussi j'ai fait le Grand œuvre. Suivez donc bien ma démonstration. Je vous ai dit que chaque élément se rapporte à un quart du cercle ou quadran formé par un angle droit et le quart de la circonférence compris dans cet angle.

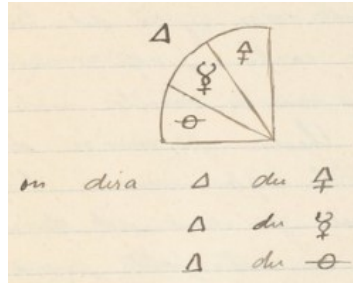


La trisection de cet angle et conséquemment du quadran consiste à le diviser spagyriquement en trois parties égales. Comme un quadran est le signe représentatif d'un élément, il est certain qu'on ne peut effectuer cette décision

qu'au moyen de principes homogènes qui sont le , le  et le . Chacun d'eux se trouve donc représenté dans chaque élément et le trisectionne

Soit l'élément





Mais pour vous laisser quelque chose à chercher je vous donne à deviner si l'on doit dire soufre igné, mercure igné, sel igné ? Il en est de même pour chacun des quatre éléments. Je vous laisse donc vous exercer vous-mêmes sur chacun des éléments. D'ailleurs pour devenir savant dans votre divine mathématique, il faut bien que vous travailliez vous-mêmes.

Si vous êtes paresseux, si vous croyez tout trouver expliqué dans nos livres, vous n'aboutirez jamais à rien. Pour moi, j'ai dit tout ce qu'on avait caché jusqu'à moi. Ici je vous ai dévoilé notre mystérieuse théorie, je vous ai donné l'exemple et la règle, à vous de l'appliquer. Du reste, j'ai tant dit qu'il n'y a plus qu'un tout petit pas à faire et vous le pouvez au moyen de mon livre. Je vais plus loin et je vous donne sous forme de problème facile à résoudre tout ce qui manque pour que vous deveniez un maître à votre tour.

Problème

Multiplier quatre éléments par les trois principes pour obtenir les douze signes zodiacaux qui ouvrent les douze portes de l'alchimie. Vous saisissez donc bien que si vous solutionnez ce problème, vous avez l'intelligence complète de tout le grand œuvre.

Vous pouvez alors le figurer ainsi. Tracez un carré avec ses diagonales. Puis quarrez le cercle à son intérieur. Faites la trisection des quatre quadrans et inscrivez l'étoile à douze

branches par le moyen de la trisection de chaque cadran. Cela vous est facile puisque $4 \times 3 = 12$, et qu'on peut toujours diviser un cercle en douze parties égales et réunir les points de la circonférence par des lignes qui par leur croisements font l'étoile à douze branches.

Dans cette figure ainsi formée, inscrivez les éléments et les principes selon les correspondances d'Hermès et tout ce que j'ai pris bien soin de vous expliquer. Par cet unique et synthétique moyen vous saurez tout ce qu'il est possible de savoir. La pratique vous sera alors facile.

Conclusion

Tels sont les trois problèmes mathématiques de l'antiquité. Ces problèmes sont purement hermétiques et comme tels, ils appartiennent à la mathématique spéciale à cette science universelle. C'est pourquoi les savants mathématiques et géomètres vulgaires de cent générations se sont en vain efforcés d'en trouver la solution par la règle et le compas.

Cette solution, les adeptes de la science hermétique seuls la connaissent, mais leurs instruments sont tout autres que la règle et le compas. C'est pour cela qu'ils se disent les vrais uniques philosophes à qui seuls la nature est connue.

Les adeptes de l'antiquité grecque et égyptienne furent des savants et des artistes merveilleux. Ils surent cacher les opérations et les substances de leur science suprême avec un art admirable et une science profonde. Pour cela, ils employèrent avec un égal succès la fable, la métaphore et l'allégorie, la kaballe et le hiéroglyphe.

Enfin ils ont fait mieux. Ils ont employé les expressions et les formules précises des sciences mathématiques, et enfin donnant ainsi à réfléchir aux ignorants et aux faux savants de

toutes les époques, ils ont recouvert d'un voile impénétrable à qui n'était pas inspiré par Dieu la science divine qu'ils appellent aussi l'*Art Sacré*

Pour moi j'ai écrit ce petit traité afin que notre divine mathématique ne mourût pas avec les derniers alchimistes. Je vis dans un siècle où une nouvelle chimie a remplacé l'antique alchimie. Cela la Providence elle-même l'a voulu. De même qu'autrefois, au temps du Christ, les marchands s'étaient installés pour vendre leurs marchandises dans la Maison de Dieu, de même les souffleurs menaçaient d'envahir le temple d'Hermès et peut-être que, ne pouvant pas rompre la porte du sanctuaire, ils l'eussent profanée.

Mais la Providence veillait, quand elle vit que la science d'Hermès n'était plus recherchée que pour l'or qu'elle pouvait procurer, elle suscita Lavoisier. Ce souffleur de génie que j'ai connu personnellement inventa les corps simples et la méthode pour les isoler. La science alchimique fut ainsi sauvée. Grâce à la nouvelle science chimique, on put démontrer que la transmutation des métaux était une utopie irréalisable et le flot des souffleurs laissant de côté une science désormais prouvée vaine se rua sur les réalisations industrielles, au grand profit de l'humanité.

Mais la science hermétique n'en existe pas moins. Son but, son sujet et sa méthode sont entièrement distincts du but, du sujet et de la méthode chimique. Tout ce petit livre n'est que l'exposé, jusqu'alors précieusement caché, de la méthode alchimique. Les adeptes d'autrefois ne l'ont jamais écrite parce qu'il eut été dangereux de donner ce guide ; mais à présent que l'humanité suit une nouvelle voie, je pense qu'il est bon de ne pas laisser s'éteindre cette partie de notre science.

J'ai fait mon devoir en l'écrivant. Si Dieu le juge à propos, elle verra le grand jour et se répandra dans l'univers sous la forme du livre imprimé. J'ai médité ce traité toute ma vie et je puis dire que j'ai réussi grâce à la méthode que j'ai entièrement développée ici.

*Signé – Samuel Wolsky ;
Paris 1821 – Octobre*

Bref Manuel pour obtenir le rubis céleste

Irénée Philalèthe
Texte retranscrit par Almurida

Brevis manuductio ad rubinum caelestem

Il s'agit ici d'un traité d'Eyrénée Philalèthe, recopié à la main par Charles d'Hooghvorst, certainement d'un manuscrit de Louis Cattiaux ou de Serge Lebbal, lui-même vraisemblablement copié à l'Arsenal. Nous ne savons de qui est la traduction française. Le texte se termine de façon étonnante, et paraît inachevé, mais la version latine publiée à Francfort en 1677⁹ présente la même forme.

De la Pierre Philosophale et de son Secret

La Pierre des Philosophes est une substance céleste, spirituelle, pénétrante, fixe, convertissant tous les corps en véritable or et argent par sa qualité de médecine ; ayant été soumise à toute épreuve, et cela par l'imitation de la nature et de ses opérations, de façon aussi proche que possible.

L'art de la Chimie tourne autour de cette substance, il traite et instruit du mode et de la voie de cette conversion. Cette chose se fait, non par diverses choses, mais par une

⁹ E. PHILALÈTHE, « Philalethae Tractatus III. Metallorum metamorphosis – Brevis manuductio ad rubinum coelestem – Fons chymicae veritatis », ETH-Bibliothek (ms. Rar. 8231), Zürich [disponible en ligne : <http://www.e-rara.ch/zut/content/titleinfo/11679446>], 1677.

seulement, à laquelle rien n'est à ajouter ni à enlever, mais tout superflu est à écarter.

Quant au bon droit de cet art, l'expérience réussit à convaincre les hommes de cette chose excellente, car si l'on prouve que par cet art on peut faire de l'or véritable, cela ne sera alors nullement mis en doute, tant par justice que par utilité.

Il est évident que par ce moyen, les métaux imparfaits sont transmuables ; parce que tous jusqu'au dernier furent destinés à la perfection ; mais beaucoup sont demeurés imparfaits à cause du manque de digestion. Donc, s'ils peuvent être dûment cuits, ils seront perfectionnés, puisque rien dans la matière ne vient diminuer cette perfection. Bien que tous les métaux soient venus d'une seule source, du mercure cru, frigide et humide dans lequel il n'y a nulle différence entre Soleil et Saturne, toutefois, après que la nature a opéré en cette matière, la cuisant plus ou moins, par ce seul moyen la diversité se fait. Tous les métaux peuvent donc être convertis en Soleil par l'œuvre de notre divin et très parfait magistère qui, projeté sur les métaux imparfaits, réussit à les perfectionner en les cuisant, d'autant plus que lui-même possède à l'excès cette due perfection qui est requise dans l'or. [p. 2]

C'est pourquoi on peut ici faire remarquer quelle est sa vertu, et combien spirituelle est la nature de notre pierre divine. Celle-ci, par simple projection peut accomplir à la surface de la terre ce que la nature ne peut nullement accomplir en ses opérations souterraines. Par là on découvrira clairement tout ce que peut faire la nature aidée par l'art.

Si notre Pierre était parfaite comme de nature, sans le secours de l'art, elle ne serait que de vertu unaire, mais acquise par artifice, la nature coopérant et administrant par un seul régime, elle est décuple ; c'est-à-dire en quelque sorte infinie puisqu'on ne peut la calculer.

Car en dissolvant d'abord, et de nouveau coagulant et cuisant, une partie de la médecine tombant sur mille parties de métal imparfait se trouve parfaitement pénétrante et tingée. Mais si par dissolution et coagulation répétées tu tentes de pousser plus cette médecine, voici qu'elle tend déjà vers l'infini, et l'esprit te manquera alors pour calculer la vertu tingée et pénétrante de l'Élixir. Non pas qu'une partie infime de l'Élixir multiplicateur teigne ainsi toute la masse par un contact matériel immédiat, mais elle la pénètre toute par sa vertu et son influx, puisque la plus petite particule du corps imparfait est atteinte et teinte immédiatement par la médecine.

La chose se passe de la manière suivante : chaque partie est teinte par la partie contigüe comme par un fragment d'Élixir [qui] teint donc ce qui le touche de plus près. Et ce n'est pas assez qu'il fournisse et imprègne de teinture une plus faible que lui-même. Celui-là à son tour fermente en communiquant la teinture à ce qui est proche de lui, et ainsi aussi longtemps qu'il faut pour que toute la masse soit conduite à la perfection de l'or véritable ; mais cela se fait en un court espace de temps à cause de la spiritualité de notre agent qui agit comme un véritable feu métallique non différent de l'élémentaire, qui pénètre et chauffe imperceptiblement les corps les plus durs, quels qu'ils soient et même les parties qui ne seraient pas touchées par les charbons.

Ainsi, ici il pénètre, envahit et teint en un moment les métaux dissous et fondus par le feu, comme on observe souvent dans une pâte qu'on met à fermenter avec un ferment, et même dans la partie la plus extérieure, que la partie corporelle du ferment ne peut atteindre. Cela se fait non autrement et par la même opération. Observe donc combien naturel est notre procédé dans cet ouvrage, car nous [p. 3] ne déclarons pas ce que beaucoup de faux accusateurs nous objectent que nous créons de l'or, ou de l'argent, mais nous disons que ceux-là dans lesquels ils existent naturellement, c'est-à-dire les métaux qui sont de même matière que l'or ou que l'argent,

mais de digestion inégale, et qui pour cette raison demeurent imparfaits, nous les digérons par la projection de notre arcane sur eux, et par ce moyen nous les rendons parfaits ; car pour opérer ce perfectionnement rien d'autre n'est requis que cette décoction de leur crudité, ce que donne abondamment notre médecine.

C'est pourquoi, ô vous fils de la Doctrine, suivez-moi parce que très certainement je vous manifesterai tout l'arcane de cette Pierre, qui n'est pas pierre, et il est en tout homme, et vous le rechercherez en tout temps et en tout lieu. Si vous l'obtenez, vous avez la chose la plus précieuse du monde. Le divin existe vraiment, mais il ne doit pas être communiqué à tous ; je vous manifesterai toute la chose à vous, fils de la Doctrine, et je ne retiendrai rien de nécessaire à ce magistère ; mais soyez présents dans vos esprits, attentifs, et écoutez mes paroles et gardez-les avec un cœur élevé. Tu as entendu parler auparavant de la possibilité de la transmutation ; qu'une chose destinée à la perfection demeurée imparfaite par défaut de décoction, par l'application d'un agent semblable en essence et en nature au parfait auquel cet imparfait était destiné, mais de plus grande perfection, peut être amené à maturité, d'autant plus que l'agent est plus parfait par sa maturité et sa vertu exubérante.

Telle est notre Pierre pour tous les métaux imparfaits, quels qu'ils soient. D'où nous établissons hors de controverse que par elle ils sont transmuables en or et en argent. Remarquez donc bien, amateur de Sagesse, quoi et quel cela doit être, qu'est-ce qui réussit à le donner, qu'est-ce qui est dit pierre par les Philosophes ; mais il est en tout homme et en toutes choses et aussi en tout temps de l'année, il doit être recherché en son lieu.

Remarquez les paroles, signalez les mystères, parce que très certainement il consistera en les éléments, car rien n'est plus universel qu'eux, et de ceux-là non simples mais composés et combinés, c'est-à-dire que chaque élément se reconnaît par sa [p. 4] propre qualité qu'il porte avec soi. Donc en toute

chose, c'est-à-dire en tout élément, est notre pierre : car si l'un d'eux, quel qu'il soit, est détruit, l'auréité disparaît.

Ne soyez donc sollicités par aucune chose combustible au feu, car certainement ce qui est fait de toute chose, c'est-à-dire ce qui contient les forces ou qualités combinées de chaque élément, résiste sans péril à la violence du feu.

Ô vous, fils de la Doctrine ! Voici que je vous révèle un grand secret. Que Dieu vous aide à cacher cet arcane à tous les indignes ! Notre Pierre ne tire pas son origine d'ailleurs que des métaux, directement, et des plus parfaits, mais vous laisserez le vulgaire opérant dans cet art la chercher en toutes choses étrangères, mais vous qui êtes amateurs de vérité, n'allez pas faire d'investigations ailleurs que dans les métaux, car un, et même unique est notre vrai principe mais [*grand espace vide : manque dans l'original ?*] et de ne rien introduire d'hétérogène dans cet œuvre, mais de laisser cela à ceux qui cherchent notre pierre dans de telles choses. Mais ils travaillent toujours en vain tant qu'ils ignorent ce qui constitue notre unique et véritable principe.

Je vous signale ceci : souvenez-vous que le lion du lion, l'homme de l'homme est engendré et qu'il serait absurde et ridicule d'attendre qu'ils soient engendrés par d'autres. De même les combustibles sont produits des combustibles, les choses éternelles des éternelles. Croyez-vous récolter les raisins des tribules ou des roses des sauvageons ? Car il serait absurde de joindre quelque chose tiré des animaux, des herbes pour en fabriquer notre Pierre, comme si ailleurs que dans l'or, le principe d'aurification devait être cherché. En de telles choses donc, notre Pierre ne doit pas être cherchée, qui doit porter les propriétés naturelles de l'or véritable ; lesquelles ne sont pas en des choses de ce genre et ne sont pas atteintes par ce moyen à moins que nous ne voulions créer des semences, ce qui n'est le propre d'aucun hommes, mais de Dieu seul ; et si quelqu'un se promettait de faire cela, il serait faux et menteur. Qu'il nous suffise donc de disposer et d'administrer les semences qui sont préparées pour nous, à

portée de notre main. Quant à en créer de nouvelles de choses hétérogènes, c'est inutile, et de fait est impossible. Si cela pouvait être fait, ces semences artificielles ne seraient en rien plus puissances que celles de la nature, que nous avons toutes préparées [p. 5] par la nature pour notre œuvre.

Aussi ne sont-ils nullement à croire ceux qui déclarent vouloir produire les semences des métaux, d'herbes et d'autres choses semblables ; car si magnifiquement qu'il en impose à des plus ignorants par le titre de Philosophe et d'artiste habile, toutefois, comme il ignore celles qui sont créées, il est probable qu'il peut encore bien moins créer de nouvelles semences. Donc quiconque veut devenir fils de l'art, qu'il proclame et reconnaisse que notre Pierre, le transformateur des métaux en une espèce parfaite, est intimement incluse et contenue dans les métaux les plus parfaits, qu'il se souvienne donc de dire qu'elle est produite d'eux et non d'autres.

Maintenant donc tu as suffisamment, ouvertement et sans tromperie entendu où il faut quérir la nature d'une pierre si mystérieuse, et si vous avez bien appliqué votre esprit, il n'arrivera plus que vous erriez à ce sujet.

Maintenant, nous dirons quelque chose de son nom, car on a déjà expliqué comment elle se trouve en tout lieu et en tout homme. Comment et pourquoi elle est appelée pierre et non pierre, je l'enseignerai. À la fin, comment elle doit être obtenue, je l'esquisserai. Le Philosophe dit en effet, qu'elle est une pierre et non pierre, ce que beaucoup et le vulgaire presque toujours, comprennent de travers. Car il interprète à la lettre, pensant que c'est quelque chose qu'il ignore sans doute, mais ayant la forme d'une pierre et teignant quoi que ce soit par son contact même, en or éprouvé, qu'elle soit de bois ou de pierre, il la tient pour très fausse, et cela avec raison, aussi la juge-t-il impossible à faire pour tout art, si ce n'est un art diabolique. C'est pourquoi, le nom de chimiste entendu, il l'abhorre aussitôt et le tient en abomination, et ne l'estime pas autrement que comme un impie et insensé gaspilleur de ses biens, incité à cela par cette fausse et confuse compréhension

de notre très secrète pierre au point que les plus grossiers croient superstitieusement que de tels hommes doivent être punis par le droit civil.

Mais sous ce nom de grossiers, je n'entends pas seulement les plébéiens illettrés et frustres, mais encore plusieurs et même beaucoup d'hommes très doctes en un autre sens et peut être même preux¹⁰ ; je [p. 6] les nomme grossiers parce qu'ils sont incultes et ignorants en cet art et ils sont incultes à ce point doués de mœurs grossières qu'à la façon des chiens ils aboient contre ce qu'ils ne connaissent pas ; et médisent des choses que jamais ils n'ont conçues et pourront concevoir en leur esprit. Je les ai en grande répréhension parce qu'ils font, des doctes et pieux, ce qui est aussi contraire à la piété qu'à la science, car ils jugent, et de telles choses qu'ils ne discernent ni ne réussiront à discerner. Car comme le prescrit la science et le conseille la piété, que celui qui juge pèse et examine, eux au contraire condamnent sans conteste, et après avoir condamné, ils ignorent encore ce que c'est, ce qui est très indigne de tout Philosophe. D'autres encore zélés dans l'art de la chimie, bien qu'ils comprennent la chose un peu plus naturellement, errent cependant parce qu'ils veulent faire une congélation en forme de pierre, en sorte qu'ils confectionnent quelque chose de cette sorte, alléguant à cela les paroles des Philosophes, qui affirment que c'est une pierre.

Mais je voudrais que vous compreniez que cela est dit pierre non parce que cela ressemble à une pierre, mais pour cette cause seulement que cela ne s'enfuit pas au feu et demeure fixe en lui ; tout comme si c'était de la pierre. Et pour cette raison appelée pierre par la grâce d'un secret que l'on doit cacher. Mais en nulle autre chose n'a de rapport avec la pierre et même par son espèce n'est pas une pierre, mais de l'or plus pur que le plus pur ; par sa fixité ou incombustibilité elle est pierre ; par sa forme, poudre très subtile. À la vue c'est un corps pesant ; au toucher, impalpable ; au goût, doux ; à

¹⁰ Le mot n'est pas parfaitement lisible. Peut-être faut-il plutôt lire *pieux* ?

l'odorat, bien odorant. Par sa vertu, esprit très pénétrant, estimé sec, et pourtant onctueux ; coulant facilement sur une lamelle de métal et la teignant.

Aussi est-elle appelée avec justice père de toutes les merveilles. Elle a en elle tous les éléments en un seul ; toutefois ils sont rassemblés de telle sorte qu'aucun ne prédomine, mais que tous les quatre constituent une cinquième essence ou nature, qui n'est aucune des quatre mais participe de toutes ; et elle est de complexion très tempérée bien qu'elle soit pur feu métallique, et c'est là notre Pierre qui n'est pas une pierre, et qui n'a en propre aucun nom, et toutefois il n'existe rien dans le monde entier dont elle ne puisse [p. 7] sous quelque considération, recevoir le nom. Elle est de nature si admirable que, si nous disions qu'elle est spirituelle [*une ligne vide*] En raison de quoi elle est l'esprit ou la quintessence la plus noble de toutes créatures après l'âme raisonnable, réduisant toutes les maladies et toutes les imperfections tant dans les animaux que dans les métaux, par sa qualité de médecine à la modération la plus exacte et parfaite ; et c'est ici notre véritable *microcosmos* que nous estimons tant. Cette pierre ou poudre, ou quintessence obtenue, ne manqueront ni les richesses ni la santé ; avec la permission de Dieu à qui soit gloire dans le siècle.

Mais j'arrive à la dernière partie de la charge que j'ai contractée, c'est-à-dire que je montrerai par quel moyen notre Pierre peut être obtenue, car il ne faut pas la chercher toute fabriquée par la nature, mais il faut la composer par l'art et par l'ingéniosité de l'artiste. La nature toutefois aidant et nourrissant l'œuvre, car comme on l'a assez abondamment déclaré, la matière de cette pierre ne doit pas être demandée à autre chose qu'aux métaux ; néanmoins ces métaux ne sont pas notre Pierre. Toutefois, que de ceux-là on doive tirer notre médecine, je ne le nie pas, mais pour l'en tirer, il est nécessaire de faire disparaître la première forme du métal, et cela avec conservation de l'espèce bien qu'avec destruction de ce métal particulier et individuel. Mais l'espèce métallique habite

et est conservée dans l'esprit ; lequel esprit ne réside pas ailleurs que dans l'eau homogène de son propre genre. Car l'eau est en effet l'habitable de l'esprit, qui dans la conservation de l'espèce doit être retenu premièrement.

Ainsi la forme de l'or doit être changée et cela dans une eau homogène de son genre en laquelle est conservé l'esprit de l'or, qui après épaissit de nouveau son eau, et amène après putréfaction une forme nouvelle plus parfaite mille fois que la forme de l'or, laquelle il a perdu en recuisant. *Les corps métalliques sont donc à réduire en une eau homogène ne mouillant pas les mains, afin que de cette eau nouvelle on obtienne l'espèce métallique de beaucoup plus noble que tout métal. C'est là notre médecine très précieuse et notre Rubis céleste*¹¹. Mais toute l'œuvre répond excellemment à [p. 8] l'opération naturelle souterraine. D'où elle est avec raison appelée œuvre naturelle. La nature en effet, du seul mercure froid et humide en le digérant et cuisant assidument dans les veines de la terre produit les métaux suivant les espèces, mais l'art pour abrégier l'œuvre trouve une opération beaucoup plus subtile semblable toutefois à celle-ci. *Au ☿ cru, frigide et humide, il joint de l'or mûr pour le dissoudre, et il obtient de ces deux par commisération et secrète conjunction un ☿ unique qu'il nomme eau de Vie. Lequel ☿ ils réduisent par la cuisson en or ; non celui du vulgaire mais beaucoup plus noble ; lequel se projette sur des métaux imparfaits quelconques et les teint en or véritable soumis à toute épreuve. Comprenez donc comme je le crois, que bien que de l'or seul notre Pierre soit faite, elle n'est cependant l'or du vulgaire, notre or est tiré, il doit être dissous dans une eau non élémentaire ne mouillant pas les mains, c'est-à-dire minérale.*

Cette eau est ☿, qui extrait du serviteur rouge a en soi ce que l'œuvre entier accomplit sans aucune imposition des mains. Et cette eau est ce principe unique, véritable et natu-

¹¹ Tous les passages en italique sont soulignés dans le manuscrit.

rel, auquel rien ne doit être ajouté, ni retranché, ni diminué si ce n'est le superflu, ce que la nature fait sans aucun secours humain par sa propre force et par son instinct.

Toi donc, ce ☿ obtenu, n'aie souci de rien : « *Que tout ton zèle s'applique à digérer le ☿.* » Pour moi je te dis : « Que tout ton zèle s'applique à obtenir le ☿ ; c'est-à-dire à blanchir notre laiton rouge. » Cela fait, tu as fait ce qui est bien. Quant au reste ce n'est qu'ouvrage de femme et jeu d'enfant ; car la nature aura vite fait d'achever le reste. Pendant ce temps le repos le plus désirable t'est donné, car comme le dit le Philosophe, il est plus désirable que tout travail.

Car sache que ce n'est pas une œuvre légère que celle de notre albification, radicale assurément, car ce sera certainement un indice de la réduction et de la transformation du corps et jamais l'or ainsi blanchi ne retournera en sa première forme ; car *par cette opération on a fait du corps l'esprit, et du fixe le volatil.* Aussi applique toutes tes forces à blanchir le laiton [p. 9] car il est plus facile de faire de l'or que de le détruire ainsi. En effet, celui qui dissout de la sorte congèle plutôt, car la solution des corps et la congélation de l'esprit coïncident ; mais considère, ô fils de la sagesse, et note ces mystères : tout ce qui *dissout est esprit et tout ce qui coagule est corps.*

Si donc vous voulez dissoudre les corps, il *vous faut d'abord une substance spirituelle*, parce que le corps ne pénètre pas le corps pour le dissoudre, mais *l'esprit y entre, le subtilise, le raréfie.* Et puisque vous désirez obtenir de l'eau, l'eau vous est donc nécessaire pour le manifester, car tout agent exerçant quelque action sur quelque chose s'assimile cette chose autant qu'il est possible ; et tout effet naturel est conforme à la nature de la cause. *Ainsi l'eau est nécessaire pour faire sortir l'eau de la terre.* Mais je n'entends pas par eau, comme plusieurs l'estiment à tort, les eaux fortes, eaux régales et autres corrosives que le vulgaire des alchimistes se fabrique artificieusement, afin de dissoudre en elles les es-

pèces métalliques, que toutefois elles ne dissolvent pas, mais corrodent, avilissent et corrompent. Qui en effet croira que ces eaux peuvent détruire la forme primitive du métal tout en conservant l'espèce métallique, elles qui sont si étrangères à la nature métallique. Car elles ne sont pas assez efficaces en sorte qu'elles détruisent profondément les espèces, les convertissant en leur propre nature différente, mais en tout ce qu'elles peuvent faire, elles les transforment en quelque chose de sordide, car plus les corps sont corrodés, plus ils s'éloignent de l'espèce métallique.

Mais notre eau est l'eau de mercure et elle dissout les corps en mercure et elle se joint inséparablement à ce qu'elle a uni, cohabite et cuit avec eux, de façon à en faire ce tout spirituel unique qui est désiré ; car tout ce qui dissout naturellement quelque chose de façon que l'espèce de la chose dissoute soit conservée, demeure avec la chose dissoute matériellement et formellement et se développe avec elle et est épaissie par lui, et le nourrit, comme on voit dans le grain de froment, parce que quand il est dissous par la vapeur humide terraine, cette vapeur demeure comme humide radical et avec les grains se développe en plante.

[p. 10] Il faut observer, et aussi dans toute autre dissolution naturelle, que comme une dissolution de ce genre est une vivification de ce qui est mort, cela ne peut être réalisé par rien d'autre que par quelque chose de vif sorti de l'essence du mort avant qu'il soit mort. Dans le grain est une vie (je dirai mixte) que nous voulons vivifier. Cela donc ne peut être vivifié par rien d'autre que par la vapeur de la terre et par le chaud humide du ciel ; car le grain lui-même a été extrait de la terre, et il n'était rien autrefois autre qu'une vapeur de ce genre, qui après décoction est morte, donc par elle seule il peut naturellement être vivifié avec conservation de l'espèce. C'est pour cela, écrirai-je que tant d'hommes doctes sont tant déçus par le ☿ vulgaire, bien qu'il soit une eau minérale, il n'est pourtant pas semblable à l'or en nature ou en essence.

Qui en effet ne reconnaîtra que si un grain de blé est jeté dans un marécage ou cependant les joncs poussent d'habitude, il ne germera ni ne croîtra. D'où je demande si l'humeur aqueuse n'est pas essentielle ni semblable en nature au grain de blé, elle ne le dissout pas selon la nature, mais le détruit. De même l'or, s'il est mêlé pour être digéré, à l'argent vif vulgaire ou à d'autres ☿ qui ne sont pas seulement sa propre humidité, il ne se produit pas en eux de solution parce que ses eaux trop crues, frigides et immondes sont de beaucoup différentes de l'or en nature. C'est pourquoi il n'est pas amendé en elles et il ne les retient pas, il ne les mûrit pas avec elles en une perfection beaucoup plus noble. Aussi votre ☿ n'est-il pas celui du vulgaire. C'est une eau pure, monde, claire, nette et resplendissante et la plus digne d'admiration. Elle est crue, frigide et non mûre, chaude, et digeste, à l'égard du ☿ vulgaire, qui n'a aucune de ces qualités excepté sa couleur blanchâtre et sa forme de fluide, et en celle-là même il y a de grandes différences.

Donc afin que tu comprennes parfaitement quelle est notre eau par ses particularités, je te dirai, mû en cela par la charité, *qu'elle est vive, fluente, claire, nette, très blanche comme la neige, chaude, et aussi humide, aérée, vaporeuse et digérante. En elle l'or se liquéfie comme la glace dans l'eau tiède* ; en elle est contenu le régime du feu et le soufre qui en elle existe et n'est pas dominé. C'est là vraiment ce gardien merveilleux, le bien [p. 11] du Roi et de sa Reine, chauffant assidûment et de façon incessante. Et toutefois il n'est tiré de rien d'autre que de la matière, et il est distinct de la substance blanchissante de l'eau. Il lui est toutefois conjoint et sous cette même forme de flux et sous cette même couleur il apparaît. C'est ici cette chaleur de lampe qui si elle est tempérée, circule quotidiennement autour de la matière jusqu'à ce que l'humide étant desséché par la calcination, un second feu de cendres soit produit, dans lequel le vase ou l'eau soit hermétiquement clos et scellé selon le dire du Philosophe : prends le vase, frappe avec le glaive, prends son âme, elle est la fermeture.

C'est pourquoi notre eau est notre vase et en elle habite occultement notre fourneau, dont il convient que l'ignition soit modérée afin que l'œuvre entière ne soit pas détruite ; assez forte pourtant pour qu'elle ne languisse pas par défaut de chaleur. C'est pourquoi en cette eau consiste tout le secret de notre vase ; et aussi la structure du fourneau mystérieuse est fondée sur la composition de cette eau. Dans la connaissance qu'on en a, tous nos feux, tous les poids, tous les régimes, sont compris. Cette eau est la fontaine claire, très transparente, en laquelle doit être lavé notre Roi pour réussir à vaincre tous ses ennemis. Sois attentif à cette eau et à sa préparation parce que certainement sans autre secours, que l'opposition du corps parfait, purgé, châtié, la nature fabrique avec elle notre très secrète Pierre. Et je te dis en vérité que cette eau est minérale, pure et monde et qu'elle ne peut être extraite de rien d'autre que de ces choses seulement dans lesquelles elle se trouve naturellement. Et la chose d'où elle est extraite d'une manière immédiate est cachée à tous ; de même que le mode d'extraction est très admirable et sa force étonnante.

En effet sans aucune peine elle dissout le Soleil et lui est favorable et le lave de toutes ses saletés. Elle est blanche, pure et limpide. *Loué soit donc le très haut qui créa ce mercure et lui donna une nature qui surpasse toutes les autres* ; car certainement sans cette eau l'œuvre alchimique serait vaine et inutile. Toi donc, prends garde à ce qu'est cette eau, et par l'œuvre apprends comment elle doit être faite. Ce ☿ obtenu [p. 12] tu as la clef de tout l'art, quels que soient les endroits les plus secrets des Philosophes auxquels tu réfléchisses. Ainsi notre eau est très semblable en nature, dissemblable en substance à l'or, dans lequel on doit amener une très grande pesanteur. Considère donc et examine profondément la possibilité de la nature et n'introduis quoi que ce soit d'hétérogène ; car la nature par sa nature seulement est amendée et par aucune autre. Mais si tu n'as encore compris, veuille ne pas m'en rendre coupable, car sincèrement autant qu'il est permis à l'homme de parler, je t'expose toute la chose. Pour com-

prendre la conclusion de cette chose, n'en sois que plus attentif. Notre Pierre se fait d'une seule chose, et de quatre substances mercurielles dont l'une est mûre, les autres crues, pures ; dont deux sont par la troisième tirées de par un moyen admirable. Elles sont jointes par un feu tempéré non violent ; et ainsi cuites quotidiennement jusqu'à ce que de toutes il s'en fasse une seule par conjonction naturelle très secrète, non manuelle.

Après que la qualité du feu a été changée, elle est digérée par un feu croissant de jour en jour, plus faible au début et croissant ensuite chaque jour jusqu'à ce que le volatil devienne fixe, par une soufre de son genre, fixe et incombustible, jusqu'à ce que tout le composé obtienne cette même nature, fixité et couleur ; car alors sûrement il résiste au feu et il est cette force forte de toute force vainquant toute chose subtile et pénétrant toute chose solide, qui transformée en terre laisse voir toute sa puissance intégrale.

Mais pour décrire la chose à des amis particuliers, je dirai qu'il y a des multiples degrés à notre pratique ; ils sont au nombre de douze, que je parcourrai rapidement.

Le premier d'entre eux est dit calcination.

De la Calcination

La calcination est la première purgation de la Pierre, la dissécation de l'humidité par la force de la chaleur naturelle excitée par la chaleur externe de l'eau. D'où le composé est converti en chaux ou poudre de couleur noire, onctueuse toutefois, et gardant l'humidité radicale, la cause finale de cette calcination est de mieux conduire la solution de la Pierre, qui sans cela n'est pas possible, car l'or est un corps très fixe et il ne peut être immédiatement dissous par notre eau, sauf dans un seul cas, [p. 13] s'il est amolli, digéré et blanchi. En ce blanchissement, deux natures apparaissent : la volatile et la fixe, que nous assimilons aux dragons et aux serpents. C'est

pourquoi, pour que la dissolution soit complète il faut que par contrition le corps soit calciné afin de le rendre spongieux et visqueux, alors il est idoine à la solution.

La seconde cause finale, est celle-ci : *de concilier les qualités contraires, car tant qu'elles luttent elles nous sont inutiles.* En effet, dans la première conjonction, notre eau distingue entre $\hat{\mp}$ et $\wp$, volatil et fixe. Ce sont là des ennemis mutuels et des choses différentes ; mais il nous appartient de les ramener à l'unité. *Les qualités contraires ne sont conciliées que par un médium.* Or il y a dans notre première opération quatre qualités contraires : chaleur, froid, sécheresse et humidité ; dont deux, le chaud et le sec sont attribuées au $\hat{\mp}$, et deux, le froid et l'humide, au $\wp$. La chaleur du $\hat{\mp}$ et le froid du $\wp$ sont donc diamétralement opposées. *Pour amener ces contraires à l'amitié, il faut un intermédiaire, cet intermédiaire sera participant des deux et conforme aux deux.* Nous voulons nous concilier le chaud et le froid : l'intermédiaire sera pour cela la sécheresse, parce qu'elle peut être conjointe aux deux, tant à la chaleur qu'au froid ; c'est pourquoi il faut réduire le composé en terre. Déjà concordent en ce troisième le chaud et le froid, afin de pouvoir cohabiter. Ce degré atteint, il faut après dissoudre en eau, et les deux autres ennemis sont réconciliés : la sécheresse et l'humidité par le froid de l'eau, jusqu'à ce que des deux, un soit fait par conjonction après la séparation naturelle. L'efficient de cette calcination est l'opération de la chaleur dans l'humidité convertissant tout ce qui lui résiste en poudre très subtile ; mais l'instrument mouvant est le feu contre les natures inclus dans notre eau dissolvante ; excitant la chaleur dans le corps et digérant l'humidité en poudre visqueuse ou onctueuse. Mais cette opération première se fait par dissolution.

Sache pourquoi : d'abord parce que auparavant se fait une certaine solution par le moyen de notre eau divine. C'est pourquoi la congélation des esprits sera nécessairement attendue dans un temps proche, parce que les esprits sont toujours congelés après la dissolution du corps s'ils ont subi cette

même opération. Donc, telle solution, telle on doit attendre après la congélation. De plus l'ordre de la [p. 14] nature postule cela : la femme exerce d'abord son empire. Il faut qu'elle soit vaincue par son époux, mais la femme garde toute sa domination dans l'eau ; donc le premier travail de l'homme qui manifeste sa force sera d'abord de vaincre ce en quoi la femme possède deux de ces qualités. Enfin la chaleur n'est pas nécessairement jointe de façon consécutive à quelque qualité, mais la sécheresse de la chaleur sera toujours le but. L'homme doit d'abord manifester ses forces, donc la calcination constitue droitement le commencement de l'œuvre. La calcination est donc la tête de l'œuvre, car sans elle rien ne se fait, ni commixtion, ni union. Aussi est-elle à faire dans les premiers jours de la Pierre. Car dans le premier blanchissement, le corps est réduit en ses deux principes, soufre et argent vif, dont le premier est fixe et l'autre volatil.

Ils sont comparés à des serpents ou à des dragons. L'un ailé, ce qui désigne sa nature volatile. L'autre sans ailes, ce qui dénote sa fixité. L'un et l'autre procèdent d'une seule source tendant à l'unité. C'est pourquoi ils sont assimilés à un serpent prenant sa queue dans sa bouche afin de montrer que le soufre n'est rien hors de la substance du mercure, ni le ☿ hors la substance du ☿, mais que ce ☿ mercuriel et ce ☿ sulfureux accomplissent tout l'art. Le composé est donc dit à bon droit un, même si au début de l'œuvre il apparaît double ; d'où il est dit Rebis, chose double, bien qu'on en puisse faire une par conjonction ; et cet art est appelé Élixir, qui n'est jamais possible si les natures ne sont pas profondément pareilles. Il faut donc observer soigneusement la nature du ☿ et du ☿, et se garder des erreurs, car ces deux ne sont pas différents mais une seule et même chose, le ☿ un ☿ mûr et digeste ; le ☿, un ☿ cru et non mûr. Il faudra donc observer cette divine genèse de l'œuvre, comment la nature opère dans les mines, sous terre, pour procréer les corps métalliques par ce que dans notre œuvre nous faisons tout à l'imitation de la nature autant qu'il est possible. C'est pourquoi nous choisissons cette même na-

ture dont elle se sert mais pour abrégér l'œuvre et pour amener la Pierre à une plus-que-parfaite exaltation. L'art [p. 15] découvre une voie de disposition beaucoup plus subtile. En effet dans les veines métalliques on ne trouve qu'une seule chose, à savoir le ☿, qui est très cru et frigide, et dans lequel sa qualité sulfurée est profondément vaincue et nulle chaleur très digeste ne se trouve là, mais par un mouvement imperceptible après un assez long temps, ce principe métallique est changé jusqu'à ce qu'il soit converti en ☿ fixe. Ainsi, tant qu'il restait frigide et humide il était dit ☿. En cette élévation ou excitation il est nommé ☿.

Mais il se passe autre chose en notre œuvre ; car outre le ☿ cru et frigide, nous en avons un autre, or mûr assurément, dans lequel existent beaucoup plus de qualités actives. C'est pourquoi nous le joignons à notre ☿, dans lequel on trouve les qualités passives, afin qu'ils s'aident l'un l'autre ; et alors que la nature dans les mines ne digère par aucune autre chaleur supplémentaire, nous, nous digérons avec un feu double ; d'où il résulte que nous obtenons, non pas occultement de l'or, mais un autre beaucoup plus noble et éminent que l'or.

Vous voyez donc ce qu'il en est du ☿ et du ☿, comment aussi nous avons en notre art un double ☿ et un soufre double ; lesquels toutefois ne sont pas distincts par l'essence, mais par la maturité et la perfection. C'est pourquoi ils opèrent de même, comme je crois que vous avez compris. Et même le corps parfait de l'or est digéré par le moyen de notre eau divine qui ne mouille pas les mains, et ramené à ses premiers principes, au ☿ qui n'existe pas sans le ☿ participant des natures des astres ; c'est pourquoi dans cette opération, la femme s'élève au-dessus de l'homme et prédomine sur lui, un temps, ce qui est innaturel ; jusqu'à ce que l'homme commence à exercer ses forces, et alors par sa chaleur amenant la sécheresse, il dessèche l'humidité de la femme en la convertissant toute en une poudre très subtile et visqueuse par calcina-

tion. De cette poudre ensuite, l'eau est dissoute par solution, et dans cette eau, l'esprit du dissolvant et du dissous, l'homme et la femme s'unissent ; mais que cette chaleur excitée ne se ralentisse pas, qu'elle opère toujours quotidiennement par séparation, en séparant le subtil de l'épais, afin que le premier surnage, que le second reste au fond, jusqu'à ce que toute cette qualité soit produite, et alors à l'heure qui convient à leur matière, ils [p. 16] sont joints inséparablement ; et l'homme s'élève au-dessus de la femme et l'imprègne, et il engendre une nuée qu'il a conçue dans laquelle il putréfie et se corrompt ; et après tous deux montent ou ressuscitent glorieux, désormais non divisés, mais faits uns et pareils par la conjonction. Et il est ainsi coagulé sublime, nourri et exalté en nature très parfaite, qui alors peut être fermentée et multipliée en poids et en excellence, à volonté ; et dont l'usage remarquable est prouvé, tant dans la projection que dans la médecine.

Ces cendres noires et fétides ne sont donc pas à mépriser, et même en elles est contenu le diadème de notre Roi ; et je vous dis en toute vérité, que jamais le blanchissement n'est obtenu si vous n'avez produit le noir, car s'il ne putréfie pas, le corps demeurera sans fruit ; mais s'il est corrompu, alors ce même lieu où tu as vu les corps perdre ce qu'ils avaient, tu les verras ressusciter et apparaître tels qu'ils ne le furent jamais avant. Honore donc le sépulcre de notre Roi, car si tu ne le fais pas, tu ne l'admireras jamais venant de l'orient. Il faudra donc prendre garde de ne pas errer en ce commencement ; c'en est fait de l'œuvre si tu manques de précautions.

Les erreurs communes en cette opération sont nombreuses et variées, de ceux d'abord qui ignorent ce qui est fait pour calciner, mais cherchent le principe d'aurification en des choses étrangères. Quelques-uns prennent pour leur matière première des choses qui ne sont pas applicables aux métaux telles que borax, alumine, atraments, vitriol, arsenic, graines, plantes, vin, vinaigre, urine, cheveux, sang, gommés, et résines de terre, sels de toutes sortes, qu'ils s'efforcent, telle est

leur stupidité, de générer par la flamme. Je passe sur ceux-là car ils ne comprennent rien profondément en cet art. D'autres opèrent en des métaux quelconques ; toutefois ils veulent faire la calcination, soit par des eaux corrosives et par l'esprit du sel de soufre, soit par le feu.

Ils corrodent en effet les corps, mais ne les calcinent pas, car leur calcination n'est pas produite par la chaleur native du corps aidée d'une chaleur amie, mais par la force d'une eau corrosive sans aucun penchant pour celle du métal. C'est pourquoi les métaux sont souillés et dissipés et deviennent étrangers à la nature métallique, mais ils ne sont pas naturellement calcinés. Donc toute calcination qui se fait ailleurs que dans le corps parfait de l'or, est vaine et inutile à notre œuvre. Et aussi toute calcination [p. 17] qui ne suit pas la solution en mercure sans aucune imposition des mains est fausse et sans effet. Donc notre véritable calcination doit être parfaite nécessairement par le ☿, qui joint à l'or de quantité, qualité, poids et proportion dûment observés, l'amollit, enlève sa solidité et le cuit ; et par sa chaleur interne jointe à la chaleur externe de Vulcain, excite la chaleur native de l'or, laquelle excitée agit sur l'humidité et la dessèche en poudre subtile, visqueuse et noire ; et c'est là la véritable clef de l'œuvre, de digérer par conjonction ce qui n'est pas mûr, de calciner ce qui est digéré, de dissoudre ce qui est calciné, philosophiquement, non vulgairement. Les signes de notre calcination sont ceux-ci : d'abord, après que le corps a été rassasié d'eau, très peu après que le gardien de la porte a excité la chaleur du bain, l'eau ou le composé, auparavant éclatant, commence à s'obscurcir puis visiblement s'enfle et se gonfle, montant et descendant continuellement jusqu'à ce que le tout soit fait poudre visqueuse et grasse. En quoi il apparaît que l'humidité a été conservée en cette opération. Autrement le travail aurait été inutile. Il en résulte que très facilement on fait la solution en eau minérale ce qui est le dernier et très certain indice que notre calcination a été véritable et Philosophique, car dès que la chaleur commence à opérer, ne souffrant plus son froid et son humidité, il tend vers le haut, d'où il se liquéfie et descend ; et ainsi se

ramène autant que possible à sa similitude. Faisant cela assidument jusqu'à ce que le tout soit résolu en eau quasi grasse et glutineuse ; et ainsi nos opérations sont enchaînées, parce que l'une l'autre ne peut être ni obtenue ni comprise, mais comme nous instruisons pleinement les fils de l'Art et que nous repoussons loin ceux qui en sont indignes, nous traitons les opérations comme diverses, alors qu'il n'y en a qu'une seule, une seule chose, un seul régime et disposition successive jusqu'à noir, blanc et rouge ; et nous ne devons pas la comprendre autrement. C'est pourquoi quiconque sera vraiment Philosophe, regarde le sens non de la lettre [p. 18] écrite en cet art, mais pour en venir à notre véritable calcination il faut prendre garde à ce qui suit : d'abord que tu te procures notre ☿, sans lequel rien ne se fait en cet art. Vois donc à ne pas t'abuser avec le ☿ du vulgaire ; qui est complètement inutile à notre œuvre car quand bien même tu travaillerais avec lui jusqu'au dernier jour, tu n'y trouverais rien. Deuxièmement, il faut prendre garde à ne pas trop étendre le feu du fourneau, mais sa mesure est celle d'un four, parce que afin que tu comprennes pleinement, tu sauras que le $\hat{\Delta}$, qui dans le ☿ ou l'eau, n'est pas dominé, digère la matière, ce qui avec l'azoth te suffit abondamment. Donc pour que sa qualité interne ne confonde pas la forme extérieure, ne sois pas préoccupé de la façon de disposer le feu, mais prends garde qu'il ne soit pas trop lent, car alors à cause du défaut de chaleur tu te découragerais facilement ; et aussi qu'il ne soit pas trop violent, mais doux au corps ; à la façon de la marche de la nature et excluant le froid.

Entends ces choses du feu interne contre nature ; je l'appelle interne parce qu'à la fin il augmente l'œuvre. Troisièmement, aie souci de la quantité. Ne donne pas tant à boire au laiton, qu'à la fin il ne puisse plus manger ; car si tu lui en donnes trop, à la fin il deviendra une mer de confusion ; si trop peu, il sera consumé. Ne sois donc avare ni prodigue, mais entre les extrêmes, conserve la modération. C'est pourquoi rappelle-toi en conjoignant l'homme avec la femelle, qu'il

faut que l'activité du ☿ dessèche l'humidité superflue du ♀. Donc ne submerge pas l'actif par trop de sperme cru ; de plus la femme d'abord veut dominer ; donc n'étouffe pas par trop de terre l'humidité de la pierre, mais tempère ingénieusement, doucement et selon l'exigence de la nature, afin de ne pas diminuer les forces de la Pierre. Il est donc préférable que tu prennes trois ou quatre parties d'amalgame, que une ou deux avec non pas le quintuple ou le quadruple d'eau, comme font les faiseuses d'or, mais le double ou le triple au plus puisque la solution sera d'autant meilleure que la calcination est plus naturelle. Il m'a été affirmé par Riplée, que si l'on prend plus de terre et moins d'eau, on obtient par là une meilleure solution. Prends donc garde d'abord à ne pas inonder la terre, parce que dans la terre le feu est caché, qui n'opérera pas si on lui donne une humidité superflue ; d'où l'erreur serait irrémédiable et l'œuvre vaine. [p. 19]

Quotidiennement, veille à la fermeture du vase, afin que l'esprit ne s'envole pas et que l'œuvre ne soit détruite. Observe donc le vase et la ligature, et tu n'estimeras pas que c'est une chose de petite importance. Considère l'homme : de même qu'il est naturellement généré, de même notre or est mûri par l'art de la nature administrante. Observe donc avec quel soin la nature ferme l'utérus de la femme enceinte, de peur que quelque chose ne parvienne à y entrer, autrement le fœtus périrait. Toi aussi, avec une habileté non moins grande, sois attentif dans l'accomplissement de cet œuvre Philosophique de crainte que ton travail ne soit sans effet. Écoute donc le Philosophe disant : « *Prends le vase et le feu, frappe du glaive, reçois l'âme, c'est elle qui est la fermeture.* » Hermès dit aussi : « Le vase de Philosophes est leur eau. » Et certainement tu connaîtras que le vase de nature est le seul qui nous soit utile en cet art, et qui est à fermer soigneusement. En effet, dans la formation de l'embryon, il existe de grands vents. S'ils s'échappent, c'en est fait de nous. L'erreur est irréparable, d'où très certainement condamnée.

Cinquièmement l'œuvre est patience. Ne perds pas courage ; ne t'exerce pas à avancer la solution, mais crois fermement qu'une trop grande hâte de conjoindre est très ennemie de la conjonction et l'empêche, car elle rougit impertinemment en corps à dissoudre excitant en lui la fièvre, c'est-à-dire le feu contre nature, d'où comme frappé à mort d'un coup de marteau, d'actif il devient passif ; et au lieu de noir, le citrin du pavot des bois apparaît, mais notre véritable calcination conserve l'humide radical dans le corps dissous, et elle ne s'achève par nulle autre couleur que le noir, et il se fait d'une chaux discontinue onctueuse, grasse et idoine à la fusion. Soyez donc patients et constants afin de pouvoir poursuivre notre vœu, parce que ce sera pour plusieurs d'entre vous une cause de découragement. Quand donc nous parlons de nos opérations, veuille ne pas croire que nous les accomplissons en une heure ou deux, et que nous voyons les couleurs ou les signes au premier instant ; non certes, mais beaucoup et longtemps nous avons attendu, jusqu'à ce que fût faite la résignation entre les qualités contraires, c'est pourquoi en sa pratique, le fameux Trévisan, homme docte et bon en cet art, nous apprend qu'il resta en prison, c'est-à-dire dans le doute et en suspension d'esprit, pendant 40 jours [p. 20] mais après il en revint et vit les nuages et les vapeurs.

Si tu jettes du grain dans une bonne terre, tu ne vas pas à toute heure regarder en écartant la terre, pour voir si et quand il commencera à croître. Si tu faisais cela, tu ne devrais pas espérer une agréable végétation, encore moins du fruit. Aussi, sots et insipides sont ceux qui dès qu'ils ont joint le dissolvant avec ce qui est à dissoudre, cherchent aussitôt quelque signe de l'opération et ne peuvent se satisfaire ; alors, ou ils agitent, ou ils ouvrent, ou ils ajoutent et retirent quelque chose, ou pour le moins ils augmentent le feu pour accélérer l'œuvre ; et de cette façon empêchent l'œuvre de la nature, et n'atteignent pas les fins désirées. Aussi, suis bien ma doctrine. Dès que tu as préparé ta matière, c'est-à-dire du soufre mûr, jaune, avec son soufre crû blanchissant, et que tu

les as dûment fiancés, enferme-les dans le vase et permets-leur de reposer sans trouble.

Si tu procèdes droitement, en 24 heures au plus tu verras ton composé se gonflant et émettant peut-être plusieurs bulles, exciter par la chaleur croissante de ton eau pontique la chaleur de la matière incluse. Mais tu verras tardivement, c'est du moins ce qui te semblera, la variation des couleurs ; parce que le gardien de la porte supporte nécessairement beaucoup de travail, car tout ce qui est fait, lui seul le fait, parce que le bain n'est pas encore prêt ; c'est-à-dire que la chaleur naturelle du Roi n'est pas encore excitée, mais quand le bain est échauffé, notre économe n'a plus qu'un petit nombre de peines à endurer, et il sera très facile de distinguer les opérations. C'est pourquoi ceux de cet art savent certainement que la première couleur qui apparaîtra après la couleur argentée du corps amalgamé ne sera pas le noir parfait, car cette couleur ne vient pas instantanément, mais chaque jour à mesure que le blanc diminue le noir survient, jusqu'à ce qu'*enfin il soit complet. Le noir est en effet le signe du corps dissous, ce qui ne se fait pas en une heure, mais peu à peu, quoique nécessairement.* Car la teinture sortant des reins du ☉ et de la ☽, se montre noire, mais elle est extraite insensiblement et imperceptiblement. Donc la sortie du noir et la sortie de la teinture hors des entrailles du corps à dissoudre est à la fois le mode et le moment, parce que dès que la teinture est toute entière sortie, elle est parfaite et le noir absolu.

Écoute ceci sur cette chose qu'on appelle un jeu d'enfant. [p. 21] Aussitôt que tu cuis, aussitôt tu subtilises l'épais et tu noircis le composé. Et Bernard le Trévisan dit : quand la terre commence à dominer sur les autres éléments, le noir apparaît, mais il ne gagne son domaine que peu à peu. Je déclare pour terminer qu'il y a 4 principales couleurs : la première est le noir, la plus tardive à venir et la plus longue à durer ; si elle était parfaite d'un seul coup l'œuvre serait entièrement très facile ; car le noir disparaîtrait aussi vite qu'il est venu, et ne resterait pas une heure au sommet de la noirceur,

car il n'y a nulle interstice dans ces opérations, et ce point n'est pas plutôt atteint que de nouveau il y a décroissance. L'œuvre monte donc lentement jusqu'au noir et lentement aussi elle en redescend. Et ce n'est pas en un moment qu'elle monte et descend, *car rien n'a de repos qu'en sa fin, or le noir n'est pas la fin de notre Pierre, donc elle ne repose pas en lui.*

Comment donc apparaîtra le noir ? Certainement tout ainsi que la nuit vient, d'abord le crépuscule puis la nuit noire, et cela par degrés insensibles, à chaque moment moins de lumière dans l'air qu'au moment précédent, jusqu'à ce que plus aucune lumière ne l'éclaire ; alors c'est la nuit profonde. Tout cela se fait d'ordinaire en une heure ; toutefois, insensible est le mouvement. Mais pour notre œuvre qui requiert un plus long espace de temps, nécessairement ce mouvement sera plus imperceptible. Toi donc, qui cherches cela, considère l'exemple donné et tu auras la réponse.

On objectera : mais après la première excitation de la matière, la teinture sort à toute heure et moment, et la couleur de la teinture sortante est d'un noir très noir, donc après la première excitation de la matière, en une heure apparaîtra le noir très noir.

Mais on répondra que le noir très noir appartient à la teinture sortie, non à la teinture sortante ou s'il en est ainsi, il sort cependant insensiblement une noirceur insensible ; un peu de très noir sorti dans beaucoup de blanc ne manifestera pas dans tout le composé un noir très noir, mais une couleur au-dessous du blanc. Tant que le sujet de la blancheur n'est pas rendu subtil et bien épuré, ce blanc n'existe pas, de même la teinture à sa première sortie n'est pas complètement noire, mais [p. 22] elle le devient par putréfaction ; ce qui n'est pas une simple sortie de la teinture, mais une répugnance et une résistance entre la teinture qui sort et l'eau qui tire, c'est-à-dire entre $\hat{\pi}$ et $\wp$.

Écoute Morien parlant à ce sujet : notre opération n'est rien autre que l'extraction de l'eau hors de sa terre et non cela

seulement mais encore la rémission de l'eau au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la terre se putréfie. Donc la teinture n'est pas complètement par elle-même noire, mais très blanche. Elle sort avec le signe du noir par ce que plus il sort de teinture qui est l'âme, plus il se vivifie de terre qui est le corps, et ainsi elle se putréfie et noircit.

Combien donc de temps faut-il attendre avant qu'elle soit complètement noire ? En cette chose suis ce que dit Flamel. La couleur que tu dois voir d'abord est le noir, et cela non une quelconque, mais très noire, et cela dans l'espace de 40 jours. Riplée de même dit : laisse les natures mêlées et cuites coucher ensemble 6 semaines, pour qu'elles conçoivent ; pendant ce temps attends avec un feu lent. Quand elles seront détruites, les couleurs apparaîtront (se montreront) en ce temps-là en effet, à la façon de la poix liquide, elles bouilliront et se putréfieront. Et Bernard dans sa parabole dit : le Roi, rejetant ses vêtements splendides, qu'il abandonne à Saturne, <et> se revêt de soie noire qu'il garde 40 jours. Mais entends cela du noir à son plus haut point, parce qu'il apparaît clairement des paroles de Flamel citées plus haut qu'un noir moins intense apparaîtra plus tôt. Telle est l'échelle des Philosophes dans le progrès de la putréfaction en 16 jours, dit-il. Si l'on entretient un feu léger, la matière continuellement se recouvrira de noir. Et cela, au plus tard ou plus tôt selon l'habileté de l'opérateur dans l'adaptation des matières.

Mais n'apparaît-il pas des couleurs intermédiaires dans la marche du blanc au noir, comme dans la marche du noir au blanc ? Il semble en effet qu'il en est ainsi parce que de l'extrême à l'extrême, il n'y a pas de passage sinon par un intermédiaire ; et nous répondons qu'elles apparaissent ainsi, bien que confusément ; et en quelque œuvre il en apparaîtra, dans le progrès vers le noir intense, qui en une autre n'apparaîtront peut-être pas, vu que ce ne sont là que des couleurs accidentelles, mais non tout à fait les mêmes [p. 23] entre la première blancheur et la noirceur, qu'entre celle-ci et la dernière blancheur ; car ce n'est pas la même espèce de

matière. En premier lieu elle était une crasse très terrestre, à comburer et à pacifier, mais en l'œuvre la matière est plus spirituelle et plus pure ; donc dans un sujet pur ou épuré, en marche de l'extrême noirceur vers la blancheur extrême, les couleurs intermédiaires seront beaucoup plus lumineuses et plus admirables que celles qui sont apparues dans un sujet terrestre. Mais en l'une ni l'autre marche elles apparaîtront : dans un premier passage entre les extrêmes, plus obscures et moins nombreuses, et plus sales, dans l'autre passage nombreuses, plus brillantes et plus splendides, selon le témoignage des Philosophes : entre le plus haut point de noirceur et la blancheur, à l'heure de la conjonction, les plus grandes merveilles apparaîtront ; toutes les couleurs imaginables au monde seront alors aperçues.

Et Riplée dit : En notre œuvre apparaîtront des couleurs telles que jamais on n'en vit de plus belles. De même avant le noir parfait, les couleurs intermédiaires se montrent comme l'atteste le Philosophe, qui dépeignant les couleurs des Dragons, dit qu'elles sont noires, jaunes et azures ; et ces couleurs intermédiaires, dit-il, dénotant que ta matière n'est pas encore parfaitement putréfiée. Je parle, dit-il, de quelques couleurs plus obscures, qu'on voit dans ce qui va mourir, mais rares et peu nombreuses, et cela avant que la nuit noire ait obscurci tout l'horizon. *Mais dans ce qui va ressusciter, il en sort de très nombreuses et très splendides, parce que déjà le corps commence à être glorifié, et la lumière commence à dominer sur les ténèbres ; et cela dans un sujet pur et spirituel.*

Mais en quel ordre apparaîtront ces lumières dont on parle ? Cela ne peut être sainement déterminé, parce qu'elles varient en beaucoup d'endroits ; mais meilleur sera le suc de l'eau de vie et mieux les signes apparaîtront. L'ordre des quatre couleurs principales a été décrit par tous ; mais nul ne peut déterminer l'ordre des accidentelles. Que cela te suffise d'avoir 40 jours le noir complet. N'aie pas [p. 24] grand souci du reste ; mais il est bon de veiller. Car le noir est la couleur d'abord la plus souhaitée ; et si même les autres apparaissent,

si tu ne vois pas celle-là, sans doute tu t'es trompé grandement ; mais comme je l'ai dit, les autres couleurs de Vénus excapés (?) au rouge imparfait, si elle apparaît avant la noirceur, il faut se méfier surtout si elle coïncide avec la sécheresse du compost et la discontinuité des parties. Cette précipitation, dis-je, est l'indice fatal que l'opération perd son temps.

Cela même, le Philosophe l'atteste quand il dit : un feu véhément empêche la conjonction, et teint le blanc de la couleur de pavot sylvestre. Et Flamel dit en ses figures hyéroglyphiques (sic) : si tu ne vois pas le noir d'un noir très noir, et que tu vois quelqu'autre couleur, tu es dans le chemin de l'erreur, surtout la couleur rubescente est à suspecter ; car si tu la vois, tu as brûlé ou tu brûles la vertu vivifiante de la Pierre.

Mais la première chose à retenir est celle-ci : qu'une eau unique fait tout, pourvu que le composé soit régi par une chaleur externe continue aidant l'interne ; et rien en tout l'œuvre n'est plus admirable que cette eau, que j'ai décrite pleinement plus haut, auquel endroit je te renvoie.

De la Solution.

Et la dissolution de notre Pierre est la réduction en sa première matière, la manifestation de l'humide, et l'extraction des natures hors de leur profondeur. Elle s'opère quand on a obtenu l'eau minérale.

Cette opération n'est pas insignifiante, ni d'un moment. Si elle est difficile, ceux qui ont sué dessus peuvent en témoigner.

Le Mercure latin

Stéphane Feye

*Vide, dit Mercure, j'erre et je délire ; lié par
Jupiter, je dis l'art¹².*

Qui ne possède dans son entourage, voltigeant et papillonnant irrégulièrement autour de lui, un ami, un collègue, un voisin *mercurien* ?

Rapide, insaisissable, beau parleur, bon vendeur, toujours animé d'une énergie alternative quasi bilocative, cet être qui fait de vous à la fois un bénéficiaire et une victime, collectionne et colporte les informations vraies et fausses à la vitesse d'un éclair, et semble le plus souvent ignorer s'il se trouve lui-même debout sur la scène de théâtre ou assis dans la salle...

Les pratiquants de l'astrologie connaissent par expérience la réalité du phénomène *mercurien* ; les autres aussi, à leur insu...

Sur le dieu *Mercure*, la plupart des peuples ont véhiculé un enseignement assez concordant : les Égyptiens l'appelaient *Tot* ou *Tat*, les Grecs *Hermès* et les Romains *Mercure*. Mais toute cette propagation serait partie d'Égypte.

Ainsi, les Gaulois initiés par Zalmoxis, disciple de Pythagore (lui-même instruit en Égypte), révéraient hautement *Mercure* dans leurs écoles orales de Druides, aux dires de

¹² E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », dans *Le Fil de Pénélope*, II^e éd. [1996], Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2009, vol. 1/2, n° 9.

Jules César lui-même¹³. Quant aux Germains, ils tireraient leur nom (Teutschen et Teutons) du Tot égyptien...¹⁴

On aurait certes tort, par Teutatès, de confondre ce Mercure, omniprésent aussi dans les innombrables traités des grands maîtres de l'alchimie, avec celui que la technique moderne a enfermé dans les thermomètres et dont nous ne contestons, du reste, nullement l'utilité !

Disons-le d'emblée : il n'y a qu'un Mercure, ou plutôt deux : l'un volatil, et l'autre fixé en sel par le soufre. Celui-là est connu dans tous les lieux et dans tous les temps par ceux qui ont reçu de le connaître. Néanmoins, les mots pour l'enseigner différant selon les circonstances, il est nécessaire, par souci de clarté, de se limiter. Nous avons donc choisi d'étudier ce qu'en disent les Latins.



Fig. 4964. — Mercure gaulois.

Le nom de Mercure

Mercari, en latin, signifie proprement acheter, marchander, trafiquer. Un *mercator* est un commerçant. Son rôle est non seulement d'acheter et de vendre, ce qui nécessite de nombreux voyages aller-retour, mais aussi de *parler*, car son *sermon* permet de rapprocher et de *lier* les deux parties. Le mot *sermon* provient en effet d'une racine signifiant ce lien.

¹³ CÉSAR, *Bell. Gall.* VI, 17.

¹⁴ M. MAIER, « Arcana arcanissima, hoc est hieroglyphica aegyptio-graeca vulgo necdum cognita », Universitätsbibliothek Leipzig [disponible en ligne : <https://katalog.ub.uni-leipzig.de/Record/190-22141631>], ms. autogr., 1614, f° 142 : « quod Aegyptii Mercurium sua lingua Theut vocaverint, ac Germani, qui forte a Mercurii cultu se Theutonos sive Teutschen indigetarint, longe ante Romanorum adventum in Germaniam Mercurium in sylvis una cum Marte coluerint » ; pour une traduction française de l'ouvrage, cf. M. MAIER, *Les arcanes très secrets*, S. Feye (trad.), Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2005.

*Mercur*e, lui, accomplit ses trajets entre le *haut* et le *bas*. C'est ce que confirme Servius :

D'après certains, les Latins disent *Mercurius*, comme si c'était *Medicurius* (qui court comme intermédiaire) vu qu'il court (*intercurrat*) sans arrêt entre le ciel et les enfers¹⁵.

On pourrait proposer bien d'autres étymologies de ce nom énigmatique. Par exemple, la première partie de son nom, MER, viendrait de *mereo* (mériter, gagner sa récompense, acquérir). Mercure porte d'ailleurs une *bourse*.

Il y a aussi *merus*, qui signifie pur.

Quant à la deuxième partie, CURE, elle pourrait faire allusion à *cura* (le souci) qui, aux dires de Festus, brûle (*urit*) le cœur (*cor*)¹⁶.

Ô miracle du cœur ! Qui flambe de désir, qui a cure du pur Mercure ?

On trouve même à Délos la transcription latine *Mircurios*¹⁷, ce qui laisserait supposer en grec *μηρ-κυριος* signifiant « maître de la cuisse ».

Pourrait-on y voir aussi la racine *marquer* qui est pourtant germanique ? En tout cas, les Étrusques qui



Fig. 4833. — Bourse de Mercure.



Fig. 4958. — Temple de Mercure.

¹⁵ SERVIUS, in *Verg. Aen.* VIII, 138.

¹⁶ R. ESTIENNE, « Cura », dans *Thesaurus linguae latinae in IV tomos divisus*, Bâle, Thurneisen Frères, 1740.

¹⁷ E. SAGLIO et C. DAREMBERG, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, P. Sellier (éd.), Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1963, vol. 3/5, p. 1818.

représentaient souvent le dieu sur des *miroirs circulaires* gravés l'appelaient parfois *Turms*. D'aucuns ont vu dans ce vocable soit la transcription de Ἑρμης (Hermès), soit celle du mot *terminus* (terme)¹⁸. Il est vrai, d'ailleurs, qu'on appelait *Hermès* également des *bornes de pierre*... Nous y reviendrons.

Quoi qu'il en soit, on consacra à Mercure un temple circulaire à Rome en 495 avant J.-C. aux ides de MAI, et cette date demeura celle de sa fête chez les marchands.

La naissance de Mercure

L'origine de Mercure revêt, on s'y attendait, un caractère non ordinaire... Dans l'Énéide, Énée le fait remarquer à l'Arcadien Évandre :

*Vobis Mercurius Pater est, quem Candida Maia
Cyllenae gelido conceptum vertice fudit*¹⁹.

Votre Père est Mercure, que la **candide MAIA répandit, conçu**, au **sommet gelé** du **Cyllène**.

Curieux endroit pour accoucher, curieux termes également ! Accouche-t-on quand l'enfant est conçu ou lorsqu'il est arrivé à maturité ? Et depuis quand les femmes *répandent-elles* leur enfant dans les *froidures montagneuses* ? Le terme précis est *fundere* (fondre, couler) !

Les animaux, eux, *mettent bas*. Ici, la nymphe Maia « *met haut* », et l'enfant semble fluide !

Servius excuse le terme en disant qu'un accouchement rapide est un *présage de félicité* pour les enfants, et que, de plus, le poète a voulu montrer la *rapidité* dont faisait preuve Mercure dès sa naissance²⁰. Tout cela n'est pas faux, bien sûr.

¹⁸ *Ibid.*, p. 1817.

¹⁹ VIRGILE, *Aen.* VIII, 138.

²⁰ SERVIUS, *op. cit.*, VIII, 139.

Quant au Cyllène, c'est la montagne d'Arcadie où Maia s'était unie à Jupiter, et si la très ancienne *Maia* ou *Magia* des Romains est bien identique à celle des Grecs, le mois de *mai* (*maius*) lui est particulièrement consacré. Mercure lui-même aurait donné ce nom au mois en souvenir de sa mère.²¹ Un tel sommet gelé ne signifie donc nullement l'hiver, mais bien le printemps prometteur...

Maius noster, dit Pernety, « c'est la rosée philosophique et l'aimant des sages »²².

Maia était associée à Vulcain qui n'est autre qu'un *feu descendu et boiteux*. De plus, Virgile qualifie cette Maia de *candida*, car elle est blanche, brillante, suite à un *embrasement* (*candeo*)... Le secret aérien de la neige suppose donc un feu volcanique :

La pierre est ainsi jetée à terre ; toutefois elle n'y reste pas méprisée, mais elle est exaltée sur les montagnes, l'Athos, le Vésuve, l'Etna et leurs pareils qui vomissent des flammes, et que l'on voit en très grand nombre en diverses parties du globe. Car en eux brûle un feu perpétuel qui sublime la pierre et la porte à la dignité suprême²³.

Arrêtons-nous un instant, et au lieu de nous perdre dans la multitude des détails et des pièges tendus par ce « *Mercurus aux mille tours* », efforçons-nous de comprendre synthétiquement les données énumérées jusqu'ici. Laissons donc les actions du dieu dont les descriptions imagées peuvent s'étendre à l'infini, et concentrons-nous sur cette origine mystérieuse.

Maia conçoit de Jupiter sur une *montagne*.
Maia accouche sur une *montagne*.

²¹ OVIDE, *Fastes* V, 103.

²² A.-J. DOM PERNETY, « *Maius noster* », dans *Dictionnaire mytho-hermétique*, Milan, Archè, 1971.

²³ M. MAIER, *Atalante fugitive ou Nouveaux emblèmes chymiques des secrets de la Nature*, É. Perrot (trad.), Paris, Librairie de Médicis, 1969, p. 273.

Maia était fille d'Atlas, un *géant* transformé en *montagne*.

Un géant est un être *né de la terre* (*gi-gas*, de γῆνω (naître) et de γῆ (terre)).

Qu'est-ce qu'une montagne ? Une *terre élevée*, une terre qui s'élève sous l'action d'un feu souterrain. On peut prendre cela à la lettre, bien sûr, mais il est permis aussi de penser qu'une *certaine terre* peut, dans *certaines cas*, s'élever. Pensons aux innombrables montagnes saintes, sacrées comme les monts Horeb, Moriah ou Sinaï des Hébreux²⁴. Pensons au Tmolus des Grecs qui était à la fois une montagne et un homme.

Pensons aussi à Pélée²⁵, le père d'Achille, dont Michaël Maïer dit :

Son Père est Pélée, c'est-à-dire la terre ou le mont Pélée, et sa mère Thétis, déesse de la mer ou des eaux²⁶.

Ceux qui ne seraient pas convaincus de ce que les montagnes des sages indiquent une expérience particulière et mystérieuse se donneront bien du mal s'ils veulent interpréter la curieuse opinion que voici :

*Et est lapis, cuius minera generatur in capite montium,
et Philosophus voluit dicere montes pro animali*²⁷.

C'est une pierre dont la minière s'engendre sur la tête des montagnes, et le Philosophe a voulu dire montagnes pour animal.

²⁴ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, II^e éd. [1996], Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2009, vol. 1/2, p. 306.

²⁵ Notons que le mot grec πῆλος (*pēlos*) signifie « matière liquide épaisse », « boue », « matière dont l'homme est formé ». Le Sinaï des Hébreux est, lui aussi, une boue.

²⁶ M. MAIER, *Atalante fugitive*, op. cit., p. 267.

²⁷ CALID, « Liber secretorum artis », dans J.-J. Manget (éd.), *Bibliotheca chemica curiosa*, Genève, Chouet, 1702, vol. 2/2, p. 187.

Notre géant, Atlas, est *antérieur* à la génération des Olympiens et manque donc encore de mesure.

Quant à la métamorphose d'Atlas en montagne d'Afrique du Nord, elle serait due à la *tête de la Méduse* que Persée lui aurait présentée. Quelle terrible expérience !

Nous n'en saurons pas plus, si ce n'est que :

En la sainte montagne où l'azur se dépose, Amour se crée un corps que du feu lie en l'or²⁸.

Et Mercure s'est fait homme

Dans la deuxième ode d'Horace au livre I, le poète s'écrie :

*Quem vocet divum populus ruentis
imperii rebus ?*²⁹

Lequel des dieux le peuple invoquerait-il
pour les affaires de l'empire qui s'écroule ?

Et après avoir nommé Vesta, Apollon, Vénus et Mars, il termine par Mercure prenant les traits d'Auguste vengeant la mort de César :

*Sive mutata juvenem figura
Ales in terris imitatis, almae
Filius Maiae, patiens vocari
Caesaris ultor,*

*Serus in coelum redeas, diuque
Laetus intersis populo Quirini
Neve te nostris vitiis **iniquum**
Ocior aura*

*Tollat. Hic magnos potius triumphos
Hic ames dici Pater atque Princeps,*

²⁸ E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », *op. cit.*, n° 5.

²⁹ HORACE, *Odes* I, 25.

*Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Caesar*³⁰.

Ou bien toi, fils ailé de la nourrissante Maia, si en changeant de figure, tu prends sur terre l'image d'un jeune héros, en souffrant d'être appelé « vengeur de César,

Remonte tard au ciel et sois longtemps heureux parmi le peuple de Quirinus. Qu'une brise trop prompte ne t'enlève pas, hostile à nos vices.

Qu'ici au contraire, par de grands triomphes, tu aimes d'être appelé Père et Prince sans y laisser chevaucher les Mèdes impunis. Et cela, sous ta conduite, César.

On aurait tort de limiter tout cela à une belle image poétique. Le dieu Mercure, le dieu éloquent doit réellement s'incarner et seule la présence de son VERBE manifesté protège le peuple. Rendons à César ce qui est à César : sous Auguste, le Verbe a pu s'exprimer en l'âge d'or virgilien notamment. Certes, en ce monde, il ne fait qu'emprunter la figure de quelqu'un, mais si on le repousse, il retourne au ciel, *hostile à nos vices*, sans faire *contrepoids* (*iniquum*). Et c'est la catastrophe ! Les Juifs n'ont rien enseigné d'autre lorsqu'ils disent que le juste est le pilier du monde.

Le plus grand malheur est d'avoir perdu sa trace ici-bas, mais qui le sait ?³¹

Revenons un instant à Tot pour constater avec stupeur que même les Jésuites ont assimilé son incarnation terrestre avec le personnage de Moïse :

Quand on sait enfin par Socrate et par Platon dans le Phèdre, que les Égyptiens reconnoissoient (aussi bien que les Phéniciens) pour leur premier Maître, le fameux Theuth, ou Thoth, ou Taautus, qui est le

³⁰ *Ibid.*, v. 41 et sqq.

³¹ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 263.

Mercure imaginaire des Grecs, et le vrai Législateur des Juifs, c'est-à-dire, Moïse³².

Le Cyllénien voleur

Le mont Cyllène où est né Mercure, vient du grec κυλλος, courbé, tordu, déformé. Selon Festus, cela indiquerait ceux qui n'ont pas l'usage de certaines parties du corps. On aurait attribué cet adjectif à Mercure car son discours accomplit tout *sans l'usage des mains*. Ce serait la raison pour laquelle les bornes (les *hermès* de pierre) étaient façonnées en bustes carrés sans bras.



Fig. 3813. — Hermoglyphe.

Toutefois, à l'origine, ces poteaux indicateurs ne représentaient qu'un *phallus*, pour se transformer progressivement en têtes d'Hermès sans bras, mais affectés d'un sexe en érection. On les trouvait aux carrefours des chemins. Le sens nous paraît clair : celui qui suit l'Hermès dressé ne se trompe pas de piste mercurielle. Quant aux autres, ils rêvent et... errent.

Peu à peu, les hermès-bornes ont porté les figures de

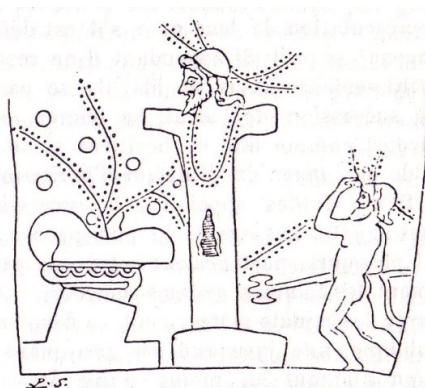


Fig. 3312. — Hermès de Dionysos.

³² M. MOURGUES, *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce*, Toulouse, Jacques Loyau, 1712, p. 435.

tous les dieux : on voyait ainsi un peu partout des hermhermès, des hermathéna, des hermarès, des hermhéraclès etc.

La raison nous en paraît plus doctrinale qu'esthétique : Hermès en effet se trouve à la base de la manifestation de tous les dieux qui ne sont que des transformations du mercure des philosophes dans les étapes du Grand Œuvre.

Le Verbe-Logos incarné et redressé est le véritable sexe qui engendre, « et par Lui tout a été fait » disait saint Jean dans le célèbre prologue de son Évangile. Les anciens païens le proclamaient aussi, mais les gens épais ont voulu le comprendre en sens grossier. Pourtant, le saint Évangile lui aussi doit être annoncé *en sens agile* !

Une autre explication du mot *Cyllène* nous fait mieux toucher la racine du problème.

Cyllène, en effet, désigne également *une île* d'Arcadie où naît la fameuse plante *môly* si chère à Homère et dont EH a si admirablement révélé la nature : « ce qui est en bas, cette racine minérale si longtemps languissante sans chymie »³³.

Mercuré permet à cette racine courbée (κυλλος) de se réunir à son volatil.

Quant à la deuxième partie du mot *Cyllène* (ληνος), elle signifie soit un objet creux, un cercueil, une boîte crânienne, ou une cavité où s'emboîte le mât d'un vaisseau. Mais il s'agit aussi et surtout d'une *cuve de pressoir*, ce qui nous amènerait immédiatement aux mystères de Bacchus et du vase des philosophes... Seul un philosophe-par-le-feu pourrait confirmer ou infirmer notre hypothèse !

Il nous reste à indiquer pourquoi le Cyllénien est traité de voleur. La réponse nous est fournie par Maïer :

On dit qu'il fut élevé par Vulcain et qu'il a un penchant prononcé pour les larcins, parce que Mercure

³³ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 69.

apprend à supporter le feu, lui qui est volatil et emporte avec lui ce à quoi il est mélangé³⁴.

Ce caractère *voleur* ne devrait pas trop inquiéter les chrétiens, puisqu'il est dit dans l'Apocalypse :

Je viendrai la nuit comme un voleur³⁵.

Les quelques problèmes énoncés ici seraient rapidement résolus par une *expérimentation manuelle* de cette eau bénite appelée mercure, car c'est elle qui donne accès au temple du Verbe incarné. Dans ce cas,

Pourquoi m'étendre ? Les volumes des auteurs chymiques n'enseignent rien d'autre que Mercure et ils confirment suffisamment son pouvoir par ce simple petit vers : Mercure contient tout ce que cherchent les Sages. Il faudra donc le rechercher jusqu'à ce qu'on le trouve, en quelque endroit qu'il réside : dans l'air, le feu, l'eau ou la terre. Car il est vagabond, il court tantôt ici, tantôt là pour le service des dieux chymiques, comme étant leur commissionnaire³⁶.

*Mercury se dit en mantique d'Élu*³⁷.

³⁴ M. MAIER, *Atalante fugitive*, op. cit., p. 274.

³⁵ JEAN, *Apoc.* XVI, 15.

³⁶ M. MAIER, *Atalante fugitive*, op. cit., p. 274.

³⁷ E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », op. cit., n° 80.

La Reconstruction du Temple

Alexandre Feye

*Bienheureux celui qui reconnaît son lieu
et qui se tient en son lieu.
Salomon dit à ce sujet : « Si l'esprit qui domine le monde
s'élève contre toi, ne quitte pas ton lieu »³⁸.*

Introduction

Il y a quelques années, alors que j'enseignais le texte de l'évangile selon Saint Jean aux élèves du Grex II^{us} à Schola Nova, j'avais été profondément intrigué par le verset suivant.

La discussion a lieu juste après que Jésus eut chassé les marchands du temple en renversant leurs tables et leurs sièges :

Les Juifs lui dirent : « Quel miracle vas-tu nous montrer, pour agir de la sorte ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. » Sur ce, les Juifs lui dirent : « On a mis quarante-six ans pour bâtir ce Temple, et toi, c'est en trois jours que tu le relèveras ! » Mais lui parlait du Temple de son corps. Lors donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite³⁹.

Si le corps est bien un tombeau (σῶμα σῆμα, disaient les Platoniciens), le Temple peut être comparé au corps glorieux qui une fois reconstruit ressuscite de son sépulcre ; les mots résurrection et reconstruction signifiant tous deux redressement.

³⁸ Eccl. X, 4.

³⁹ JEAN 2, 18.

On pourrait difficilement trouver un sujet plus universel, puisqu'il est central dans le Judaïsme comme dans le christianisme – on se souvient des chevaliers du Temple, qui avaient pour mission de protéger et de conserver le tombeau du Christ et qui dominèrent le monde chrétien pendant près de quatre siècles – ainsi que dans la franc-maçonnerie. De même, ce thème est présent dans la tradition musulmane, dans le paganisme bien sûr, et dans le Pythagorisme. Son omniprésence dans la plupart des traditions est une des raisons qui m'ont poussé à en faire l'objet de cette modeste recherche.

Toutefois il y a encore un autre élément qui est à l'origine de cet article... un aspect de nature plus sociologique.

Un rapide regard sur les quinze derniers siècles de notre histoire occidentale nous révèle une société européenne qui, à en croire la représentation communément admise, aurait été, dans un premier temps, plutôt inerte, conservatrice, résolument tournée vers le passé, s'appuyant sur une révélation figée et exhaustive. Cette période appelée Moyen Âge aurait ensuite fait place à notre époque moderne, issue de la Renaissance, fière de se tourner vers l'avenir, et convaincue de progresser tellement et dans tous les domaines qu'elle puisse se permettre d'oublier son passé. La première admettant difficilement toute innovation ou nouvelle révélation, la deuxième niant à l'avance tout ce qui pourrait venir d'ailleurs que de sa science parfaite, et hérissant le poil à la seule mention de l'existence d'une tradition primordiale ou d'une vérité possédée ou touchée par d'anciens maîtres.

Ce tableau, peu nuancé j'en conviens, mais cependant ancré dans les mentalités actuelles, reflète bien la nature pusillanime de l'humanité déchuée qui méprise ce qui la dépasse et pense collectivement, c'est-à-dire qu'elle suit l'avis du plus fort et ne pense donc pas du tout ! Car, comme l'a dit Pascal,

s'il y a peu de certitudes en ce monde, une chose est en revanche certaine : la faiblesse et la folie du peuple⁴⁰.

Toujours est-il que notre bipède occidental, après avoir penché d'un côté par excès de conservatisme, penche à présent de l'autre par excès de progressisme et titube de binarité sans parvenir à rectifier l'axe de sa stature et surtout sans soupçonner là-dessous l'influence d'un diable, prince de ce monde, qui fidèle au sens étymologique de son nom, divise tout (ici en deux) pour mieux régner. *Nomen est omen*⁴¹ !

C'est probablement pour contrer ce fléau, qui ne date sans doute pas d'hier, que certains prêtres japonais shintoïstes ont eu l'idée de rebâtir leurs sanctuaires à l'identique tous les quarante ans par exemple. Ainsi certains temples sont à la fois vieux de trois mille ans quant à leur architecture et eu égards à ce dont ils sont le symbole, et extrêmement actuels d'autre part par leur solidité et par le fait que chaque geste de leur construction est minutieusement conservé identique.

N'en serait-il pas de même de la tradition primordiale de l'homme ? Ne se perd-elle pas systématiquement après quelques générations si le mystère n'est pas réellement expérimenté par le disciple lui-même ? Toute tradition doit ainsi être revivifiée ou réactualisée par une nouvelle parole. N'est-ce pas précisément le sens du mot religion ? Être relié à une chaîne vivante, une kabbale, une torah orale qui permet l'explication des textes plus anciens. Or il faut recevoir le don de Dieu ou de quelque adepte afin de pouvoir maintenir la tradition.

Le verbe allemand *erhalten* illustre d'ailleurs parfaitement notre propos car il contient ces deux sens : recevoir et maintenir. Le verbe français maintenir est tout aussi explicite : tenir la chose en mains !

⁴⁰ À ce sujet, cf. B. PASCAL, *Pensées*, L. Brunschvicg (éd.), Paris, Hachette, 1925, sect. 2, fr. 24.

⁴¹ « Le nom est un présage ».

Cette réactualisation, même si elle se fait au moyen d'un autre langage, ne vient que corroborer la tradition ancienne. C'est une nouvelle révélation, en ce sens qu'elle donne un nouveau voile, d'autres vêtements pour recouvrir la chose sans la profaner :

Nous parlons un nouveau langage, mais nous redisons l'unique révélation ancienne, car nul n'invente rien dans l'ART de Dieu. La vérité de Dieu peut bien revêtir tous les visages et tous les plumages, sa sainte nudité demeure toujours égale à elle-même⁴².

Jésus est également très clair à ce sujet :

Ô fils d'Israël, je suis l'envoyé de Dieu auprès de vous, venant confirmer ce qui, de la Torah, est antérieur à moi⁴³.

De même, Charles et Emmanuel d'Hooghvorst dans leur présentation au lecteur du Message Retrouvé de Louis Cattiaux :

Les ignorants à la recherche d'une nouvelle révélation seront déçus. On ne trouvera ici qu'un témoignage en faveur de l'ancienne qui nous parle de la chute de l'homme dans ce monde bas, des conséquences physiques et morales de cette chute, et du moyen de sa régénération corporelle et spirituelle, par la voie mystérieuse qui mène à la résurrection⁴⁴.

Cette ancienne révélation s'est transmise depuis Moïse au travers d'arcanes contenus dans l'arche d'alliance. Celle-ci fut déposée dans le temple, dont la fonction première est de garder la Torah.

En somme, la seule façon possible de maintenir une tradition debout est de la renouveler de temps à autre, ce qui se fait par transmission filiale. C'est ce que nous verrons au travers de cette étude sur le Temple et sa réédification.

⁴² L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé ou l'horloge de la nuit et du jour de Dieu*, E. d'Hooghvorst et C. d'Hooghvorst (éd.), Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2007, XXXIII, 42.

⁴³ *Coran* 61, 6.

⁴⁴ E. et C. d'Hooghvorst, « Présentation » dans L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, *op. cit.*

Le Christ n'a-t-il pas voulu dire à ses apôtres qu'il serait avec eux et avec tous les suivants à condition qu'il y ait perpétuation des fils ?

Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde⁴⁵.

Que notre ignorance, et nos égarements, sans nul doute pénibles à nos lecteurs, nous soient pardonnés, que les nombreuses inepties ou incongruités ici proférées ne nous soient point comptées au jour du jugement ! Le sujet dépassant largement nos compétences, il nous faudrait avoir vu la chose pour pouvoir la commenter et en parler de façon pesante.

Versets de départ

Ouvrons tout d'abord le Message Retrouvé et examinons ce qu'il nous dit du Temple. La réponse est édifiante de clarté et de proximité avec le texte évangélique.

Il n'y a qu'un temple de Dieu, c'est le cœur de l'homme. Tout le reste est comme un déguisement qui ne contente que les médiocres aveugles et incurables⁴⁶.

Toutefois, si le temple est bien le cœur de l'homme, il ne peut être reconstruit sans avoir été détruit ou dissous au préalable, et sa reconstruction ne sera pas l'œuvre des mains de l'homme.

Je détruirai ce temple fait de main d'homme et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'hommes⁴⁷.

Là réside apparemment la mission de l'envoyé de Dieu :

⁴⁵ MATTHIEU 28, 19.

⁴⁶ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXXV, 66'.

⁴⁷ MARC XIV, 58.

Nous ne sommes pas là pour attendre que les hommes viennent à nous dans des temples morts, nous sommes là pour aller aux hommes et pour y installer Dieu dans leurs cœurs vivants⁴⁸.

Cherchons à présent dans la science des mots ce que les anciens ont désigné par le mot temple.

Définition et étymologies du mot temple

Naos, en grec, le mot utilisé dans l'évangile de Jean, exprime la partie intérieure, habitée (de ναῖω). Les Naassènes prétendent, quant à eux, que le mot ναος s'apparente à l'hébreu שֶׁן, serpent⁴⁹ ; ce que nous pouvons mettre en rapport avec le python fixé par Apollon qui inspirait la pythie du temple d'Apollon à Delphes. Notons que שֶׁן signifie à la fois serpent et devin.

Le ναος, ou *sancta sanctorum*, ne peut être sanctifié sans le sang de la victime sacrifiée, de l'hostie, nous apprend Isidore de Séville⁵⁰.

Le mot latin **templum** est un apport de la culture étrusque. Il désigne l'espace découpé dans le ciel à l'aide des auspices, que les prêtres ont retranscrit sur le sol. Il s'agit d'un terrain sacré, inviolable qui englobe également le bâtiment servant au culte construit dessus. Le caractère sacré et donc séparé du monde est encore plus explicite dans les noms **sacrum** (de *secernere*, séparer) et **sacellum** (son diminutif) désignant aussi le temple. Quant à **fanum**, que l'on retrouve dans l'adjectif « profane », désignant celui qui est devant le temple, il est apparenté au verbe latin *fari*, ou au grec φημι, parler. C'est donc une parole qui rend le lieu sacré et c'est même l'objet de ce temple. Il ne s'agit donc nullement d'un

⁴⁸ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXIV, 40.

⁴⁹ À ce sujet, cf. la notice sur les Naassènes dans HIPPOLYTE DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, H. van Kasteel (éd.), Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2019.

⁵⁰ ISIDORE DE SEVILLE, *Etym.* XV, 4.

amas de pierres mortes. Le nom **delubrum**, sanctuaire, s'applique à des sanctuaires munis d'une source dans laquelle on se purifiait (*diluere*) avant d'entrer. La source elle-même est le lieu des régénérés.

Le mot grec **τεμενος** signifie pour sa part coupé, séparé et délimité. Le même sens est exprimé par l'arabe **مقسم**, séparé. En hébreu, c'est **בית אלהים**, la maison de Dieu. **בית** vient d'une racine sémitique **בית**, passer la nuit. Par conséquent, la *beit Elohim* est le lieu où Dieu passe la nuit. Ne nous est-il pas demandé de pratiquer l'hospitalité ?

Ainsi l'insensé refuse tout, le prudent offre le pain, le croyant donne le repas et l'aumône, mais le sage y ajoute l'**hospitalité** pour la nuit⁵¹.

N'oubliez pas l'**hospitalité**, car grâce à elle, certains ont accueilli des anges⁵².

La maison, *beit*, comprend le portique ou vestibule, le temple ou saint, **היכל** (où se trouve le tout, **היכל הכל** *heikha hakol*) et le sanctuaire, *debir*, de la racine **דבר** parler, qui est la partie inférieure et intérieure ou saint des saints. La hauteur de chacune des parties allait en décroissant.

On rencontre aussi le terme **בית הקדש**, ou **בית המקדש**, la maison de sainteté.

En synthétisant les différents termes, on obtient la définition suivante : Le temple est un lieu, délimité et séparé du reste, qui se trouve à l'intérieur et qui, une fois habité par le tout, produit une parole.

Même si le sens symbolique nous intéresse davantage, examinons un instant l'histoire du Temple d'Israël qui participe du mystère.

⁵¹ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit. XXXIV, 19.

⁵² *Hébr.* XIII, 1-3.

L'histoire

Le premier Temple de Jérusalem fut construit au X^{ème} siècle avant J.C. sous le règne de Salomon et fut détruit par Nabuchodonosor en -587 le 9^{ème} jour du mois de Av, lors de la prise de Jérusalem par les Babyloniens.

Le second Temple fut reconstruit au retour de l'exil à Babylone entre -536 et -515 sur ordre de Cyrus, roi des Perses. Plus tard, Hérode fit construire une extension (appelée aussi temple d'Hérode) en -19.

Pompée fut le premier Romain qui dompta les Juifs en -63. Il entra dans le Temple par le droit de la victoire : c'est alors qu'on apprit qu'aucune image de divinité ne remplissait le vide de ces lieux, et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien. Les murs de Jérusalem furent rasés ; le temple resta debout.

L'ensemble fut de nouveau détruit par Titus en 70 après J.C. exactement le même jour où le Temple avait été détruit la première fois. Cette destruction résulte de la malédiction prononcée par Jésus-Christ.

Jésus, sortant du Temple, s'en allait, quand ses disciples s'approchèrent pour lui faire remarquer les constructions du Temple. Prenant la parole, il leur dit : Vous regardez tout cela, n'est-ce pas ? En vérité, je vous le dis : il n'en sera pas laissé ici pierre sur pierre, tout sera détruit⁵³.

Plus tard, au VI^e siècle de notre ère, l'empereur Justinien, en référence à Salomon, érige à Constantinople l'église de la Hagia Sophia, la Sainte Sagesse, s'exclamant : « *Ô Salomon, je t'ai vaincu.* »

⁵³ MATTHIEU 24, 1.

La construction par le roi Salomon

Salomon signifie l'accompli, le parfait, de la racine שלם qui donne aussi *shalom*, la paix.

Tout commença en réalité sous le règne du roi David, son père, à qui le Tout-Puissant demanda de lui construire une maison. David fut cependant occupé à guerroyer pendant l'intégralité de son règne, ce qui empêcha toute édification.

Tu sais que David, mon père, n'a pu bâtir une maison au nom de Yahweh, son Dieu, à cause des guerres qu'il a menées contre les ennemis qui l'entouraient jusqu'à ce que Yahweh les eût mis sous la plante de ses pieds⁵⁴. Maintenant, Yahweh, mon Dieu, m'a donné du repos de tous côtés⁵⁵.

Après les incessantes guerres que David mena contre Goliath, Saül, et les Philistins entre autres, qui lui permirent de conquérir Jérusalem, Salomon instaura la paix et permit que le culte ne se célèbre plus près d'un objet mobile comme il l'était autour du tabernacle⁵⁶.

À Guibéon, YAHWEH apparut en songe à Salomon pendant la nuit, et Dieu lui dit : « Demande ce que je dois te donner » [...]. « Accorde donc à ton serviteur un cœur attentif pour juger ton peuple, pour discerner le bien et le mal. Car qui pourrait juger ton peuple, un tel poids ? »⁵⁷

« À Guibéon » : la racine גב (gibben) signifie rendre bos-su (comme le latin *gibber*, bosse, gibbosité !), se coaguler, s'arrondir, se voûter. Est-ce à dire que l'alchimiste Salomon

⁵⁴ Bien que les mots hébraïques soient différents, l'expression rappelle l'histoire de Jacob qui supplanta son frère Ésaü.

⁵⁵ I Rois 5, 17. La fin du verset biblique rappelle le vers 6 de la première bucolique de Virgile : *O Meliboe Deus nobis haec otia fecit*. Et qui est ce Dieu ? *Urbem quam dicunt Romam*. Dans les deux cas, la paix semble permettre l'érection d'une ville ou d'un Temple.

⁵⁶ À ce sujet, cf. ORIGÈNE, *Commentaire sur saint Jean*, C. Blanc (éd.), Paris, Éditions du Cerf, 1970, p. 547.

⁵⁷ I Rois 3, 5.

était en train de coaguler le grand œuvre lorsqu'Adonaï lui apparut ? Ou que suite à l'intervention d'Adonaï, il le coagula ?

Ainsi c'est uniquement l'esprit de Dieu qui démêle en nous et dans le monde, la vérité du mensonge⁵⁸.

Salomon possédait donc l'esprit de Dieu, ce que confirment les musulmans qui disent que ce sont les Djinns qui ont aidé Suleyman à construire le Temple.

Parce que tu as demandé cette chose [...], voici que je te donne un cœur sage et intelligent⁵⁹.

Salomon a donc d'abord reçu la sagesse avant de bâtir le Temple. Le Temple est la manifestation extérieure de sa sagesse. Il a été instruit, c'est-à-dire étymologiquement construit par Dieu.

Celui qui est instruit se maintient dans la solitude, dans le dépouillement et dans la paix de l'être parfait⁶⁰.

Dieu donna à Salomon de la Sagesse, une intelligence supérieure et un esprit étendu comme le sable qui est au bord de la mer. La sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les fils de l'Orient et toute la sagesse de l'Égypte⁶¹.

Il était donc, comme Moïse, devenu supérieur aux magiciens d'Égypte.

Et Salomon donnait à Hiram 2000 cors de froment pour nourrir sa maison et 20 cors d'huile d'olives broyées⁶².

⁵⁸ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XV, 39.

⁵⁹ I Rois 3, 11-12.

⁶⁰ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., X, 30.

⁶¹ I Rois 5, 9.

⁶² *Ibid.* 5, 25.

Il y a donc un échange et une fréquentation entre la vie d'en haut, חִירָם Hiram et Salomon, pendant que le temple se construit.

Ce fut la cent quatre-vingtième année après la sortie des enfants d'Israël du pays d'Égypte que Salomon bâtit la maison à l'Éternel, la quatrième année de son règne sur Israël, au mois de Ziv, qui est le second mois. La maison que le roi Salomon bâtit à l'Éternel avait 60 coudées de longueur, 20 de largeur, et 30 de hauteur. Le portique devant le Temple de la maison avait 20 coudées de longueur, répondant à la largeur de la maison, et dix coudées de profondeur sur la face de la maison⁶³.

N'y avait-il pas de Temple avant Salomon ?

À propos de la vision de l'échelle de Jacob, nous lisons que ce patriarche, dans sa fuite à cause de son frère Ésaü, « arriva dans un lieu et y passa la nuit⁶⁴ ». Et un peu plus loin, Jacob, s'éveillant, s'écria : « Certes il y a Adonaï dans ce lieu-ci, et moi, je ne le savais pas ». Il eut peur et dit : « Que ce lieu est redoutable ! **Ce n'est autre que la maison de Dieu**, et cette porte est la porte des cieux »⁶⁵.

La véritable porte du ciel, c'est cette résurrection qui s'opère en passant par la porte des cieux : quiconque n'entre pas par cette porte, reste mort⁶⁶.

Cette porte, l'apôtre Paul la connaît, l'ayant entr'ouverte en mystère et ayant dit :

Il a été ravi par un ange jusqu'au deuxième et troisième ciel dans le paradis lui-même, où il a vu ce qu'il a vu et entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter⁶⁷.

⁶³ *Ibid.* 6, 1-10.

⁶⁴ *Gen.* XXVIII, 11 et sqq.

⁶⁵ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 341.

⁶⁶ HIPPOLYTE DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, op. cit., p. 5.

⁶⁷ *II Cor.* XII, 2-4.

Le Temple de Salomon ne serait que la manifestation extérieure.

Plus tard, après la première destruction, Cyrus, à nouveau sous injonction divine, ordonne que l'on reconstruise le Temple à Jérusalem en -536.

Cyrus, roi des Perses, qui fit faire de vive voix et par écrit cette proclamation dans tout son royaume : Ainsi, dit Cyrus, roi de Perse : Yahweh, le dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a ordonné de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Juda. Qui d'entre vous est de son peuple⁶⁸ ? Que son Dieu soit avec lui et qu'il monte à Jérusalem qui est en Juda, et bâtisse la maison de Yahweh, Dieu d'Israël ! C'est le Dieu qui est à Jérusalem⁶⁹.

Il est pour cette raison appelé l'Oint du Seigneur, *חשיח*, *messie* en hébreu⁷⁰.

Mais revenons au roi Salomon. On voit dans le sixième chapitre du premier livre des Rois que Dieu lui promet une présence.

Si tu marches selon mes lois, si tu accomplis mes ordonnances [...], je réaliserai à ton égard ma parole que j'ai dite à David, ton père : « **J'habiterai au milieu** des enfants d'Israël, et je n'abandonnerai pas mon peuple d'Israël »⁷¹.

Cette présence, c'est la *chekinah* dont parlent tous les rabbins, celle qui doit nous habiter.

Yahweh a sanctifié le Temple :

Je l'écouterai du ciel, je lui pardonnerai son péché et je guérirai son pays. Désormais, mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière faite en ce lieu. Maintenant je choisis et je sanctifie cette mai-

⁶⁸ Il y a donc un peuple de Dieu qui ne se limite pas au peuple de Juda.

⁶⁹ I *Esdras* 1, 2.

⁷⁰ À ce propos, cf. *Isaïe* 45, 1.

⁷¹ I *Rois* 6, 11.

son, pour que mon nom y soit à jamais, et là seront
tous les jours mes yeux et mon cœur⁷².

Pour que le Temple soit sanctifié, il faut qu'il y ait eu un
double sacrifice.

Le Temple du Seigneur, c'est sa grâce dans notre
cœur ; et le sacrifice, c'est son amour pour nous et
c'est notre amour pour lui⁷³.

Il faut donc deux choses pour qu'il y ait un temple :
l'injonction ou grâce divine et le lieu qui se trouve en l'homme.
L'union ne peut se faire sans le sacrifice. L'offrande doit être
de nature animale, car les offrandes végétales de Caïn
n'étaient pas reçues par Dieu.

La destruction

C'est le général Titus, un Romain, un édomite, un
homme rouge, qui détruit le Temple de Jérusalem. C'est un
Ésaü qui reprend le dessus sur Jacob. Ce dernier devra donc
revenir pour le supplanter, conformément à la signification de
son nom יעקב'.

Deux fois le temple fut détruit, et ce fut deux fois le 9^{ème}
jour du mois de Av. Ce jour correspond au nerf sciatique au-
quel Jacob a été blessé lors de sa lutte avec l'ange. C'est la
faiblesse prophétique d'Israël.

À la destruction du Temple, le *chamir* a cessé
d'exister⁷⁴. Le *chamir* est le stylet à pointe de diamant qui
permet de graver la Torah dans la pierre.

Il n'y a de parole que dans un temple reconstruit.

⁷² II Chron. 7, 16.

⁷³ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XIX, 47'.

⁷⁴ À ce sujet, cf. *Talmud de Babylone*, Sotah 48a.

Orientation et situation du Temple

Jérusalem, dont le nom signifie «saints fondements», évoque aussi les fondements de l'homme, le sacrum.

Isidore confirme qu'un temple est composé de quatre parties correspondant aux quatre points cardinaux, de sorte que le ciel soit divisé en deux parties égales, sinistre et dextre, et que l'axe central soit comme l'axe de justice de l'arbre séfirotique semblable aux trois croix du Golgotha, la rigueur à gauche et la miséricorde à droite. Tout comme les églises chrétiennes bâties en forme de croix.

Dans le Zohar, on trouve un précieux commentaire sur les quatre points cardinaux, appelés souffles.

- l'un entre [et éclaire, à savoir le canal de droite, qui est appelé sud] ;
- l'un sort [et n'éclaire pas, à savoir le canal de gauche appelé nord] ;
- l'un est fermé [c'est-à-dire le canal du milieu appelé est ; il n'éclaire que par les miséricordes, qui sont couvertes avant son union avec la femelle] ;
- l'un est ouvert [c'est-à-dire la femelle, qui éclaire par les miséricordes ouvertes au moment de l'union avec la courte face, qui est appelée souffle de l'ouest]⁷⁵.

C'est l'ouest qui, venant de l'extérieur, vivifie le Temple, comme dans le rituel chrétien de Pâques au cours duquel la lumière est réintroduite depuis l'extérieur de l'Église. C'est le soleil couchant, rouge et parfait, qui transmet le secret au suivant.

Les quatre points cardinaux, en grec, Ανατολη Δυσις Ἀρκτος Μεσημβρια, forment l'acrostiche ADAM qui lui-même, par guématrie grecque, exprime le nombre 46, le nombre d'années que les Juifs invoquent pour la construction de leur

⁷⁵ Zohar 216a, 118.

Temple⁷⁶. Origène admet ne pas pouvoir expliquer historiquement ce nombre⁷⁷.

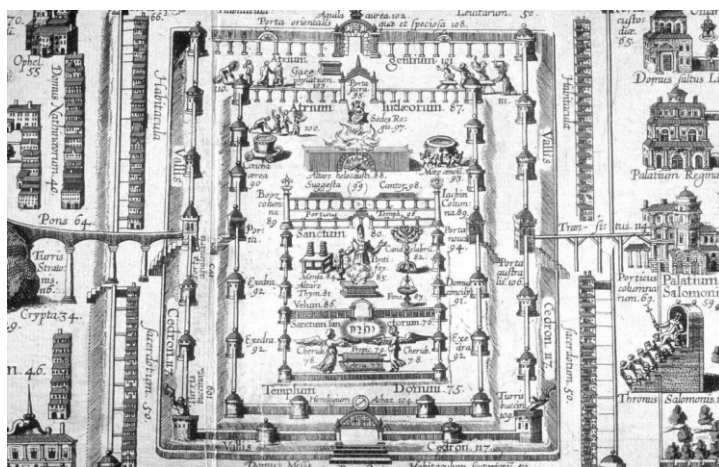
Le Temple de Jérusalem était construit sur le mont Moriah, dont le nom signifie « manifestation du Seigneur ». Là où Dieu se voit. C'est là qu'Abraham fit le sacrifice d'Isaac⁷⁸.

En effet, la porte du jardin d'Éden s'appuie sur le mont Moriah. Pour cette raison, Jérusalem fut considérée, et pas seulement par les Juifs, comme le centre ou le nombril du monde. Nous y reviendrons plus tard.

Les différentes parties du Temple

Les deux colonnes

Les deux colonnes sont appelées Yakin et Boaz par Hiram : respectivement « il établira » à droite et « en lui la force » à gauche⁷⁹. On trouve aussi les noms suivants qui désignent différents aspects de la réalisation alchimique. Apollon et Artémis, Solve et Coagula, Hué et Kué, Orando et Laborando. Ce sont aussi les deux colonnes d'Hercule qui soutiennent le



⁷⁶ PSEUDO-CYPRIN, *De montibus Sina et Sion* 4, CSEL III, 3.

⁷⁷ ORIGÈNE, *Commentaire sur Saint Jean*, XXXVIII, 254.

⁷⁸ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., n. 2, p. 274.

⁷⁹ I Rois 7, 21.

monde.

Nous cherchons les deux colonnes du Temple et nous les avons sous nos yeux et sous nos mains, mais nos cœurs sont obscurcis par le péché de la chute et la vérité de Dieu s'est retirée dans le puits de l'abîme⁸⁰.

Le verset prime nous indique peut-être davantage ce dont il s'agit.

Sépare ce qui est uni, et les ténèbres te feront voir le commencement de l'œuvre. Conjoins ce qui est séparé, et la lumière te mènera à la fin de l'ouvrage divin qui est le soleil glorieux⁸¹.

Le Message Retrouvé est aussi écrit en deux colonnes : l'une donnant les sens terrestres, l'autre les sens célestes. Parfois un troisième verset indique le sens alchimique qui unit ciel et terre.

À moins que ces deux colonnes (qui n'en sont en réalité qu'une seule) ne soient celles rencontrées par Moïse dans l'exode :

Le Seigneur allait devant eux, le jour dans une colonne de nuée, pour les guider dans leur chemin, et la nuit dans une colonne de feu pour les éclairer⁸².

L'autel

Ara, dit Varron, viendrait d'*ardor*, car c'est avec l'intention d'y voir la flamme qu'on construit un autel⁸³. Cependant Varron ne nous dit pas s'il s'agit ici d'un feu qui cuit ou d'un feu qui rôtit.

L'holocauste est le sacrifice pratiqué dans le temple de Jérusalem, lors duquel on brûle la victime entière (όλος καιω).

⁸⁰ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXI, 19.

⁸¹ *Ibid.*, XXI, 19'.

⁸² *Exo.* XIII, 21.

⁸³ VARRON, *Ling. Lat.* V, 38.

Le Dies Irae nous indique que le cœur sera d'abord purifié par le feu et ressuscitera par l'eau : *cor contritum quasi cinis*⁸⁴, « le cœur brisé et comme réduit en cendres ».

Le feu qui demeure perpétuellement allumé dans le tabernacle en est un autre, plus doux qu'il convient d'allumer d'en haut.

L'Univers et l'atome forment le corps unique de Dieu.
Qui les cuira au feu doux de l'amour ?⁸⁵

Par l'Isis allumant l'Osiris méprisé, se lia pensée
vive⁸⁶.

Le voile

Dieu enjoignit à Moïse de couvrir l'arche d'alliance d'un voile⁸⁷.

Le voile est l'attribut de la vierge, qui a été elle-même élevée dans le temple.

Plutarque nous livre une inscription qui figurait sur le tombeau d'Isis dans le temple de Saïs en Égypte :

Je suis tout ce qui est, qui fut et qui
sera, et nul mortel n'a soulevé mon
voile⁸⁸.

En effet, en soulevant le voile



⁸⁴ Cf. les 17^e et 18^e strophes du *Dies Irae* :

*Oro supplex et acclinis,
cor contritum quasi cinis,
gere curam mei finis.
Lacrymōsa dies illa,
qua resurget ex favilla
judicandus homo reus.*

⁸⁵ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., III, 58.

⁸⁶ E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », op. cit., n° 3.

⁸⁷ *Exo.* 40, 3.

⁸⁸ PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, IX.

d'Isis, on devient immortel.

Ce voile serait-il comparable au miroir des alchimistes qui s'éclaircit peu à peu ou comme une nuée qui se dissipe ?

La sibylle est parfois représentée voilée, pour signifier que sa parole était exprimée avec pudeur⁸⁹. Pythagore, l'inspiré d'Apollon, parlait à ses disciples à travers un voile, dissimulant ainsi sa doctrine.

Le tabernacle

Honorons dans le tabernacle de notre cœur la mémoire de ceux qui nous conduisent vers Dieu, et bénissons-les dans le Parfait⁹⁰.

Le pieux Énée vénère son défunt père Anchise qui le conduit en lui indiquant la voie à suivre. Les païens habitaient avec leurs ancêtres, les mânes et les lares, auxquels ils rendaient un culte quotidien.

Adorons le soleil de vie et ne méprisons pas les cendres des ancêtres⁹¹.

Que chacun honore Dieu dans le tabernacle secret de son cœur et que chacun écoute le prophète intérieur qui le mènera au Très-Unique, au Très-Parfait, au Très-Pur⁹².

Le tabernacle se dit en grec σκηνη, le lieu où est abritée l'arche d'alliance contenant la Torah. Le nom évoque la présence divine (*chekinah*) qui doit y résider. Constatons l'étonnante proximité de ces deux racines.

⁸⁹ À ce sujet, cf. H. VAN KASTEEL, *Le Temple de Virgile*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2016, p. 30.

⁹⁰ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., X, 10'.

⁹¹ *Ibid.*, XIV, 9'. À ce sujet, voir aussi *Ibid.*, XXVII, 94.

⁹² *Ibid.*, XVIII, 62.

La pierre de fondation et la pierre de faite

Nous vous donnons la pierre du couronnement qui achève l'édifice saint et sa lumière illuminera les nations, car la pierre de fondation est comme la pierre de faite, et la pierre de faite est comme la pierre de fondation dans l'unité de l'Un⁹³.

La pierre de fondation est un lieu fixe, c'est par elle ou sur elle que commence l'œuvre. Télémaque ne rend-il pas d'abord visite à Ménélas (μενει, λαας, la pierre qui reste), l'adepte l'initiant au début de son œuvre qu'est l'Odyssée ?

La véritable science hermétique n'est-elle pas l'étude du fondement, έρμα ?

Ce fondement est la plupart du temps méprisé par l'homme.



La pierre que les constructeurs avaient mise au rebut, c'est elle qui est devenue la pierre d'angle. Qui-conque tombera sur cette pierre sera fracassé, celui pour qui elle tombera sera écrasé⁹⁴.

La pierre de fondation est incassable, c'est l'enveloppe charnelle qui l'entoure qui doit être brisée.

L'Église, dit Origène, est construite de pierres vivantes qui constitueront le Temple, c'est-à-dire le corps du Christ⁹⁵.

Une fois la pierre fondée s'ouvre *malkout*, le royaume.

Il leur dit : « Mais à votre dire à vous, qui suis-je ? »
Simon Pierre répondit : « c'est toi l'Oint, le fils du

⁹³ *Ibid.*, XXVI, 47.

⁹⁴ LUC XX, 14.

⁹⁵ ORIGÈNE, *Commentaire sur Saint Jean*, X, 266 et 268.

Dieu vivant ». Jésus reprit « Heureux es-tu, Simon Bar-Jona ! Car tu tiens cette révélation non pas de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux ». Et moi, je te le dis : « Tu es Pierre et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Église, et les portes de l'Hadès ne l'emporteront pas sur elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : ce que tu auras lié sur la terre se trouvera lié dans les cieux, et ce que tu auras délié sur la terre se trouvera délié dans les cieux »⁹⁶.

La fin du passage semble être une allusion à la dissolution et à la coagulation, chacune symbolisée par une clef de Saint Pierre. La fin est comme le commencement. Ainsi la construction achevée du Temple permet à un suivant d'en commencer l'érection.

Le temple, lieu du trône

Au Moyen Âge, la Vierge Marie correspondait au trône de Salomon, décrit comme le trône où Jésus s'assied. C'est pour cela qu'elle est appelée *Sedes Sapientiae*, siège de la sagesse. L'ivoire dans la description biblique du trône représente la pureté, l'or symbolise la nature divine et les six marches représentent les six vertus.

Sapientia venant de *sapere*, goûter, la sagesse est l'art de savourer la substance des choses (la Vérité). La *Sedes Sapientiae* est le lieu sur lequel on s'assied pour goûter la divine liqueur. Ceci éclaire l'épisode de Panurge que nous verrons plus tard.

Mais quand la Vierge apprit-elle cette sagesse ?

Marie apprit la nuit « un sens perdu lui fut rendu, un don d'Ave, un monde su. Et que lut-elle? Le Désir de Dieu »⁹⁷.

⁹⁶ MATTHIEU XVI, 15.

⁹⁷ E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », *op. cit.*, n° 13.

La vierge est le plus souvent représentée assise, un livre ouvert à la main, lors de l'annonciation.

Nous retrouvons le symbole de la position assise chez la déesse Isis dont l'attribut principal est un siège ou un trône. Elle en est la plupart du temps coiffée.

Mais il convient de saisir son passage en ce monde :

Tous les jours, j'enseignais, assis dans le Temple, et vous ne m'avez pas arrêté⁹⁸.

L'occasion de la saisir leur a donc échappé.

On trouve dans le *Fil de Pénélope* l'histoire de Rabbi Ismaël Ben Elisha :

Un jour que j'étais entré dans le sanctuaire pour y offrir de l'encens, je vis Acteriel IAH Sebaoth (un ange) qui était assis sur un siège très élevé. Il me dit : « Ismaël, mon fils, bénis-moi »⁹⁹.



Le verbe bénir, בָּרַךְ, ne signifie pas en hébreu, louer, comme on le traduit communément, mais faire descendre, exprimant ainsi l'acte sacerdotal de faire descendre le Dieu d'en-haut dans les saintes-espèces, c'est-à-dire, dans son Temple terrestre. C'est alors que sa miséricorde dépasse sa colère.

Il faut parvenir à faire descendre Isis pour qu'elle puisse redonner vie à Osiris.

Le même enseignement se trouve dans le Notre Père : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ». Comme le Saint-

⁹⁸ MATTHIEU 26, 55.

⁹⁹ *Talmud de Babylone*, Berakhot 7a, cité dans E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 339.

Béni-Soit-Il chez les hébreux, il doit descendre dans le sanctuaire y retrouver son autre moitié.

Pour que Dieu ne soit plus irrité, il faut qu'il soit incarné ici-bas. Cela rejoint l'enseignement contenu dans l'Odyssée, le destin d'un irrité (Οδυσεύς). YAHWEH est courroucé tant que la ville et le Temple sont dévastés¹⁰⁰.

Cependant pour posséder la vierge en *Sedes Sapientiae*, c'est-à-dire avec son enfant sur les genoux, il faut d'abord la recueillir et connaître son lieu :

Oh ! Qui me donnera de savoir où le trouver, d'arriver jusqu'à son trône ?¹⁰¹

Où est l'intelligent inspiré de Dieu qui recueillera la vierge errante¹⁰².

L'errance s'applique aussi à Ulysse dont nous venons de parler.

Celui-là est béni de Dieu, car il verra la naissance du roi du ciel et son héritage ne lui sera plus jamais ôté¹⁰³.

Il devient sans doute comme Salomon, l'homme de paix, la Salam-andre.

La proximité entre Isis et la Vierge en *Sedes Sapientiae* est absolument bouleversante¹⁰⁴. Toutes deux sont symbolisées par le siège ou le trône et tiennent leur fils sur les genoux. Voilà la véritable construction : le fils. La racine hébraïque בנה, construire, qui a donné בן, le fils, conforte cette idée.

¹⁰⁰ À ce sujet, cf. *Psa.* 79.

¹⁰¹ *Job* 23, 3.

¹⁰² L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXXIII, 29.

¹⁰³ *Ibid.* XXXIII, 29'.

¹⁰⁴ On s'étonne dès lors du zèle chrétien à détruire les représentations d'Isis dans les temples égyptiens par exemple. Le fanatisme, au contraire d'une vraie cabale, ne semble pas avoir besoin de l'aide de qui que ce soit pour se transmettre !

Contempler : observer dans le Temple.

L'initié au plus haut grade des mystères d'Éleusis est appelé ἐποπτής, celui qui contemple (ἐφορᾶω) τὰ ἱερά, les objets sacrés¹⁰⁵. De là l'hiérophante est celui qui les montre ou les fait paraître.

Comment peut-on parvenir à cette contemplation ?

Nous devons nous convertir, c'est-à-dire nous retourner et, au lieu de regarder le dehors où se disperse le passé, contempler le dedans où repose l'éternel présent de la vie¹⁰⁶.

Cette métanoïa est-elle métaphoriquement exposée dans la danse sur les mains du roi David ? Ou dans celle de Salomé ?

Cette conversion, résultat d'une *tardemah*, permet de voir en soi.

Lors de son voyage nocturne, l'*Isar'*, Muhammad, que la paix soit sur lui, visite aussi le Temple de Jérusalem¹⁰⁷, avant de gravir les échelons d'une échelle qui le mène aux cieux. Il est guidé par l'ange Gabriel.

Mais quel est donc l'objet de cette contemplation ? N'est-elle pas liée à l'absorption d'une substance ? Car la sagesse est donnée à celui qui goûte.

Le temple chez Rabelais

Bien connues sont les visites d'Énée à la sibylle de Cumès, ou les descentes dans le monde des morts d'Ulysse ou de Dante. Moins connue, en revanche, est l'expédition sous terre de Pantagruel et de ses compagnons à la recherche de

¹⁰⁵ HIPPOLYTE DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, op. cit., p. 151.

¹⁰⁶ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XV, 56.

¹⁰⁷ *Coran* 17.

l'oracle de la Dive Bouteille découvrant le temple de la prêtresse Bacbuc, pontife de tous les Mystères¹⁰⁸.

Celle-ci, bien cachée sous son aspect paillard, ne manquera pas de faire rire.

Voyons comment le cabaliste Rabelais, abstracteur de quinte essence, décrit le temple. Résumons.

Les compagnons, ayant pour guide la Lanterne, descendent tout d'abord sous terre par les degrés tétradiques (allusion non voilée à la tétractys ou tétrade de Pythagore).

« Combien de marches avez-vous comptées ? » dit notre magnifique Lanterne. « Une, puis deux, puis trois, puis quatre », répondit Pantagruel.

Panurge est pris d'une mâle peur et faillit renoncer à son mariage. En effet, toute l'opération a pour objectif de lui trouver compagne.

Vient ensuite une mystérieuse énigme arithmétique $1 + 2 + 3 + 2^2 + 3^2 + 2^3 + 3^3 = 54$ Au bout de ce nombre fatidique se trouve la porte du Temple.

Les deux portes s'ouvrent alors, non pas d'un horifiant grincement, mais d'un doux et gracieux murmure répercuté par la voûte du Temple.

Rabelais évoque alors l'herbe Êthiopis (du grec αἰθίωψ, au visage brûlé ou au regard brûlant) grâce à laquelle on ouvre tout. Celle-ci aide les compagnons à pénétrer dans le Temple. Selon Proclus, les Êthiopiens sont ceux qui sont éclairés par la lumière divine¹⁰⁹, ici par dame Lanterne.

¹⁰⁸ F. RABELAIS, « Le Cinquième Livre », dans M. Simonin, J. Céard et G. Defaux (éd.), *Les Cinq Livres*, Paris, Librairie Générale Française, 1994, chap. XXXXV et sqq.

¹⁰⁹ H. VAN KASTEEL, *Questions Homériques. Physique et métaphysique chez Homère*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2012, p. 413.

On ne peut s'empêcher de penser, sans pour autant être sûr du rapprochement, d'une part à la plante *moly*, dont la racine est noire, la clef donnée par Hermès qui permet à Ulysse d'échapper aux charmes de Circé, et d'autre part aux paroles de Salomon :

Je suis noire mais belle, filles de Jérusalem, comme
les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon.
Vous ne me verrez pas à cause de mon teint noir,
c'est le soleil qui m'a brûlée¹¹⁰.

Quoi qu'il en soit, après ce passage plus obscur, les compagnons pénètrent dans le temple qui est éclairé par une lampe admirable. Bien qu'il fût souterrain, on y voyait comme en plein midi lorsque le soleil clair et serein éclaire la terre.

Le plein midi rappelle le conseil donné par la nymphe Idothée à Ménélas sur le moment idéal pour s'emparer de Protée, quand le soleil est à son Zénith¹¹¹.

Une lampe inépuisable comme celle que l'ingénieur Callimaque posa sur l'acropole d'Athènes éclairait admirablement la pièce. Rabelais fait allusion à Pallas qui aide les compagnons comme elle assiste Télémaque au début de l'Odyssée.

Aurait-on affaire à un soleil artificiel ?

Qui donc allumera sa lanterne à l'esprit du Soleil
pour aller à la rencontre de l'homme ?¹¹²

Au milieu du Temple, sous la lampe susdite, se trouve la belle fontaine métaphysique de forme heptagonale entourée de sept colonnes.

Les sept colonnes de sept pierres précieuses différentes correspondent aux sept planètes. L'histoire fait songer à la découverte des sept chrétiens endormis dans une caverne souterraine à Éphèse.

¹¹⁰ *Cant.* 1, 5.

¹¹¹ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 22.

¹¹² *Ibid.*, p. 24.

N'est-ce pas une allusion à l'harmonie des sphères de Pythagore matérialisée dans les sept notes de la gamme et dans les sept tuyaux de la flûte de Pan correspondant aux sept planètes?

*Necnon Threicius longa cum veste sacerdos,
obloquitur numeris septem discrimina vocum,
iamque eadem digitis, iam pectine pulsat*¹¹³.

Le prêtre de Thrace, en longue robe, fait parler harmonieusement les sept notes du chant et fait vibrer sa lyre tantôt sous ses doigts et tantôt sous son plectre d'ivoire.

On trouve dans le Zohar ce commentaire de Rabbi Joseph :

*Rabbi Joseph ouvrit l'entretien en disant : « Sur quoi leurs fondations reposent-elles ? »*¹¹⁴. Le Saint Béni-Soit-Il a cité ce verset parce que, lorsqu'il a créé le monde, il l'a posé sur des colonnes, les sept colonnes du monde, ainsi qu'il est écrit : « la sagesse a taillé les sept colonnes »¹¹⁵. Mais on ne sait pas sur quoi reposent ces colonnes, car c'est un mystère impénétrable, caché parmi tous les secrets. Le monde ne fut pas créé tant que le SBSI n'eut pris une pierre unique, et cette pierre est appelée : « pierre de fondation », *eben chetiah*. Le SBSI l'a prise et l'a jetée dans l'abîme ; elle est tombée de haut en bas et d'elle fut planté le monde. Elle est le point central du monde¹¹⁶.

Les sept colonnes sont les sept séphirots inférieures de *Hesed* à *Malkout*.

La prêtresse leur commande alors d'entendre à la sortie de l'eau :

¹¹³ VIRGILE, Aen. VI, 645-647.

¹¹⁴ *Job XXXVIII*, 6.

¹¹⁵ *Prov. IX*, 1.

¹¹⁶ C. D'HOOGHVORST, *Le Livre d'Adam*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2008, p. 50.

Lors entendimes un son à merveille harmonieux, obtus toutefois et rompu, comme de loin venant et souterrain. En quoi plus nous semblait délectable que si apert eust été et de près ouï. De sorte qu'aautant par les fenêtres de nos yeux, nos esperitz s'estoient oblectez à la contemplation des choses susdites, aautant en restoit-il aux oreilles, à l'audience de cette harmonie.

Une harmonie telle qu'elle monte jusqu'à la mer de l'autre monde.

L'harmonie est le fait d'établir le lien entre l'aigu et le grave, entre le haut et le bas. C'est mettre le ciel et la terre en vibration, ce qui ne peut se faire que dans l'homme. C'est aussi le ré-assemblage des os du Christ¹¹⁷.

Pantagruel et ses compagnons entendent-ils l'harmonie des sphères comme Pythagore le faisait ?

Ensuite Bacbuc ordonna qu'on fit boire les compagnons. S'agit-il d'une liqueur déifique ? (De ce vin, divin on devient.)

Rabelais commente lui-même l'*Exode* en mettant en rapport la manne céleste reçue dans le désert avec la potion qui sort de la fontaine :

Jadis un capitaine juif, docte et preux, conduisant son peuple à travers les déserts dans une extrême famine, obtint des cieux la manne.

Ces paroles et dégustations achevées, Bacbuc demanda :

– Quel est celui d'entre vous qui veut avoir le mot de la dive bouteille ? – Moi, dit Panurge, votre humble petit entonnoir.

L'objet servant à verser dans un endroit plus resserré constitue ici le réceptacle à la forme d'un sacrum.

¹¹⁷ À ce sujet, cf. ORIGÈNE, *Commentaire sur Saint Jean*, X, 236.

Ayant pris Panurge à part, elle l'emmena hors du temple par une porte d'or. L'ayant fait asseoir entre deux chaises, le cul par terre, elle lui souffle dans l'oreille.

Comme la vierge qui était humble, et qui conçut par l'oreille avant d'enfanter le fils de Dieu.

Panurge, le bien appelé, s'acquittera certainement d'une création non moins pesante.

Bacbuc se tenait près de lui agenouillée, quand de la sacrée bouteille sortit un bruit semblable à celui que font les abeilles jaillissant de la chair d'un jeune taureau tué et préparé selon la manière qu'inventa Aristée, ou semblable à celui que fait une flèche quand se débande l'arbalète ou que fait une forte pluie d'été tombant soudainement. Trinch, vertu Dieu, elle est cassée [...].

Les philosophes, prêcheurs et docteurs de votre monde vous paissent de belles paroles par les oreilles, ici nous réellement incorporons nos perceptions par la bouche. C'est pourquoi, je ne vous dis pas : lisez ce chapitre, voyez cette glose, je vous dis : goûtez ce chapitre, avalez cette belle glose. Jadis un ancien prophète de Judée mangea un livre et fut clerc jusqu'aux dents.

Il s'agit d'Ézéchiël :

Il me dit : Fils de l'homme, mange ce que tu trouves, mange ce rouleau, et va, parle à la maison d'Israël ! J'ouvris la bouche, et il me fit manger ce rouleau. Il me dit : « Fils de l'homme, nourris ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne ! » Je le mangeai, et il fut dans ma bouche doux comme du miel. Il me dit : « Fils de l'homme, va vers la maison d'Israël, et dis-leur mes paroles ! »¹¹⁸.

¹¹⁸ *Ezech.* III, 3.

Jean dans son *Apocalypse* semble vivre la même expérience, le goût du miel est identique¹¹⁹.

Rapprochons ce passage de l'introduction au *Message Retrouvé* d'Emmanuel d'Hooghvorst écrite en 1995 :

Ce livre est le message d'un vin bu sagement en riant. C'est une mancie pasteur des amis d'un vivant. Isis, lumière cachée à la science sans cuisson, s'enfanta ce fruit¹²⁰.

Trois fois grande bouteille,
De vin divin on devient
Ô Dieu, père de Jésus
Qui changea l'eau en vin
Fais lanterne de mon cul
Pour luire à mon voisin
Jamais trépied de la Pythie
Par son sommet ne nous rendit
Réponse plus sûre et certainement
Et je crois qu'en cette fontaine
Il fut proprement apporté
De Delphes ici transporté.

La Trismégiste Bouteille a transmis son secret au disciple qui à présent prophétise de son instrument. « Je serai comme harpe du Père », s'exclame Panurge rempli d'une fureur enthousiaste. La lyre d'Apollon a vaincu la flûte de Marsyas car elle permet d'harmoniser un chant et que ses cordes, faites ici-bas sont le symbole de la mesure acquise dans ce bas-monde. Le verbe d'Apollon *per quem concordant carmina nervis*¹²¹, dit Ovide.

Il lui a fallu la conduite d'une bonne lanterne.

Car tous les philosophes ont estimé que deux choses étaient nécessaires pour aller très sûrement et convenablement jusqu'au bout du chemin de la connais-

¹¹⁹ JEAN *Apoc.* 10, 7.

¹²⁰ E. et C. d'Hooghvorst, « Présentation » dans L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, *op. cit.*

¹²¹ OVIDE, *Met.* 518.

sance divine et mener à bien la chasse à la Sagesse : Guide de Dieu et compagnie d'homme. Ainsi chez les philosophes, Zoroastre prit Arimaspe pour l'accompagner dans ses pérégrinations, Esculape Mercure, Orphée Musée, Pythagore Aglaophème : chez les princes et gens de guerre, Hercule dans ses plus difficiles entreprises eut particulièrement pour amis Thésée, Ulysse Diomède, Énée Achate, vous autres en avez fait autant en prenant pour guide votre illustre dame Lanterne¹²².

Nul ne peut y venir seul, dit-on, il faut toujours être deux : le maître et le disciple¹²³.

Les disciples de Pythagore voyageaient toujours par deux, suivant le précepte : ἄλλος ἐγώ. Les Juifs apprennent toujours par deux dans la *Ieshiva*.

Il convient d'être toujours deux en cette entreprise, comme Virgile guida Dante.

Car comme dit le proverbe persan : « *une seule main n'a pas de voix* » (*yek dast sedâ nadarad*).

Un autre exemple de Temple : La Ka'ba des musulmans

Lorsque nous établîmes le temple (*baïta*) comme rendez-vous et comme refuge assuré pour les hommes, nous avons dit : « Choisissez le séjour d'Abraham (*maqom Ibrahim*) comme lieu de prière ». Et nous avons fait alliance avec Abraham et Ismaël, afin qu'ils purifient mon Temple, pour tous ceux qui viennent tourner autour, pour ceux qui s'y attachent, pour ceux qui s'y inclinent et qui s'y prosternent¹²⁴.

¹²² F. RABELAIS, « Le Cinquième Livre », *op. cit.*, chap. XLVII.

¹²³ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 106.

¹²⁴ Coran 2, 125.

Le séjour d'Abraham se dit *makân*¹²⁵ en arabe. C'était un petit temple qui existait avant la prédication de Mahomet, dans la Ka'ba de la Mecque. La Ka'ba est donc le lieu d'Abraham. Une des stations d'Abraham était, d'après les Musulmans, la Mecque¹²⁶.

Lorsqu'Abraham eut élevé avec l'aide d'Ismaël les fondations du Temple, disant : « Toi, notre maître, reçois ceci de nous, car tu es celui qui entends et qui voit tout »¹²⁷.

La tradition musulmane appelle ce temple, *baït Allah*, en hébreu Beitel. La *baït Allah*, c'est la Ka'ba. La racine de ce mot veut dire avoir le sein formé (pour une jeune fille qui devient pubère), donner une forme cubique, jointure aux articulations des os, cube, dé. C'est la pierre cubique des Francs-Maçons, qui est le temple.

La signification du mot Ka'ba s'apparente à l'hébreu יצר, former dans un moule. La *yetsirah* est le troisième degré dans la création après *atsilout* et *beria*, mais avant *asia*. Ce stade correspond à la pierre cubique avant qu'elle ne soit taillée.

Il arriva au mont Arafat : c'est là que l'homme et la femme se sont reconnus. Il y a un jeu de mots à propos du mot Arafat, tiré du verbe *arafa*, savoir, reconnaître, à la forme réfléchie *taarafou*, ils se reconnurent. C'est cela le pèlerinage à la Mecque. Trouver le sens irréfutable du Coran, c'est se reconnaître. Cela se passe comme d'habitude, sur une montagne, comme cela s'est passé sur le Sinaï ou sur le Golgotha. La montagne a toujours un sens sacré. La vraie religion, c'est faire ce pèlerinage et se retrouver, retrouver l'unité de l'homme (*Tahwid*) et l'unité de

¹²⁵ *Maqom* en hébreu.

¹²⁶ Cf. *Gen.* 12.

¹²⁷ *Coran*, 2, 127.

Dieu. Et nous revenons à l'affirmation du Livre, notre Seigneur est un¹²⁸.

C'est le sens du mot religion (*religare*).

Un antre sous la montagne ou un temple bâti sur elle ?

On s'est étonné de constater que certains temples se trouvaient sur une montagne, d'autres en revanche comme celui décrit par Rabelais à la fin du Quint Livre se trouvent sous terre.

La réponse nous est sans doute indiquée par le début de la divine comédie où Dante tente de gravir la montagne lorsque la voie lui est barrée par trois animaux sauvages. En effet, il convient de descendre d'abord !

Dans l'île d'Aiaïé où habite Circé, Ulysse doit son sauvetage à une rencontre préalable avec Hermès, qui a lieu dans le creux d'un vallon, d'une cavité. C'est dans ce ravin que Mercure lui indique la plante moly.

Moly, cette racine noire dont la fleur est blanche, signifie épuisée. Il faut être à bout de forces pour s'en emparer. Y a-t-il un rapprochement à faire avec le personnage biblique de Léa, dont le nom évoque également la lassitude ?

Immanquablement nous pensons aussi à Joseph qui fit descendre le peuple d'Israël en Égypte, pour l'enrichir aux dépens de Pharaon et d'en sortir glorieux pour remonter vers la terre promise.

Rappelons-nous aussi que celui qui restaure le Temple, le Christ, est né lui-même dans une grotte, ou dans une crèche, un endroit très humble, avant d'entrer triomphalement dans la haute ville de Jérusalem.

¹²⁸ E. D'HOOGHVORST, *Cours d'hébreu*, [notes de cours non éditées], 1995, vol. 2/6, p. 81.

Y aurait-il d'abord une initiation dans un antre, comme celle que le maître de Samos reçut en Crète, puis une manifestation publique ?

Le lieu central

Parmi les nombreuses questions qu'il pose à Ahura Mazda, Zoroastre se demande : « la terre en bas et les cieux en haut, qui les empêche de tomber ? »¹²⁹.

Nous avons lu dans les commentaires de la tradition juive¹³⁰ que le Saint-béni-Soit-Il a tenté vainement de créer le monde par la rigueur et par la clémence, mais que celui-ci s'est écroulé. Le monde ne s'est maintenu que par la justice, ou plus précisément par le juste.

Je me suis couché et me suis endormi, je me suis réveillé, car Yahweh est mon soutien¹³¹.

Le juste doit à son tour être maintenu debout par ses disciples afin que la tradition perdure. C'est ce que firent Aaron et Hour en soutenant les bras de Moïse, ce qui permit à Israël de vaincre Amaleq¹³².

Dieu est un lieu qui se dresse comme une colonne : c'est le sens du mot hébreu **מָקוֹם**, *maqom*.

De quoi s'agit-il précisément ?

Adam s'était assis (**בַּשֵּׁי**), méditant dans son cœur.
« Malheur à moi ! Disait-il : peut-être le serpent viendra-t-il m'induire en erreur le soir du sabbat et me blesser au talon » [...]. Alors une colonne de feu lui fut envoyée pour l'éclairer et le garder de tout mal. Adam regarda cette colonne de feu et son cœur se ré-

¹²⁹ Cité dans R. P. MASANI, *Le Zoroastrisme. Religion de la vie bonne*, J. Mac Kenzie (éd.), J. Marty (trad.), Saint-Denis, Dagniaux, 1939, p. 35.

¹³⁰ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 299.

¹³¹ *Psa.* III, 5.

¹³² *Exo.* 17, 12.

jouit. Il se dit : « Maintenant je sais que le *maqom* est avec moi ». Il étendit la main vers le feu lumineux et il bénit le créateur de la clarté ignée. Après avoir retiré la main du feu, Adam se dit : « À présent, je sais que le jour saint a été séparé du jour profane, car le feu du sabbat est un feu qui ne brûle pas ». Et il dit : « Béni soit celui qui a séparé le saint du profane »¹³³.

C'est la venue du *maqom* qui crée le Temple, c'est-à-dire la séparation entre le sacré et le profane.

Cette colonne de feu guidant les gnostiques est aussi une colonne de ténèbres, une nuée qui égare les impies à leur poursuite¹³⁴, c'est-à-dire ceux qui veulent pénétrer les mystères de la gnose sans avoir été introduits dans la sainteté du sabbat¹³⁵.

Les Grecs comme les Hébreux tenaient leur temple pour le centre du monde, respectivement à Delphes et à Jérusalem. L'une comme l'autre sont appelées *omphalos mundi*, le nombril du monde. Ce cordon ombilical reliant ciel et terre n'est autre que le juste, pilier du monde¹³⁶.

Il est absolument primordial qu'il y en ait un sur terre. Comment mangerait-on sans boulanger pour nous nourrir ? S'il n'y a plus de juste, Dieu peut alors détruire la ville, comme il le fit à Sodome et à Gomorrhe.

Il convient toutefois de ne pas confondre le pilier ou le moyeu qui transcende la sphère et qui la supporte comme étant son axe, avec ce qui s'oppose au mouvement divin, qui empêche de tourner juste. L'*omphalos*, point central et fixe du monde, est aussi le canal nourricier de celui-ci par lequel s'écoule la vie. Cet écoulement semble décrit avec insistance par Platon dans le *Cratyle* (411-421) où toutes les vertus ou biens du monde tirent leur origine étymologique du mouvement et de l'écoulement (ῥεω) et tous les maux de l'obstruction

¹³³ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 330.

¹³⁴ *Exo.* XIV, 19-20.

¹³⁵ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 330.

¹³⁶ À ce sujet, cf. *Prov.* X, 25.

ou entrave de celui-ci¹³⁷. Ἀρετὴ par exemple, la vertu, provenant de αἶ et de ῥεον, est ce qui coule toujours. Et a contrario, βλαβερὸν, ce qui est nuisible, est ce qui nuit à l'écoulement des choses (βλαπτον τον ρουν). Quant au juste, c'est ce qui traverse (διεξιον) l'univers d'un bout à l'autre. Il est très prompt et très subtil pour que rien ne puisse l'arrêter. C'est bien cet écoulement qui est à l'origine de la parole prophétique, ῥημα, la parole, venant de ῥεω.

Tityre, méditant, c'est-à-dire faisant couler par un petit tuyau la muse de la matière, connu sans nul doute de quoi il s'agit¹³⁸. On trouve dans la tradition hébraïque un paragraphe enseignant que la colonne centrale de l'arbre séfirotique, qui n'est autre que le canal de la justice, est appelée fleuve¹³⁹.

L'enseignement de Socrate sur le mouvement et l'écoulement et sur son obstruction, peut sembler à première vue contradictoire avec la doctrine rabbinique qui nous montre Jacob, le juste, pilier du monde, demeurant assis et donc immobile face aux épreuves.

Mais Cornutus nous donne une explication probante à propos du soutien du monde qu'est Atlas, qui résout notre problème.

Le monde est représenté par Atlas, car il produit inlassablement (ἀταλαιπώρως) des choses qui se font selon les principes inclus en lui ; de même, il soutient le ciel, et il « tient les longues colonnes (κιονας de κιω se mouvoir) », c'est-à-dire les puissances des éléments qui provoquent les mouvements, tantôt ascendants, tantôt descendants, par lesquels sont maintenus le ciel et la terre. On le dit ὀλοοφρων parce qu'il se soucie de tout l'univers (περι των όλων φρονιζειν) et pourvoit au salut de toutes ses parties. Il a engen-

¹³⁷ On trouve notamment la pensée, φρόνησις (*phronêsis*), le courage, ἀνδρεία (*andreia*), et l'amour, ἔρως (*erôs*), parmi tant d'autres, qui expriment tous le mouvement ou l'écoulement.

¹³⁸ Cf. VIRGILE, *Buc.* 1, 2.

¹³⁹ E. D'HOOGHVORST, *Cours d'hébreu*, [notes de cours non éditées], 1996, vol. 3/6, p. 51.

dré les Pléiades, ce qui signifie qu'il a donné naissance à tous les astres, qui sont plutôt nombreux (πλειονα). Il est identifié à Astrée et à Thaumás. D'une part, en effet, il ne s'arrête pas (οὐτε ἵσταται) et il est absolument sans repos, même s'il paraît avoir un mouvement aussi fondé et fixe que possible ; d'autre part, il inspire un grand émerveillement (θαυμασμος) à ceux qui s'arrêtent à son arrangement¹⁴⁰.

Lors de la première expérience qu'il fit à Louz, Jacob vit des anges qui montaient et descendaient. Il dressa la pierre sur laquelle il avait dormi et en fit une maison de Dieu.

Il lutta ensuite en face à face avec Dieu à Péniel avant de s'établir dans le séjour de ses pères¹⁴¹. Le וישב (*vaieshev*) nous montre que Jacob put trouver un lieu fixe et stable dans ce monde-ci. Immédiatement après, le texte biblique parle de sa descendance : Joseph.

Comme dans le mythe grec narrant la naissance d'Apollon, la fixation correspond à la naissance. À Délos, quatre colonnes se dressèrent pour fixer l'île flottante (qui portait deux noms : Asteria la non solide et Ortygia la tournoyante), juste avant que Latone n'enfantât Artémis, qui elle-même aida à la naissance d'Apollon. Celui-ci, à peine né, pourfendit le serpent python de ses flèches.

Pourquoi le Temple a-t-il été construit sur une montagne ? Que signifie la montagne ?

La montagne est le point d'intersection entre le ciel et la terre.

Nous ne résistons pas ici au plaisir de recopier intégralement l'émouvante description de la montagne et de l'expérience qui se produit à son sommet, que nous livre Eugène Philalèthe :

¹⁴⁰ H. VAN KASTEEL, *Questions Homériques*, op. cit., p. 55.

¹⁴¹ Gen. XXXVII, 1.

Il y a une montagne située au milieu de la terre ou au centre du monde (il s'agit bien de notre sujet), qui est à la fois petite et grande. Elle est douce, et aussi dure et pierreuse au-delà de toute mesure. Elle est éloignée et à portée de main, mais par la providence de Dieu, invisible. En elle sont cachés de très amples trésors que le monde n'est pas capable d'évaluer. Cette montagne, de par l'envie du Diable qui s'oppose toujours à la gloire de Dieu et au bonheur de l'homme, est entourée de bêtes très cruelles et autres rapaces, qui en rendent l'accès difficile et dangereux¹⁴². C'est pourquoi jusqu'ici – parce que le moment n'était pas encore venu – le chemin qui y mène ne pouvait être ni cherché, ni trouvé. Maintenant enfin, le chemin peut être trouvé par ceux qui en sont dignes, mais par le travail personnel et les efforts de chacun.

À cette montagne, vous vous rendrez en une certaine nuit, quand elle viendra, très longue et très obscure ; veillez à vous y préparer par la prière. Insistez pour trouver le chemin qui mène à la montagne, mais ne demandez à personne où se trouve le chemin. Suivez uniquement votre Guide, qui s'offrira à vous et vous rencontrera en chemin¹⁴³. Mais vous ne le reconnaîtrez pas. Ce Guide vous amènera à la Montagne à minuit¹⁴⁴, lorsque toutes les choses sont silencieuses et obscures. Il est nécessaire que vous vous armiez d'un courage résolu et héroïque, de peur que vous ne soyez effrayé par ces choses qui arriveront, et ainsi que vous ne retombiez. Vous n'avez besoin ni d'épée, ni d'aucune autre arme physique : invoquez simplement Dieu sincèrement et cordialement. Quand vous aurez découvert la Montagne, le premier miracle qui apparaîtra est celui-ci : un vent très véhément et très grand qui ébranlera la Montagne et fera voler en éclats les rochers. À votre rencontre viendront aussi

¹⁴² Notons au passage qu'une panthère, un lion et une louve barrent la route de Dante juste avant qu'il ne rencontre Virgile. À ce sujet, cf. DANTE, *Divine Comédie*, I, 31-54.

¹⁴³ Là encore, on songe à Dante : DANTE, *Divine Comédie*, I, 79.

¹⁴⁴ Chez Rabelais, en revanche, Panurge se rend dans une salle éclairée comme à midi.

des lions, des dragons, et autres bêtes terribles, mais ne craignez aucune de ces choses. Soyez résolu et prenez garde à ne pas vous retourner, car votre Guide qui vous a amené jusque-là, ne souffrira qu'aucun mal vous advienne. Quant au trésor, il n'est pas encore découvert, mais il est très proche. Après ce vent viendra un tremblement de terre qui renversera toutes les choses que le vent a laissées, et il les aplatera toutes. Assurez-vous de ne pas tomber. Le tremblement de terre passé, il s'ensuivra un feu qui consumera la crasse de la terre et découvrira le trésor. Vous ne pouvez pas encore le voir. Après toutes ces choses et vers l'aube, il y aura un grand calme, vous verrez l'étoile du jour se lever, l'aurore apparaîtra, et vous apercevrez un grand trésor. La chose la plus importante et la plus parfaite qu'il renferme, est une certaine teinture exaltée avec laquelle le monde – pourvu qu'il soit au service de Dieu et digne de tels dons – peut être teinté et transformé en or très pur¹⁴⁵.

La Maison-Dieu

Nous recopions aussi un extrait de l'étude des lames du Tarot faite par Emmanuel d'Hooghvorst, nous croyons y voir notre sujet, la vivification du Temple, décrit en termes alchymiques.

Ce terme [la Maison-Dieu] évoquerait plutôt l'idée d'un tabernacle, qu'une réserve d'or vulgaire menacée de ruine [...]. Nous voyons en réalité une tour dont le toit se soulève sans difficulté comme un couvercle. Il n'est pas question ici de tour foudroyée. C'est tout simplement l'athanor des alchimistes au moment où se produit ce qu'on ap-



¹⁴⁵ E. PHILALETTE, *Œuvres complètes*, C. Rosereau (trad.), Saint-Leu-la-Forêt, La Table d'Émeraude, 1999, p. 308 et sqq.

pelle la première conjonction qui est le don de Dieu [...]. Les deux personnages, loin d'être précipités du haut de la tour sont en réalité deux fols dansant sur la tête comme des enfants joyeux. C'est la danse, dite de Salomé, ou danse de David devant l'Arche¹⁴⁶.

Selon Origène, Salomé serait un modèle à suivre pour les chrétiens ! Est-ce en raison de la danse qu'elle fit sens dessus-dessous ou plutôt de la décollation de Jean-Baptiste qu'elle exigea ?

Ce qui pénètre dans la tour c'est ce nître coruscant qui va devenir le Mercure des Philosophes [...]. C'est là le noble sang bleu, qui va peu à peu se figer en miel de charité¹⁴⁷.

On pourrait dire en quelque sorte que l'arche d'alliance que David fit amener à l'intérieur de la ville de Jérusalem est semblable au mercure entrant dans l'athanor. La cuisson et la manifestation extérieure n'étant réalisées que plus tard par Salomon, le parfait.

Comment parvenir à pénétrer dans le Temple ?

Il ne semble pas que la chose soit si facile qu'on se l'imagine communément.

Comment condamner ceux qui n'entendent pas la vérité du Seigneur, quand il nous a fallu tant de peines pour pénétrer dans le temple de Dieu et tant de temps pour découvrir son cœur vivant ?¹⁴⁸

Il ressort de ce verset que le mystère du Temple est lié depuis le début, à la parole, puisque la vérité doit s'entendre. Et pour ouïr, il faut s'abstraire du tohu-bohu ambiant.

¹⁴⁶ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 250.

¹⁴⁷ *Id.*

¹⁴⁸ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XV, 47.

Krist dut chasser les marchands du temple avant de pouvoir s'y faire entendre. Ferons-nous pas aussi le vide en nous pour entendre la voix du Seigneur ?¹⁴⁹

Soyons comme des orphelins qui cherchent fiévreusement leur Seigneur le jour et la nuit, et puis devenons comme des autres **vides** qui attendent d'être emplies du nectar des cieux¹⁵⁰.

Nous devons chasser les marchands, ceux qui, sous l'action de Satan, nous vendent un monde de rêve, meilleur et facile pour demain, nous privant ainsi du vide nécessaire à la manifestation du Seigneur.

Les deux versets suivants nous donnent un enseignement sur la façon d'obtenir ce vide.

Si nous ne vidons pas le corps par le jeûne, l'esprit par la prière et l'âme par la contemplation, comment le Seigneur pourra-t-il nous combler de sa présence, triple et unique ?¹⁵¹

Il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient les colombes. « Il est écrit, leur dit-il, 'ma maison sera appelée maison de prière', mais vous en faites, vous, une caverne de brigands »¹⁵².

Cette conversion ou renversement transforme la caverne des brigands en tabernacle prêt à recevoir la bénédiction. Par brigands, on pourrait comprendre les astres qui ont dépouillé l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, lorsque le malheureux s'est incarné dans la ville basse.

Au vide succède la fréquentation.

Ce fut au bout de trois jours qu'ils le trouvèrent dans le Temple, assis au milieu des docteurs de la loi [en eux], les écoutant et leur posant des questions [...].

¹⁴⁹ *Ibid.*, IX, 28.

¹⁵⁰ *Ibid.*, XIX, 65.

¹⁵¹ *Ibid.*, XIV, 49.

¹⁵² MATTHIEU 21, 12-17.

« Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon père ? »¹⁵³

Être dans le Temple signifie être auprès du père. La fréquentation intime de l'Unique rend notre foi agissante et notre amour miraculeux.

Vivifier et illuminer le Temple

Le Temple n'est cependant qu'un amas de pierres mortes si la *chekinah* n'y réside point.

Tout nous est possible, Seigneur, quand tu parais en nous, mais lorsque tu te retires, nous voilà plus impuissants et plus stupides que les pierres du chemin¹⁵⁴.

La lettre hébraïque *beth*, la maison, symbolise *malkout*, la demeure du monde¹⁵⁵, le lieu où le roi se manifeste. Le point dans la lettre *beth* est le symbole de la présence divine dans celle-ci.

Dans le christianisme, le problème est identique. Que serait l'hostie sans la présence réelle donnée par le prêtre ? En effet, c'est le prêtre qui donne le caractère sacré (*sacerdos*) à l'hostie.

Toute église est érigée sur les reliques ou ossements d'un saint. Cet os peut donc être vivifié par un joueur de la flûte. Et qui est ce joueur de flûte ? C'est le Verbe divin, nous dit Saint Hippolyte.

« L'être enfanté [...] par lequel tout a été fait »¹⁵⁶ a reçu des Phrygiens le nom de joueur de flûte¹⁵⁷.

¹⁵³ MARC 2, 46.

¹⁵⁴ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XVIII, 62'.

¹⁵⁵ À ce sujet, cf. C. D'HOOGHVORST, *Le Livre d'Adam*, op. cit., p. 53.

¹⁵⁶ JEAN I, 3.

¹⁵⁷ HIPPOLYTE DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, op. cit., p. 54.

C'est le Verbe divin qui, uni à un support terrestre, ici un os, produit ce son pur.

Le berger Tityre joue également du roseau, faisant ainsi couler la sagesse d'en haut (*meditaris avena*), tout comme le dieu Pan, qui était également joueur de flûte.

On trouve même chez Ovide : *stantem tibicine villam*¹⁵⁸, « la maison se tenant debout par le joueur de flûte ».

« Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé »¹⁵⁹ lit-on chez Saint Matthieu. Par contre le roi David dansa de toute sa force devant l'Éternel au son des trompettes, lorsque l'arche d'alliance fut transférée chez lui avec des cris de joie¹⁶⁰.

La venue de l'éon, l'éternel, le עולם des hébreux qui, comme *aevum* en latin, signifie aussi *moelle épinière*, se manifeste par la poésie, la création prophétique, qui vivifie les os.

Si l'or vulgaire est un soleil mort, l'art poétique fait
parler les tombeaux, et même comme ici, il les fait
chanter¹⁶¹.

Nous retrouvons dans le conte suivant transcrit par les frères Grimm un enseignement similaire à travers l'histoire d'un os chanteur qui révèle la vérité.

En voici la trame. Un roi avait promis sa fille à qui débarrasserait le pays d'un très nuisible sanglier. Deux frères partirent dans le bois, l'aîné de l'Occident, le cadet de l'Orient. Le cadet rencontra rapidement un petit homme qui lui offrit une lance toute noire. C'est grâce à celle-ci qu'il tua le sanglier. Voulant porter la dépouille au roi, il croisa la route de son frère qui l'assassina et l'enterra sous un pont. Des années plus tard, un berger passant par-là, aperçut un petit os blanc

¹⁵⁸ OVIDE, *Fastes* IV, 695.

¹⁵⁹ MATTHIEU 11, 17.

¹⁶⁰ Cf. II *Sam.* 6, 14.

¹⁶¹ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 112.

dont il entendait se tailler une embouchure pour son cornet.
En soufflant dedans, l'os se mit à chanter :

Hélas ! mon bon berger,
Tu souffles dans mon petit os.
Mon frère m'a tué,
Puis il m'a enterré sous ce pont,
Pour m'enlever le sanglier sauvage,
En échange duquel le roi avait promis sa fille¹⁶².

Le temple est rendu vivant par un son mais aussi par une lumière.

Une fois par an, à une date bien choisie par les architectes, le soleil pénétrait jusqu'au saint des saints pour illuminer l'effigie du dieu.

Voilà qui n'est pas sans faire songer à ce que dit Hippolyte de Rome des Séthiens.

Cette lumière venue d'en haut, ce « vous », est un dieu parfait : descendu d'en haut, de la lumière incréée et du souffle, dans la nature humaine comme dans un temple. Cette lumière semble être liquide, comme en témoigne une représentation sur les pylônes du portique de Phlya en Attique, où l'on voit un vieillard à cheveux blancs, ailé, le membre viril en érection, poursuivant une femme à la chevelure bleu sombre, κυανοειδη, qui s'enfuit. Sur le vieillard, il est écrit : φως ρυεντης, *lumière coulante*. Sur elle, l'inscription mystérieuse et non élucidée περιηφικολα, désignant l'eau ténébreuse¹⁶³.

À propos de cette lumière coulante, on ne peut s'empêcher de penser à la phrase d'Emmanuel d'Hooghvorst évoquant le rayon de miel coulant dans un arbre creux et au παντα ρει d'Héraclite d'Éphèse contemplant son vase. Quant à

¹⁶² J. GRIMM et W. GRIMM, « Der singende Knochen », dans *Kinder- und Hausmärchen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1812, vol. 1, KHM 28, p. 119-122.

¹⁶³ HIPPOLYTE DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, op. cit., p. 191.

l'arbre creux, siège de la sage chouette Athéna, il fait songer à notre Temple, notre antre, entrée de la ville de Louz.

Cependant, lorsque la parole perdue est retrouvée, beaucoup n'en supportent pas l'éclatante vérité.

Et il enseignait journellement dans le Temple. Les grands prêtres et les scribes cherchaient le moyen de le faire périr ; de même les notables du peuple. Mais ils ne trouvaient pas ce qu'ils auraient pu faire, car le peuple entier était suspendu à ses lèvres¹⁶⁴.

Hiram, dont le nom signifie la vie d'en haut, fut, lui, assassiné. Ses disciples sont à la recherche de son corps et de sa parole perdue. La recherche de cette parole perdue est elle-même guidée par une muse. C'est l'origine du mot grec que beaucoup de philosophes ont fait dériver de *μαίωμαι* : rechercher.

De la nécessaire destruction

Sans la dissolution, une terrible sclérose s'installe.

Nous n'avons déjà plus de place dans ce monde où les cœurs se durcissent comme le fer et comme le ciment des temples morts¹⁶⁵.

Le fer est le gel des métaux. La dissolution précède la coagulation.

Comment Énée aurait-il pu fonder la haute Rome, s'il n'était auparavant sorti de la ville basse, Ilion, en flammes ? Lorsque la ville (ou le Temple) est reconstruite, l'adepte possède la force (*ῥωμή*) et peut transmettre à son tour.

¹⁶⁴ LUC 19, 47.

¹⁶⁵ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXI, 72.

La tour de Babel

On connaît la légendaire attitude pacificatrice du bon Dieu, celui-là même qui divise une famille de cinq¹⁶⁶, qui apporte le glaive¹⁶⁷, ou qui exige la haine des enfants envers leurs parents¹⁶⁸, qui envoie cette fois la discorde se répandre parmi les ouvriers qui érigeaient la tour de Babel. Celle-ci fut pour les hommes la porte de toute calamité¹⁶⁹.

Deux différences fondamentales existent entre l'érection de la tour de Babel et celle du temple. La première, c'est que le temple fut le résultat d'une injonction divine à son bien-aimé, le roi David et non de l'intention des hommes¹⁷⁰ de vouloir construire un pilier pour le monde par leurs propres mains. La seconde est que les bâtisseurs de Babel avaient en vue de se fabriquer un nom, alors que dans le Saint Temple se prononce le nom de Dieu.

Pourquoi en trois jours ?

Origène nous met en garde de comprendre « le troisième jour », car il est bien écrit « en trois jours »¹⁷¹.

On trouve une réponse dans les *Sept instructions aux Frères en St-Jean*.

Le Christ a dit que le Temple serait détruit en trois jours, puis relevé. Il parlait de son corps et de sa résurrection d'entre les morts. Mais dans le même moment, il parlait du corps entier de l'homme premier qui par sa chute fut détruit comme corps spirituel et qui, après trois jours, trois alliances, trois morts, res-

¹⁶⁶ LUC 12, 52.

¹⁶⁷ MATTHIEU 10, 34.

¹⁶⁸ LUC 14, 26.

¹⁶⁹ C'est l'étymologie du nom *Babel*, de l'arabe *bâb kul baliya*, « la porte de toute calamité ».

¹⁷⁰ Gen. 11, 4 : « Allons, bâtissons-nous une ville avec une tour qui atteigne le ciel, pour nous faire un nom et ne pas être dispersés sur la face de la terre ».

¹⁷¹ ORIGÈNE, *Commentaire sur Saint Jean*, X, 242.

suscitera dans la gloire lumineuse de la Jérusalem Céleste. Le premier jour commence à la sortie du PARDES, et finit à Moïse. C'est l'époque de l'alliance des patriarches au centre de laquelle se situe la traversée des morceaux en guise de serment. Ceci figure la transformation du corps dans la ténèbre de la caverne. On y voit se dresser Babel et se confondre les langues. L'Arche flotte au-dessus des eaux déchaînées. C'est le rassemblement des dieux épars, des tribus dispersées, et leur exil en Égypte. Le deuxième jour commence à la sortie d'Égypte et c'est la Pâque. L'alliance des prophètes est scellée par le Dieu unique dont le nom est révélé au seul prophète et législateur Moïse, sauvé des eaux dans une arche en osier. Israël se connaît, marche vers la Terre Promise, fonde Jérusalem et construit le Temple, malgré l'exhortation d'YHVH à David. Ce Temple sera détruit, reconstruit, détruit encore, tandis qu'Ézéchiel en exil proclame le Temple spirituel dont il donne plan et mesures¹⁷².

L'explication d'Origène nous paraît moins historique et plus fondée.

Il distingue trois moments de la résurrection qui sont les trois jours : la venue de Jésus dès le premier jour dans le paradis de Dieu – où s'accomplit la promesse au bon larron¹⁷³ – l'apparition à Marie Madeleine, et le retour auprès du Père¹⁷⁴.

¹⁷² *Sept instructions aux Frères en Saint Jean*, Paris, Arma Artis, 1986, p. 41.

¹⁷³ Cf. LUC 23, 40.

¹⁷⁴ ORIGÈNE, *Commentaire sur Saint Jean*, X, 245.

Le nom de Pythagore

Le nom même de Pythagore est l'objet du Temple : l'annoncé de la Pythie ou le discours du pythien. Du serpent python fixé s'échappe une parole qui deviendra un or pesant. C'est la fixation du serpent qui convertit Eva en Ave. Alors commence la gestation de la vierge. L'Ave Maria est bien une bénédiction, ou parole bien dite. Les circonstances de la naissance d'Apollon, que nous avons rappelées plus haut, sont identiques : la fixation d'un serpent !



Il n'y a que dans le Temple que la Sainte Parole, le saint nom du tétragramme puisse être prononcé.

Dans de nombreuses histoires, l'énigme à résoudre est un nom à prononcer¹⁷⁵. L'union des consonnes et des voyelles met fin à l'action de Satan.

Les trompettes de Jéricho

C'est par le siège de Jéricho, la ville la plus basse du monde, que Josué guidant le peuple d'Israël prit possession de la Terre Sainte promise. Ce fut l'aboutissement d'un long périple pour lui et pour Israël.

¹⁷⁵ On songe notamment au conte de Rumpelstilzchen par exemple (J. GRIMM et W. GRIMM, « Rumpelstilzchen », dans *Kinder- und Hausmärchen*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1812, vol. 1, KHM 55), ou encore au mythe d'Ulysse chez Polyphème chez qui il obtient un nom, μήτις (*mêtis*) « sagesse », alors qu'il est entré dans sa caverne en tant qu'ούτις (*outis*) « personne ».

Pourtant, lorsque l'on évoque les murs qui s'écroulent, on pense davantage à la Jérusalem céleste et non à Jéricho. C'est en réalité la même ville.



En effet, si nous sommes à la circonférence d'un cercle dont le centre est un feu similaire à l'océan de feu qui nous entoure, il est normal que lorsque l'on atteint le point le plus bas, on soit aussi dans l'éther. C'est le sens de Jérusalem Céleste, qui signifie Fondements Saints dans les cieux.

À la fin de l'œuvre, après 40 ans d'exil, le Temple extérieur n'est plus nécessaire. Lorsque Josué arrive en terre promise, il fait tomber les murs de Jéricho par le son des trompettes, après en avoir fait sept fois le tour¹⁷⁶. Elles annoncent la gloire du corps glorieux totalement régénéré. Est-ce une image de l'athanor qui se rompt à la fin sous l'impact du métal sonnante ? C'est l'arrivée dans la terre promise.

Les cornes retentissantes évoquent le sacrum. Le mot hébreu שופר (« trompette »), évoque la beauté et la perfection, celle du corps glorieux métallique achevé.

Lorsque l'unité avec Dieu, qui était perdue depuis la chute, est retrouvée, que la religion est accomplie, les symboles et les séparations ne sont plus utiles.

Plus de lettres, plus de chiffres, plus de serrures,
plus de portes, plus de murs, plus de prisons, plus

¹⁷⁶ Les évêques effectuent une septuple circonvolution semblable lorsqu'ils sanctifient l'autel d'une nouvelle église.

de tombeaux et plus de morts pour celui qui trouve,
qui mûrit et qui mange l'unité de l'unique¹⁷⁷.

La Ka'ba, elle aussi, sera aussi détruite à la fin des
temps¹⁷⁸.

*Tuba mirum spargens sonum
per sepulcra regionum,
coet omnes ante thronum.
Mors stupebit et Natura,
cum resurget creatura,
judicanti responsura*¹⁷⁹.

La trompette, répandant un son admirable parmi les
sépulcres des pays, rassemble tous les hommes de-
vant le trône. La Mort sera saisie de stupeur, comme
la Nature, quand ressuscitera la créature, pour com-
paraître devant le juge.

C'est pourquoi aussi, le voile du Temple s'est déchiré,
non seulement parce que le temple sera désormais en
l'homme, et le Saint des Saints, mais parce qu'au
dernier jour, il n'y aura plus de Temple, même dans
l'homme, puisque l'homme total sera en la Jérusalem
Céleste. C'est pourquoi, les hommes ressuscitent
tandis que la terre tremble, car c'est la préfiguration
de la fin matérielle du monde chuté et de la résurrec-
tion générale des hommes¹⁸⁰.

Je vous le dis en vérité, quand le fils de l'homme, au
renouvellement de toutes choses, sera assis sur le
trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez
de même assis sur douze trônes et vous jugerez les
douze tribus d'Israël¹⁸¹.

Que ce renouvellement se perpétue, comme Louis Cat-
tiaux le souhaitait en disant : « Que ma joie demeure ! ».

¹⁷⁷ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXII, 50'.

¹⁷⁸ À ce propos, cf. MUHAMMAD IBN ISMA'IL AL-BUḤĀRĪ et C. PABIOT (éd.), *Le Saḥīḥ al-Bukhārī*, O. Houdas et W. Marçais (trad.), éd. bilingue, Paris, Maison d'Ennour, 2007.

¹⁷⁹ *Dies Irae*, v. 7-12.

¹⁸⁰ *Sept instructions aux Frères en Saint Jean*, op. cit., p. 42.

¹⁸¹ MATTHIEU 19, 38.

Commentaires sur Virgile

Aliénor Forget

Introduction

L'œuvre virgilienne a fait couler beaucoup d'encre au fil des siècles. De nos jours, Virgile est considéré comme un grand poète maniant le verbe avec dextérité ; son rôle était, nous assure-t-on, de divertir ses contemporains et les générations suivantes avec des scènes pastorales, mythologiques et épiques. C'est ainsi qu'en général, les commentateurs modernes se concentrent surtout sur l'influence que la vie de Virgile et son environnement politique ont eue sur ses écrits.

Durant le Moyen Âge, on interprétait son œuvre selon l'exégèse chrétienne : Virgile était considéré comme un prophète inspiré par une Muse divine et sa « connaissance des dieux »¹⁸² était, selon l'opinion commune, plus qu'une figure de style. Ce « dieu tout près d'être un ange »¹⁸³ parlait, croyait-on, pour instruire ses lecteurs du fondement de leur religion. Moins attirés par les détails chronologiques ou biographiques, les auteurs essayaient de retrouver dans ses vers une réalité divine.

Il est intéressant d'étudier ces deux approches différentes, ne fût-ce que pour se rendre compte à quel point l'opinion générale varie au fil du temps. Bien que les deux doctrines aient parfois l'air de se contredire, sachons que depuis Origène (185-254) et durant tout le Moyen Âge et la Renaissance, le christianisme s'appuie sur quatre sens pour interpréter l'Écriture : historique, mystique, anagogique et allégo-

¹⁸² Cf. VIRGILE, *Buc.* I, 41 : *cognoscere divos*.

¹⁸³ V. HUGO, *Les Voix intérieures*, Paris, Maison Quantin, 1889, XVIII, 1. Ce poète du XIX^{ème} se montre par là héritier de la pensée médiévale.

rique. Un même texte pourrait donc contenir plusieurs réalités qui cohabitent.

La tradition hébraïque va dans le même sens ; quatre sens seraient reliés au secret : *Pschat*, le sens simple, *Remez*, l'allusion, *Derash*, l'explication, et *Sod*, le secret. L'acrostiche de ces termes forme le mot PRDS, *Pardès*, qui veut dire « Paradis »¹⁸⁴. Les rabbins expliquent donc que ces quatre sens sont comme des marches qui mènent au Paradis. Peut-être les différentes interprétations de Virgile sont-elles moins contradictoires qu'elles n'y paraissent ?

Le personnage de Virgile et chacun de ses trois poèmes seront ici présentés. Pour éviter un travail trop long, seules les première et quatrième Bucoliques seront analysées selon les deux écoles, et le premier chant de l'Énéide sera commenté plus brièvement.

Nous recommandons au lecteur de relire et d'avoir sous les yeux les textes commentés.

Biographie

Publius Vergilius Maro est né en octobre 70 a.C.n. à Andes, un petit village près de Mantoue surnommé aujourd'hui « Vergilio ». Sa mère, Polla Magio, était fille d'un riche marchand. Son père, Vergilius Maro, dont on ignore le *praenomen*, était un petit propriétaire terrien vivant de l'agriculture, de l'élevage et de l'apiculture.

Publius étudie les lettres, la philosophie, le droit, la médecine et les mathématiques. Il commence son apprentissage à Crémone, le poursuit à Milan et à Rome avant de prendre des cours de rhétorique et de philosophie grecque avec des précepteurs renommés de Naples, ville empreinte de culture grecque à l'époque. Il se lie d'amitié avec Horace qui ira

¹⁸⁴ C'est de cette racine persane que provient le mot « Paradis » en français.

jusqu'à dire que le poète est la moitié de son âme, *animae dimidium meae*.

La guerre civile aurait marqué la famille du poète ; en effet, la bataille de Philippies en 42 a.C.n. voit, au cours de deux affrontements successifs, Octave et Antoine vaincre les Républicains Brutus et Cassius dans la plaine à l'ouest de Philippies, en Macédoine orientale. Octave récompense ses légions en leur offrant des terres en Gaule cisalpine (la Lombardie actuelle) et les paysans de la région sont donc massivement dépossédés. Dans la foulée, les biens du père de Virgile auraient été confisqués.

Les Bucoliques sont rédigées entre 42 et 39 a.C.n. Viennent ensuite des Géorgiques, en 29 a.C.n., et pour finir l'Énéide. À la fin d'un voyage de trois ans en Asie mineure et en Grèce en vue d'obtenir des informations essentielles à la rédaction de sa dernière œuvre, Virgile contracte une grave insolation qui lui sera fatale. Le bateau quitte Mégare en Grèce pour rentrer à Brindes dans les Pouilles. Alors qu'il sent sa dernière heure arriver, le poète ordonne que l'on brûle l'Énéide inachevée. L'empereur Auguste refuse cette dernière volonté et ordonne malgré tout sa publication.

Virgile est incinéré à Brindes en 19 a.C.n. et, selon sa volonté, ses cendres sont transportées à Pouzzoles, une petite ville côtière tout près de Naples. Là, dans une crypte, une grande ruine porte une épitaphe en distique que Virgile a rédigée dans ses derniers instants.

*Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope*¹⁸⁵. *Cecini pascua, rura, duces.*

Mantoue m'a engendré, les Calabrais m'en ont enlevé, maintenant me garde Parthénope. J'ai chanté les prairies, les champs, les chefs.

¹⁸⁵ Parthénope est une des sirènes ayant essayé de séduire Ulysse alors que son navire était aux abords de Naples. Son nom est souvent cité comme métaphore de cette ville côtière.

Les Bucoliques

Les *Bucoliques* (ou *Églogues*) sont un recueil de dix poèmes en hexamètres dactyliques qui s'articulent en courts dialogues entre bergers.

La première Bucolique

Présentation

La première Bucolique commence par un dialogue entre Mélébée et Tityre. Le premier, avec ses chèvres, doit en toute hâte quitter ses terres envahies par la soldatesque. Étonné de voir le second jouer de la flûte au pied d'un arbre et entouré de ses vaches, il l'interroge sur sa tranquillité. Tityre lui explique qu'à Rome, un jeune homme l'a rassuré sur son avenir et que c'est l'origine de sa béatitude. La belle Amaryllis n'est pas non plus étrangère à son heureux sort, mais son rôle n'est pas décrit avec exactitude. Mélébée, envieux de ce bonheur, se plaint de sa propre infortune. À la tombée de la nuit, il quitte son interlocuteur.

Interprétation historique

Selon les commentaires actuels, le poète s'est inspiré de sa propre expérience : d'abord dépossédé de ses terres par les légions octaviennes, violentes au point que Virgile y laissa presque la vie, il se rendit à Rome pour plaider avec succès, devant le futur empereur, sa propre cause et celle de plusieurs compatriotes dépossédés également ; celui-ci leur restitua avec bienveillance les terres perdues.

Dans cette optique, Tityre représente Virgile ; Mélébée incarne quant à lui les habitants de la région au sort moins heureux que celui du plaideur. Rome est citée nominalement à deux reprises dans le poème¹⁸⁶ ; la ville de Mantoue serait dé-

¹⁸⁶ VIRGILE, *Buc.* I, 19 et 26.

signée par les mots « celle-ci, la nôtre » (*huic nostrae*) et « ville ingrate » (*ingratae urbi*)¹⁸⁷. Le « jeune » (*iuvenem*)¹⁸⁸ serait Octavien, âgé de vingt-trois ans à l'époque. Tout le poème ferait l'éloge du futur Auguste, adulé comme un « dieu » (*deus*)¹⁸⁹.

Dans cette optique, certains détails s'avèrent problématiques : Virgile, ici appelé « vieillard » (*senex*)¹⁹⁰, comptait à l'époque une trentaine d'années ; les Mantouans auraient été exilés en Afrique, Scythie et Bretagne¹⁹¹ ; l'identité et le rôle d'Amaryllis, une supposée bergère, restent mystérieux.

Interprétation allégorique

Le poème virgilien parle d'un *deus*, d'un dieu « jeune » (*iuvenis*), illustre, pastoral, musicien, oraculaire, à qui l'on sacrifie sur des autels, célébré douze fois dans l'année, siégeant dans le cœur du fidèle : tous ces traits sont propres à Apollon dont Auguste, certes, se prétendait l'image. À la « connaissance des dieux » (*cognoscere divos*) déjà mentionnée, le poème ajoute l'idée de les « invoquer » (*deos vocares*). Désormais « fortuné » (*fortunate*) grâce à leur protection, Tityre peut « méditer la muse » (*musam meditaris*). Quant à Mélébée et aux autres « malheureux » (*miseros*), ils sont victimes des « impies » (*impiis*) et de leur propre incapacité à interpréter correctement les oracles célestes qui, souvent, avaient annoncé ce « malheur » (*malum*).

Il est très curieux de constater que dans cette première Bucolique, il n'y a pas moins de vingt-et-un pronoms, adjectifs et adverbes apparentés au mot **hic**, « ici », ce qui est presque autant que dans les neuf autres Bucoliques réunies. Le poète insiste encore sur cette proximité au moyen de la tournure *nec alibi*, « et pas ailleurs ». La plupart de ces termes ne posent

¹⁸⁷ *Ibid.*, 20 et 34.

¹⁸⁸ *Ibid.*, 42.

¹⁸⁹ *Ibid.*, 6, 7 et 18.

¹⁹⁰ *Ibid.*, 49 et 51.

¹⁹¹ *Ibid.*, 64 à 66.

aucun problème de sens. Prenons par exemple le vers six, où Tityre dit :

O Meliboe, deus nobis haec otia fecit.

Ô Mélibée, c'est Dieu qui pour nous a fait ces (*haec*) loisirs.

Il jouit des loisirs « ici », à l'endroit même où il se trouve. Citons encore le vers septante-neuf, vers la fin du poème :

Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem.

Ici (*hic*) cependant, cette (*hanc*) nuit, tu aurais pu te reposer avec moi.

Il s'agit de l'endroit où Mélibée et Tityre se parlent, et de la nuit qui y tombe à l'instant « présent ».

Mais on remarque que trois termes sont employés d'une manière très étrange :

1) Au vers vingt-quatre, Tityre dit à propos de Rome :

Verum haec tantum alias inter caput extulit urbes.

Mais la vérité est que celle-ci (*haec*) a élevé la tête parmi les villes autres.

2) et 3) Aux vers 42 et 44, Tityre décrit ce qu'il a vécu à Rome :

Hic illum vidi juvenem, Meliboe.

C'est ici (*hic*) que j'ai vu ce jeune dieu, Mélibée

Hic mihi responsum primus dedit ille petenti.

C'est ici (*hic*) qu'il a le premier donné une réponse à ma question.

Grammaticalement, les mots apparentés à *hic* ne peuvent désigner un endroit situé loin du lieu où se trouve le locuteur. Ce serait « ici », à l'endroit où les bergers parlent, que Tityre aurait rencontré le dieu ; ce serait « ici » que se situe la Rome dont il parle.

Cette Rome désignerait une toute autre réalité que la capitale géographique de l'Empire Romain. Reprenons le poème virgilien :

*Urbem quam dicunt Romam, Meliboeae, putavi
stultus ego huic nostrae similem, quo saepe solemus
pastores ovium teneros depellere fetus.
Sic canibus catulos similes, sic matribus haedos
noram, sic parvis componere magna solebam.
Verum haec tantum alias inter caput extulit urbes,
quantum lenta solent inter viburna cupressi*¹⁹².

La ville qu'on appelle Rome, j'ai cru dans ma sottise, Mélibée, qu'elle était semblable à celle-ci, la nôtre, où nous avons l'habitude, nous autres bergers, de souvent conduire les tendres agneaux. C'est ainsi que je connaissais les chiots semblables aux chiennes ; ainsi, les chevreaux à leurs mères ; ainsi avais-je l'habitude de comparer de grandes choses à des petites. Mais la vérité est que celle-ci a élevé la tête parmi les villes autres, autant que les cyprès ont l'habitude de le faire parmi les viornes flexibles.

Voici comment Servius commente ce passage :

Il veut dire que la ville de Rome diffère des autres cités, non seulement par la taille, mais aussi par le genre (*genere*) ; que celle où il a vu le dieu César est comme l'autre monde (*alterum mundum*), ou comme un ciel (*quoddam caelum*). Car celui qui compare un chiot à une chienne ou un chevreau à une chèvre, fait une différence de taille, non de genre, tandis que celui qui dit le lion plus grand que le chien, fait une différence à la fois de genre et de taille, comme le fait ici Tityre au sujet de la ville de Rome : « Je croyais jadis, dit-il, qu'il fallait comparer Rome à d'autres cités, de la manière dont on compare habituellement un chevreau à une chèvre ; car bien qu'elle fût plus grande, je l'imaginais comme une cité. Aujourd'hui, au contraire, je sais par expérience qu'elle en est éloi-

¹⁹² VIRGILE, *Buc.* I, 19-25.

gnée même en genre ; car elle est le siège des dieux
(*sedes deorum*) »¹⁹³.

Cette exégèse rend compte de plusieurs tournures particulières :

- *verum haec tantum alias inter caput extulit urbes*¹⁹⁴ : le texte ne dit pas *ceteras inter urbes*, « parmi les autres villes », mais parle de villes « autres », c'est-à-dire différentes en genre ou nature.
- *urbem quam dicunt Romam*¹⁹⁵ : le texte ne dit pas simplement *urbem Romam*, « la ville de Rome », voire *Romam* tout court, mais compare la ville « qu'on dit » ou prétend être Rome, à celle qui l'est réellement.

Tant que Tityre était au service de Galatée, ou de la ville ingrate, *non unquam gravis aere domum mihi dextra redibat*¹⁹⁶. On peut comprendre, bien sûr, que *non unquam* (« jamais ») se rapporte aux seuls mots *gravis aere* (lourde d'argent) ; mais on peut aussi comprendre que, de manière générale, *non unquam domum redibat* (« jamais je ne rentrais chez moi »), précisément parce que *Galatea tenebat* (« Galatée me retenait »).

Le « chez moi » de Tityre est Amaryllis-Rome¹⁹⁷, dont il était jadis éloigné, comme le confirment les vers qui vont suivre, adressés à Amaryllis même. Voici, en effet, comment Mélébée réagit aux souvenirs malheureux que Tityre vient d'évoquer :

*Mirabar quid maesta deos, Amarylli, vocares,
cui pendere sua patereris in arbore poma :
Tityrus hinc aberat. Ipsae te, Tityre, pinus,*

¹⁹³ SERVIUS, *ad Buc.* I, 22.

¹⁹⁴ VIRGILE, *Buc.* I, 24 : « Celle-ci a élevé la tête parmi les villes autres ».

¹⁹⁵ *Ibid.* 19 : « La ville qu'on appelle Rome » ou « Rome qu'on dit une ville ».

¹⁹⁶ VIRGILE, *Buc.* I, 35 : « Jamais, dit-il, je ne rentrais chez moi la main droite lourde d'argent ».

¹⁹⁷ Servius identifie Amaryllis à Rome, comme nous le verrons plus en détail ci-après.

*ipsi te fontes, ipsa haec arbusta vocabant*¹⁹⁸.

Je me demandais avec étonnement pourquoi, avec tristesse, tu invoquais les dieux, Amaryllis, et pour qui tu laissais pendre les fruits à leur arbre : Tityre était loin d'ici ! Ici, les pins eux-mêmes, Tityre, t'appelaient, les sources elles-mêmes aussi, les arbustes eux-mêmes également.

Ces vers ne feraient pas allusion à un supposé voyage ayant conduit Tityre à la ville lointaine de Rome ; il s'agirait d'une situation en quelque sorte inverse : la tristesse d'Amaryllis s'expliquerait par le fait que jadis, esclave de Galatée-Mantoue, *Tityrus hinc aberat* (« Tityre était éloigné d'ici »), c'est-à-dire d'Amaryllis-Rome.

Selon Servius, les « pins », les « sources » et les « arbustes », situés « ici » (*haec*), incarnent Rome et ses habitants les plus précieux :

Les « pins » représentent Rome ; les « sources », les sénateurs ; les « arbustes », les arbres à fruits, c'est-à-dire les hommes d'école¹⁹⁹.

Ainsi, le poème est d'un bout à l'autre parfaitement ambigu : selon un sens plus historique, Tityre se trouverait « ici », esclave à Mantoue, et serait parti loin, à Rome, pour y rencontrer le dieu ; mais conformément à ce qu'a expliqué Servius, il servait au contraire loin d'« ici », puis appelé par Rome-Amaryllis, il rentra « chez lui » (*domum*), « ici », pour y trouver le dieu. Ce sens correspond à ce qu'on peut lire ailleurs chez Virgile, dans l'Énéide, où le poète écrit au sujet de Rome : « C'est ici ma maison (*hic domus*), c'est ici (*haec*) ma patrie »²⁰⁰. Et aussi : « C'est ici (*hic*) mon amour, c'est ici (*haec*)

¹⁹⁸ VIRGILE, *Buc.* I, 36-39.

¹⁹⁹ SERVIUS, *ad Buc.* I, 36. Le mot *pinus*, « pins », incarnant Rome-Amaryllis, aurait-il été rapproché du grec *pinussô*, « inspirer » ? L'association entre Rome et les arbres trouve un parallèle dans le poème, où Rome est comparée à des cyprès (*Buc.* I, 24-25).

²⁰⁰ Virgile, *Aen.* VII, 122.

ma patrie »²⁰¹. Ou encore : « Rome n'est pas loin d'ici (*nec procul hinc Romam*) »²⁰².

Voyons maintenant comment Servius envisage la mystérieuse **Amaryllis** : si Tityre peut être considéré comme le myste (*mustês* en grec) ou l'initié à qui il a été donné « d'acquérir la connaissance des dieux », Amaryllis, qui « invoquait les dieux », sera son « accompagnatrice dans les mystères » (*summustês*). Assimilée à Rome, elle serait en quelque sorte le lieu que Tityre doit trouver afin d'y rencontrer le dieu.

On se demande pourquoi Tityre, interrogé sur César, donne une description de Rome [...]. La raison en est qu'un contenu n'est jamais sans la chose qui le contient, et que personne ne peut être sans lieu. Par conséquent, interrogé sur César, il jugea indispensable de décrire le lieu où il l'avait vu²⁰³.

L'idée qu'Amaryllis soit le lieu du dieu correspondrait à l'exégèse des vers 7 et 8.

Illius aram

*saepe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus*²⁰⁴.

Son autel, souvent un tendre agneau issu de nos
bergeries l'imbibera.

Dans ce dernier passage, les mots *illius aram* attirent l'attention par la place qu'ils occupent : à la fin du vers 7 et au début de la phrase. Or l'expression *ILLIVS ARAM* se veut l'anagramme d'*AMARYLLIS*. D'après Servius, cet autel est proprement initié, comme la *summustês* : le verbe *imbuere* (« imbiber ») signifie proprement « commencer », « initier » (*initiare*).

²⁰¹ *Ibid.* IV, 347.

²⁰² *Ibid.* VIII, 635.

²⁰³ *Servius, ad Buc.* I, 19. On rencontre la même idée dans la tradition juive : si l'on veut trouver le Roi, il ne convient pas, dit-on, de demander où est le Roi, mais où est le palais du Roi. En outre, dans la légende arthurienne, les chevaliers doivent trouver la *demeure* du « Riche Roi Pêcheur » pour parvenir au Saint Graal.

²⁰⁴ *Virgile, Buc.* I, 7-8.

Reste encore à élucider pourquoi Tityre est qualifié de « **vieillard** » (*senex*).

L'expression « heureux vieillard » se rapporte, non à l'âge de Virgile, mais à son futur bonheur ; il est fait usage d'un mot prophétique. Car les philosophes appellent « vieillards » ceux qui, pour vivre, ont un espoir d'avenir²⁰⁵.

Terminons l'analyse allégorique de cette première Bucolique par un commentaire du vers 45 (*pascite ut ante boves, pueri, submittite tauros*²⁰⁶) donné par Michael Maier, le très renommé conseiller et médecin de l'empereur Rodolphe II de Habsbourg :

[Les taureaux], c'est le vrai sujet de la médecine d'or sans lequel rien ne se fait, même quand on s'est emparé des dents du dragon. Il faut donc dompter des taureaux furieux et vomissant du feu, et les mettre sous le joug²⁰⁷.

La quatrième Bucolique

Présentation.

La quatrième Bucolique est tout à fait originale. Elle annonce l'arrivée d'un nouvel Âge d'or à la suite de la naissance d'un enfant.

Une petite introduction étymologique sur ce « grand ordre » (*magnus ordo*) évoqué au vers 5 n'est pas inutile : le terme *ordo* est la traduction du grec *kosmos*, « ordre », « monde ordonné ». Aux vers 9 et 50, Virgile emploie le mot *mundus* qui, étymologiquement, désigne le « monde pur », par opposi-

²⁰⁵ SERVIUS, *ad Buc.* I, 4.

²⁰⁶ VIRGILE, *Buc.* I, 45 : « Faites paître, comme avant, les bovins, enfants ; soumettez les taureaux ».

²⁰⁷ M. MAIER, *Les arcanes très secrets*, *op. cit.*, p. 111.

tion à l'*immundus*, « immonde », qui est impur. *Ordo et mundus* semblent équivalents.

Revenons à l'enfant : il est d'abord nourri de « lait » (*lacte*). Il grandit jusqu'à ce que « l'âge enfin affermi en ait fait un mâle » (*iam firmata virum fecerit aetas*). Ce n'est pas un enfant ordinaire : « il descend du haut du ciel » (*caelo demittitur alto*), « recevra la vie des dieux » (*deum vitam accipiet*), est déclaré « cher rejeton des dieux, grand accroissement de Jupiter » (*cara deum suboles, magnum Iovis incrementum*) ; sans compter tous les phénomènes remarquables qui accompagnent sa naissance et sa croissance.

De nombreuses spéculations ont été faites sur l'identité de cet enfant : certains y ont vu l'image du Christ. D'autres, de par le contexte historique, pensent qu'il s'agirait d'Octave ; cette dernière hypothèse, suffisamment explicite par elle-même, ne mérite pas qu'on y consacre tout un chapitre.

Interprétation allégorique

De nombreux alchimistes ont vu dans cet enfant qui croît l'image de leur pierre qui murit longtemps dans un athanor à trente-sept degrés. Introduisons brièvement cette curieuse discipline qu'est l'alchimie. Le mot « alchimie » vient de l'article défini arabe *al* et de la racine *kimiya*, cette dernière pouvant correspondre à plusieurs étymologies différentes : d'aucuns y voient une forme du mot égyptien *kemi* (ou *kemit*) signifiant « noir », et désignant dès lors soit la terre d'Égypte, soit la couleur noire évoquée par les alchimistes au début de leur Œuvre. D'autres font dériver cette racine du mot grec *khumeia*, « mélange » ou encore « fusion ».

L'enjeu fondamental de cette science dite occulte est de parvenir à transformer des métaux vils (comme par exemple le plomb) en métaux nobles (tels que l'or). Cependant, l'alchimie n'est pas à prendre uniquement de manière littérale. Les auteurs semblent mettre leurs lecteurs en garde pour leur éviter de tomber dans le piège de la chrysopée. L'alchimie serait ainsi

une science mue par un amour désintéressé, et non une recette pour contenter les chercheurs poussés par l'appât du gain. Certains ont donc parlé, à tort, d'une « alchimie spirituelle ». Cette interprétation permet peut-être de mieux comprendre le style parfois obscur et volontairement hermétique des écrits.

Voyons comment l'alchimie a traversé les siècles :

Des pensées et des pratiques de type alchimique ont existé en Chine dès le IV^{ème} siècle av. J.-C. et en Inde dès le VI^{ème} siècle. L'alchimie occidentale, quant à elle, commence dans l'Égypte gréco-romaine au début de notre ère, puis dans le monde arabo-musulman, d'où elle se transmet au Moyen Âge à l'Occident latin, où elle se développe à la Renaissance et jusqu'au début de l'époque moderne. Jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle, les mots alchimie et chimie sont synonymes et utilisés indifféremment. Ce n'est qu'au cours du XVIII^{ème} siècle qu'ils se distinguent et que l'alchimie connaît une phase de déclin, sans toutefois disparaître totalement, alors que la chimie moderne s'impose avec les travaux d'Antoine Lavoisier²⁰⁸.

Si de nos jours on considère en général l'alchimie comme l'ancêtre de la chimie moderne²⁰⁹, ce n'était pas, semble-t-il, l'opinion des alchimistes eux-mêmes de l'époque où s'est faite la distinction entre ces deux sciences. Pour y voir plus clair, citons un passage de Wolsky daté de 1821 :

Pour moi, j'ai écrit ce petit traité afin que notre divine mathématique ne mourût pas avec les derniers alchimistes. Je vis dans un siècle où une nouvelle chimie a remplacé l'antique chimie. Cela, la Providence elle-même l'a voulu. De même qu'autrefois au temps du Christ, les marchands s'étaient installés pour

²⁰⁸ « Alchimie », dans *Wikipédia*, 2021 (en ligne : <https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Alchimie&oldid=186694092> ; consulté le 29 septembre 2021).

²⁰⁹ D'habitude, l'alchimie est perçue comme un mélange maladroit d'expérimentations chimiques et de philosophie peu productif selon les critères d'aujourd'hui.

vendre leur marchandise dans la Maison de Dieu, de même les souffleurs menaçaient d'envahir le temple d'Hermès, et peut-être que ne pouvant rompre la porte du sanctuaire, ils l'eussent profané. Mais la Providence veillait. Quand elle vit que la Science d'Hermès n'était plus recherchée que pour l'or qu'elle pouvait procurer, elle suscita Lavoisier. Ce souffleur de génie que j'ai connu personnellement inventa les corps simples et la méthode pour les isoler. La science alchimique fut ainsi sauvée. Grâce à la nouvelle science chimique, on peut démontrer que la transmutation des métaux était une utopie irréalisable, et le flot des souffleurs, laissant de côté une science désormais prouvée vaine, se rua sur les réalisations industrielles, au grand profit de l'humanité. Mais la science hermétique n'en existe pas moins. Son but, son sujet et sa méthode sont entièrement distincts du but, du sujet et de la méthode chimique. Tout ce petit livre n'est que l'exposé, jusqu'alors précieusement caché, de la méthode alchimique. Les adeptes d'autrefois ne l'ont jamais écrite parce qu'il eût été dangereux de donner ce guide ; mais à présent que l'humanité suit une nouvelle voie, je pense qu'il est bon de ne pas laisser s'éteindre cette partie de notre science. J'ai fait mon devoir en l'écrivant. Si Dieu le juge à propos, elle verra le jour et elle se répandra dans l'Univers sous la forme du livre imprimé. J'ai médité ce traité toute ma vie et je puis dire que j'ai réussi grâce à la méthode que j'ai entièrement développée ici²¹⁰.

Selon Wolsky, grâce aux travaux de Lavoisier, une distinction nette s'est formée au XIX^{ème} siècle entre les alchimistes qui ont continué à étudier les transmutations des métaux, et les chimistes qui, n'y croyant pas, ont formé les règles de chimie moderne.

Les milliers d'ouvrages alchimiques présents dans nos bibliothèques confirment son omniprésence à travers les siècles ; les textes sont truffés de citations virgiliennes, et les

²¹⁰ Cité dans D. KAHN, *Le fixe et le volatil*, op. cit., p. 180-181.

auteurs vont même jusqu'à considérer Virgile comme un alchimiste. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir ses vers commentés selon leur doctrine.

Mais revenons à notre quatrième Bucolique :

*Ille deum vitam accipiet divisque videbit
permixtos heroas et ipse videbitur illis*²¹¹.

Il aura part à la vie des dieux ; il verra les héros mêlés aux divinités, on le verra lui-même parmi elles.

Voyons ce que Thomas Vaughan, ou Eugène Philalèthe, grand érudit anglais du XVII^{ème} siècle, dit du petit **enfant** dont parle Virgile :

Ceci, lecteur, c'est la pierre philosophale chrétienne, pierre si souvent inculquée dans l'Écriture²¹².

Peut-être est-ce dans ce même sens philosophique que le poète Pindare comparait la création des hommes (*laôn*) à celle des pierres (*laôn*)²¹³ ou que Virgile fait naître « dans les roches dures » « cet enfant qui n'est pas de notre race ni de notre sang »²¹⁴ ?

Quant au nouveau **monde** dont parle le poète, il ne désignerait pas le monde extérieur dans lequel nous vivons. Il est souvent difficile de concevoir qu'en parlant de la création du monde, les philosophes ne traitent pas du monde qui nous environne, et dont les origines sont étudiées par les physiciens²¹⁵, astronomes et naturalistes. Pourtant, ils nous en avertissent parfois explicitement. Le poète Manilius, contemporain de Virgile ne déclarait-il pas : « est-il étonnant que les hommes puissent connaître le monde ? Car le monde est en

²¹¹ VIRGILE, *Buc.* IV, 15-16.

²¹² E. PHILALÈTHE, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 111.

²¹³ Cf. PINDARE, *Olymp.* IX, 45-46 ; 27.

²¹⁴ VIRGILE, *Buc.* VIII, 43-45.

²¹⁵ Notons d'ailleurs que pour les Anciens, le mot « physique » désignait l'étude de l'essence des choses et de leur croissance (*physis*), alors qu'actuellement, ce terme se rapporte à l'étude des comportements extérieurs des choses.

eux, et chacun est un échantillon et une petite image de Dieu ». Pythagore disait aussi :

L'homme est appelé un petit monde (*mikros kosmos*),
parce qu'il contient toutes les puissances du
monde²¹⁶.

Si l'enfant et le monde peuvent désigner, comme le pensent certains auteurs, d'autres réalités que celles que nous connaissons, c'est aussi le cas de **Lucine et Apollon** que Virgile cite en particulier au vers 10.

*Casta, fave, Lucina : tuus jam regnat Apollo*²¹⁷.

Sois favorable, chaste Lucine ! Déjà ton Apollon
règne.

Le commentaire de Servius laisse clairement entendre que l'enfant naissant n'est autre, en fait, qu'Apollon ou le soleil, c'est-à-dire l'or ou la *gens aurea*.

Ce n'est assurément pas à tort que, par le nom Lucina, le poète désigne ici Diane²¹⁸. Car après être née la première, elle aida, dit-on, sa mère à enfanter Apollon [...]. Par les mots : « Ton Apollon enfin règne ! », il indique le dernier siècle, celui dont la Sibylle a signalé qu'il appartient au Soleil. Cela concerne aussi Auguste, qu'on représentait avec tous les attributs d'Apollon²¹⁹.

Michael Maïer commente aussi le mythe.

Elle [Diane] est venue en aide à son frère en train de naître en jouant le rôle de sage-femme pour sa mère Latone ; nous en avons déjà touché quelque chose, et la raison en est suffisamment perceptible. En effet, la rougeur doit suivre la blancheur, et non le contraire ; tous les philosophes l'attestent [...]. La blancheur ap-

²¹⁶ Cité dans J. CARCOPINO, *Virgile et le mystère de la IV^e églogue*, Paris, L'Artisan du livre, 1930, p. 101.

²¹⁷ VIRGILE, *Buc.* IV, 10.

²¹⁸ *Lucina* signifie « qui fait naître à la lumière (*lux*) », « qui aide à accoucher ».

²¹⁹ SERVIUS, *ad Buc.* IV, 10.

parente ne doit pas, en effet, être supprimée, mais être cuite jusqu'à la rougeur. C'est pourquoi on la dit rester vierge²²⁰.

Les commentaires étymologiques vont dans le même sens :

Le mot *puer* (« enfant ») vient de la pureté, car l'enfant est pur (*purus*) [...]. Tels sont les éphèbes (*ephebî*), terme dérivé de Phébus (*Phoebo*)²²¹.

On a appelé Apollon « Phébus », c'est-à-dire « éphèbe », « adolescent ». C'est pourquoi on représente le Soleil aussi sous forme d'enfant (*puer*), parce qu'il surgit et naît chaque jour avec une nouvelle lumière²²².

Auguste est aussi réputé « fils d'Apollon »²²³ :

*Pacatumque reget patriis virtutibus orbem*²²⁴.

Il régnera sur le monde pacifié par les vertus de son père.

Il est assez courant de voir les **métaux** être associés aux siècles. C'est selon cette terminologie que Servius commente les vers 4 et 5 :

*Ultima Cumaei venit jam carminis aetas
magnus ab integro saeculorum nascitur ordo*²²⁵.

L'âge ultime du chant de Cumes est enfin venu ! Le grand ordre des siècles renaît intégralement.

²²⁰ M. MAIER, *Les Arcanes très secrets*, op. cit., p. 190. Quant à Latone (*Lato*, « latente » ou « cachée »), « ils s'accordent tous à donner le nom de « laton » à leur matière devenue noire ; et d'ailleurs « laton » [ou « laiton »] et « Latone » ne peuvent signifier qu'une et même chose » (A.-J. PERNETY, *Les Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, Delalain, Paris, 1786, t. II, p. 159). Latone donnant naissance à Diane, puis à Apollon, représente donc cette transition de la couleur noire à la blanche, puis (en passant par la jaune) à la rouge.

²²¹ ISIDORE DE SEVILLE, *Étym.* XI, 2, 10. « Phébus » est un surnom d'Apollon. L'adjectif *phoibos* signifie « pur », « brillant ».

²²² *Ibid.* VIII, 11.

²²³ SÜETONE, *Vit. Aug.* 94.

²²⁴ VIRGILE, *Buc.* IV, 17.

²²⁵ *Ibid.* 4-5.

Il s'agit du chant de la Sibylle de Cumes. Celle-ci divisa les siècles selon les métaux, déclara aussi qui régnait dans quel siècle, et attribua l'ultime, c'est-à-dire le dixième, au Soleil. Or, nous savons qu'Apollon s'identifie au Soleil, ce qui fait dire au poète : « Ton Apollon enfin règne ! »²²⁶ Elle déclara aussi qu'à la fin de tous les siècles, les mêmes événements se renouvellent. À ce sujet, les philosophes arrivent à la même conclusion : d'après eux, quand la grande année est accomplie, tous les astres reviennent à leur point de départ et se remettent à adopter le même mouvement. Or si le mouvement des astres est identique, tous les événements du passé se répètent nécessairement, puisque tout dépend manifestement du mouvement des astres. C'est conformément à cette théorie que Virgile annonce le retour des siècles d'or et le renouvellement de tout ce qui fut²²⁷.

Ce lien entre les métaux et les siècles, âges ou races, répété par tant de poètes et de philosophes, se retrouve un peu plus loin :

*Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
desinet ac toto surget gens aurea mundo*²²⁸.

D'abord, la race de fer cessera, et celle d'or se lèvera dans le monde entier.

Voici ce que Servius en dit :

Sa naissance [celle de l'enfant] transformera les siècles, à savoir les siècles de fer en siècles d'or.

Virgile semble lui-même indiquer que le siècle d'or est le dixième :

*Teque adeo decus hoc aevi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses
te duce*²²⁹.

²²⁶ *Ibid.* 10.

²²⁷ SERVIVS, *ad Buc.* IV, 4.

²²⁸ VIRGILE, *Buc.* IV, 8-9.

²²⁹ *Ibid.*, 11-13.

C'est sous ton consulat, Pollion, que cet âge glorieux
(*decus hoc aevi*) débutera et que les grands mois
commenceront à se succéder.

En effet, aux yeux des Anciens, les mots *decus* (« gloire ») et *decimus* (« dixième »), ou *decem* (« dix »), sont étymologiquement liés²³⁰. De plus, les « grands mois », les âges qui composent la « grande année », sont au nombre de dix²³¹. Le retour de l'âge d'or est celui du « règne de Saturne » (*Saturnia regna*), ainsi que l'explique Servius :

Les mots *Saturnia regna* désignent les siècles d'or,
parce que Saturne, dit-on, régnait au siècle d'or²³².

Pernety, un grand savant français de l'entourage de Frédéric II de Prusse, écarte d'abord soigneusement l'interprétation historique, défendue par Banier et d'autres, de ce « règne de Saturne », avant de montrer une voie allégorique.

Il faut donc chercher d'autres raisons qui aient fait donner au prétendu « règne de Saturne » le nom de « siècle » ou de « âge d'or ». J'en trouve plus d'une dans l'art hermétique, où ces philosophes appellent « règne de Saturne » le temps que dure la noirceur, parce qu'ils nomment « Saturne » cette même noirceur, c'est-à-dire lorsque la matière hermétique mise dans le vase est devenue comme de la poix fondue. Cette noirceur étant aussi, comme ils le disent, l'entrée, la porte et la clef de l'œuvre, elle représente Janus, qui règne par conséquent conjointement avec Saturne [...]. Macrobe dit que les Anciens prenaient Janus pour le Soleil. Ceux qui entendaient mal cette dénomination, l'attribuaient au Soleil céleste qui règle les saisons, au lieu qu'il fallait l'entendre du Soleil philosophique ; et c'est une des raisons qui fit appeler son règne « siècle d'or ». Pendant la noirceur dont nous avons parlé, ou le « règne de Saturne », l'âme de l'or, suivant les philosophes, se joint avec le mercure ; et ils appellent en conséquence ce Saturne le « tombeau

²³⁰ À ce sujet, cf. ISIDORE DE SEVILLE, *Etym.* X, 68.

²³¹ VIRGILE, *Buc.* IV, 61 : *decem menses*.

²³² SERVIUS, *ad Buc.* IV, 6.

du roi » ou « du Soleil ». C'est alors que commence le règne des dieux, parce que Saturne en est regardé comme le père ; c'est donc en effet l'âge d'or, puisque cette matière devenue noire contient en elle le principe aurifique et l'or des sages²³³.

Eyrénée Philalèthe, célèbre érudit anglais du XVII^{ème} siècle, donne quelques informations complémentaires sur Saturne :

Ce que nous appelons « Saturne » dans notre ouvrage, c'est le tombeau où notre roi, c'est-à-dire l'or, est enseveli et c'est la clef du trésor de l'art transmutatoire. Heureux celui qui peut saluer cette planète qui va si lentement !²³⁴

Des **couleurs** ont été évoquées à plusieurs reprises pour commenter cette quatrième Églogue. Elles méritent qu'on s'y arrête plus amplement : après le noir, associé au « règne de Saturne », les philosophes évoquent généralement les couleurs blanche, jaune et rouge, cette dernière étant la perfection de leur Grand Œuvre. Or, on peut observer cette progression des couleurs dans le texte virgilien. Le poète ne manque pas de les nommer explicitement, ou au moins de les suggérer, en les associant respectivement à la toute première enfance (vv. 18-25), à l'adolescence (vv. 26-36), enfin à l'âge adulte (vv. 37-45) :

- L'enfance est marquée par le « lierre » (*hederas*, v. 19) : Virgile distingue le « lierre noir » et le « lierre blanc », en se référant, non au feuillage, mais au bois²³⁵. Quant au

²³³ A.-J. PERNETY, *op. cit.*, t. I, p. 569-570.

²³⁴ E. PHILALETHE, « L'Entrée ouverte du palais fermé du roi », dans J. Mangin de Richebourg (éd.), *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2003, vol. 2/2, p. 360-361.

²³⁵ À ce sujet, cf. SERVIUS, *ad Buc.* VII, 38 : « il existe aussi le lierre noir, comme [dans *Géorgiques*, II, 258] : "le lierre noir découvre ses traces". On reconnaît le lierre noir ou blanc, non d'après les feuilles, mais d'après le bois ».

- « lait » (*lacte*, v. 21), il est qualifié ailleurs de « blanc comme la neige »²³⁶.
- Lors de l'adolescence, le champ « peu à peu deviendra jaune » (*paulatim flavescet*, v. 28) ; le raisin sera « rouge » (*rubens*, v. 29).
 - À l'âge adulte, la laine du bélier sera naturellement tantôt d'un rouge pourpre (*rubenti murice*, vv. 43-44), tantôt d'un safran jaune, voire rubicond (*croceo luto*, v. 44)²³⁷ ; celle des agneaux, d'un rouge vermillon (*sandyx*, v. 45).

Clôtureons ce chapitre en citant quelques interprétations de la **Vierge** dont parle Virgile :

*Jam redit et Virgo*²³⁸.

La Vierge aussi revient enfin.

Hygin, auteur latin de l'époque d'Auguste et de Nigidius, pythagoricien romain de la génération qui précède Virgile, rapportent que certains associent cette Vierge à Érigone, la fille d'Icare²³⁹. Cette identification a pu être facilitée étymologiquement : *érigonê*, « née (ou *faisant naître*) au printemps », en latin *verigena*, rappelle la forme *virgine*, « vierge ». Or les auteurs donnent le nom de « vierge » au mercure, un esprit aérien qui, au retour du printemps, fait reverdir toute la nature et qui, liquéfié, se cuit en métal. Citons-en un parmi tant d'autres :

Le mercure est une vierge très pure, qui n'a point perdu sa virginité, quoiqu'on la trouve au milieu des places publiques²⁴⁰.

Et selon eux, cette eau mercurielle, mère de tous les métaux, se cuit en un métal parfait, l'or²⁴¹.

²³⁶ VIRGILE, *Buc.* II, 20.

²³⁷ SERVIUS, *ad Buc.* 44, qui donne à *luto* le sens de *colore rubicundo*.

²³⁸ VIRGILE, *Buc.* IV, 6.

²³⁹ HYGIN, *Astro.* II, 25 ; NIGIDIUS FIGULUS, *Sphaera* fr. 91.

²⁴⁰ M.-A. CRASSELLAME, « La Lumière sortant par soi-même des ténèbres », dans J. Mangin de Richebourg (éd.), *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2003, vol. 2/2, p. 241.

Interprétation judéo-chrétienne

La tradition judéo-chrétienne propose de nombreux commentaires sur l'œuvre de Virgile. Nous passerons en revue les thèmes des sibylles, de la Vierge et du rire, qui sont centraux dans la quatrième Bucolique.

Depuis toujours, les **Sibylles** occupent dans la chrétienté une place privilégiée. Les chants sibyllins faisaient partie intégrante de la littérature sacrée chrétienne.

Bien qu'issues de la gentilité, les Sibylles n'ignorèrent nullement l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les mystères de la Rédemption du genre humain. Il paraît indubitable que vers l'époque de la naissance de notre Sauveur, sous l'empire de César Auguste, Maron leur emprunta les vers suivants [de la quatrième Bucolique] et les chanta comme des oracles²⁴².

Voici ce que dit Constantin de la **Vierge** dans l'Églogue :

La Vierge vient conduisant à nouveau le roi désiré.
Qu'est donc cette Vierge qui revient ? N'est-ce pas celle qui devint remplie et enceinte de l'Esprit divin ?²⁴³.

²⁴¹ L. DE SAINT-DIDIER, « Le Triomphe hermétique », dans J. Mangin de Richebourg (éd.), *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2003, vol. 2/2, p. 144.

²⁴² G. MENNENS, « La Toison d'or », dans *Theatrum chemicum*, Strasbourg, Zetzner, 1659, vol. 5/5, p. 421.

²⁴³ CONSTANTIN, *Discours*, XIX, cité dans J. CARCOPINO, *Virgile et le mystère de la IV^e églogue*, op. cit., p. 202. La Vierge n'a pas toujours été considérée comme un personnage historique ayant eu une existence ponctuelle dans l'Histoire. Dans ce commentaire, on en parle comme d'une réalité expérimentée depuis la nuit des temps. Citons aussi saint Bernard qui appelle Marie « possession des patriarches » et « mère des prophètes » (SAINT BERNARD, *Aux Chevaliers du Temple*, V, 11) ou saints Pierre Damien et Albert le Grand qui interprètent les mots « Reviens, reviens, Sulamite ! reviens » (*Cant.* VII, 1) comme adressés à la Vierge. À ce sujet, cf. ALBERT LE GRAND, *Bible mariale*, « Cantique des cantiques », 12.

La naissance de l'enfant est associée par le poète au
rire :

*Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
Incipe, parve puer ! Qui non risere parenti,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est*²⁴⁴.

Commence, petit enfant, à connaître ta mère par le
rire [...] ! Commence, petit enfant ! Celui pour qui les
parents n'ont pas ri, n'a pas été jugé digne de la table
d'un dieu ni du lit d'une déesse.

D'un point de vue théologique, la génération messia-
nique est elle aussi liée au rire. Celle d'Isaac, dont le nom hé-
breu signifie « rire »²⁴⁵, est de cet ordre.

[L'ange] dit : « Je reviendrai chez toi au temps de la
vie, et voici que Sarah, ta femme, aura un fils » [...].
Alors Sarah rit (*titshaq*) dans son utérus²⁴⁶.

Sarah dit : « Dieu m'a fait un rire (*tsehoq*) ; quiconque
entendra, rira (*itsahaq*) pour moi »²⁴⁷.

Citons, parmi les commentaires d'exégèse hébraïque
faits à ce sujet, celui de Bebescourt au XVIII^{ème} siècle :

Le fond de cette petite énigme roule sur le verbe grec
gelaô, « je ris », parce que sa cabale lui fait exprimer
genesin laô, « je vois la génération ». Les anges di-
saient donc que Sarah avait vu la génération²⁴⁸.

Dans l'Épître des Apôtres, on lit aussi sur
l'engendrement de Jésus :

²⁴⁴ VIRGILE, *Buc.* IV, 60-63.

²⁴⁵ En hébreu, *itsahq*, du verbe *tsahaq*, « rire ».

²⁴⁶ *Gen.* XVIII, 10-12. « Dans son utérus » est le sens précis de l'hébreu *be-qirbah*. Cf. la traduction de la Septante : « elle rit (*egelasan*) en elle-même (*èn heauté*) ».

²⁴⁷ *Gen.* XXI, 6.

²⁴⁸ BEBESCOURT, *Les Mystères du christianisme approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais*, Londres, 1775, vol. 1, p. 395.

[Le Seigneur] nous a dit : « Alors, sous l'apparence de l'ange Gabriel, j'apparus à la Vierge Marie et lui ai parlé. Son cœur m'a reçu, et elle a cru, et elle a ri »²⁴⁹.

Les Géorgiques

Ce poème se divise en quatre livres abordant successivement la culture des champs, l'arboriculture (surtout de la vigne), l'élevage et l'apiculture.

Si l'analyse d'un de ces livres s'avérerait trop vaste ici, offrons quand même un bref aperçu de deux courants de pensée évoqués dans l'introduction.

De nos jours, on considère généralement que le dessein de Virgile en écrivant cet ouvrage était de remettre à l'honneur parmi les Romains l'agriculture abandonnée pendant les guerres civiles, et de les ramener à la simplicité des mœurs de leurs ancêtres.

La tradition chrétienne y voyait autre chose :

Si quelqu'un en restait à la théorie de l'agriculture et qu'il ne lisait que les Géorgiques de Virgile sans jamais mettre la main à la charrue, je suppose que cette théorie ne pourrait l'aider à obtenir son pain quotidien²⁵⁰. Si nous en restons aux notions et aux noms des choses, sans jamais toucher aux choses elles-mêmes, il est probable que nous ne produirons pas d'effets, que nous ne guéririons pas les maladies, réalisations sans lesquelles la philosophie est inutile et n'est pas à mettre au nombre des choses qui nous sont nécessaires²⁵¹.

²⁴⁹ F. BOVON, P. GEOLTRAIN et S. VOICU, « Épître des apôtres », dans *Écrits apocryphes chrétiens*, Paris, Gallimard, 1997, vol. 1/3, p. 372.

²⁵⁰ C'est une référence au *panem quotidianum* dont parle la prière du *Pater Noster*.

²⁵¹ E. PHILALETTE, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 489.

L'Énéide

L'Énéide est une épopée en hexamètres dactyliques d'environ dix mille vers répartis sur douze chants. C'est le récit des épreuves du troyen Énée, ancêtre du peuple romain, fils d'Anchise et de la déesse Vénus, depuis la prise de Troie jusqu'à son arrivée dans le Latium en Hespérie.

Présentation

L'Énéide s'ouvre sur une tempête déchaînée par ordre de Junon, alors qu'Énée semblait toucher au but de son voyage, l'Italie. Virgile indique deux raisons à cette haine de la déesse : d'abord, elle avait soutenu les Grecs contre les Troyens dont Énée faisait partie lors de la Guerre de Troie ; ensuite, Énée doit fonder Rome, qui détruira Carthage, ville aimée de Junon.

Les Troyens mettent pied à terre en Libye et partent à la chasse. Après le repas, Énée s'inquiète du sort des autres navires de sa flotte. Vénus intervient auprès de Jupiter afin de s'assurer de l'avenir des Troyens rescapés. Ce dernier la rassure quant à l'avenir d'Énée. Il lui prédit les guerres que le héros devra mener dans le Latium, la fondation d'Albe, l'histoire de Romulus et Remus et l'accession au trône de l'empereur Auguste.

Par la suite, Énée et ses compagnons se rendent à la cité de Carthage, située non loin du lieu où leurs navires ont accosté. Ils y rencontrent la veuve Didon, reine et fondatrice de la ville. Elle les accueille chaleureusement et les convie, le soir venu, à un grand banquet. Après les libations rituelles, la reine, éprise d'Énée, lui demande de conter ses aventures.

Interprétation historique

L'empereur Auguste avait commandé à Virgile une œuvre pour la gloire de Rome et la diffusion des valeurs impériales (travail de la terre (*labor*), respect des aïeux, des dieux et

de la patrie (*pietas*), courage (*virtus*), sobriété (*frugalitas*), ...). Ainsi, l'Énéide regorge de passages faisant l'apologie d'Auguste. C'est une œuvre de propagande de haute qualité littéraire.

Le récit, en racontant les aventures d'Énée, vante les exploits de la *gens Julia*, la famille de Jules César, dont le nom se rattachait à Iule, fils d'Énée (le I et le J sont indifférenciés en latin). Or, Auguste se réclamait de cette famille, en tant que fils adoptif et petit-neveu de César. L'époque d'Auguste est souvent appelée le nouvel âge d'or ou encore le siècle d'or, en raison de la prospérité économique et de la paix civile que connaît Rome après un siècle de déchirements intérieurs.

Interprétation allégorique du chant I

Un philosophe belge propose une interprétation traditionnelle du premier chant. Évitions de déformer sa pensée en citant le passage entier :

L'Énéide est une histoire vraie, celle de l'or philosophal atteignant sa perfection à travers les souffrances du Grand Œuvre [...]. Dans les premiers vers de l'Énéide, Virgile nous donne déjà le sens de son poème : le pieux Énée persécuté par la haine de Junon.

*Multum ille et terris iactatus et alto
vi superum saevae memorem Iunonis ob iram*²⁵².

Et un peu plus loin, nous lisons :

*Musa, mihi causas memora, quo numine laeso
quidve dolens regina deum tot volvere casus
insignem pietate virum, tot adire labores
impulerit. Tantaene animis caelistibus irae* ²⁵³

²⁵² VIRGILE, *Aen.* I, 3-4 : « Celui-là longtemps rejeté et sur terre et sur la mer profonde par la force des supérieurs et la colère de la cruelle Junon ».

²⁵³ *Ibid.* 8-11 : « Muse, rappelle-moi quelle puissance offensée, pour quelle souffrance la mère des dieux précipita dans de tels périls un homme d'une telle piété, le poussant au-devant de tant de malheurs ! Y a-t-il donc tant de colère dans les âmes divines ? ».

Voici, dès le début, la souffrance d'Énée et la vindicative Junon.

Quidve dolens regina deum ?²⁵⁴ Le jugement du troyen Paris est bien connu : Junon évincée, c'est Vénus qui reçut la pomme destinée à la plus belle. Et d'où savons-nous qu'elle était la plus belle ? De ce qu'elle possédait un corps. La beauté du corps est la perfection de l'Art. Conçoit-on l'Art sans corps ? Vénus était donc la plus parfaite des déesses. Le corps de la Pierre, en alchimie, est d'ailleurs appelé Vénus, lorsqu'il est dans son état premier, c'est-à-dire que cette Vénus est la mère de l'or Philosophal fixe et parfait. La volatile Junon, quant à elle, est cet air si rebelle et si errant que les disciples de l'Art ont tant de peine à fixer. L'errante Junon jalouse perpétuellement ce qu'elle ne possède pas. C'est aussi pourquoi elle s'attaque à tous les corps du monde pour les détruire, et, avec le temps, elle vient toujours à bout de sa tâche, sauf en ce qui concerne l'or. Énée étant ce grain fin de l'or, possède ce qui manque le plus à Junon, la qualité tangible et palpable²⁵⁵.

Signalons aussi des interprétations de deux passages bien connus de ce premier chant. Le premier est le vers 73 :

Conubio iungam stabili...

Je joindrai d'un mariage stable...

Jean d'Espagnet, un magistrat et scientifique français des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, lors d'une explication sur la nature de la Lune, illustre sa théorie par le vers en question :

Par le mot Lune, les philosophes n'entendent pas la Lune vulgaire, laquelle dans leur ouvrage est mâle : que l'on ne soit donc pas si peu avisé de faire ainsi une alliance criminelle et contre nature de deux mâles, et que l'on n'attende pas d'une telle copule aucune lignée. « Joignez donc d'un mariage stable » et

²⁵⁴ *Ibid.* 9 : « Qu'avait-elle donc souffert, la reine des dieux ? ».

²⁵⁵ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 217-218.

légitime Gabritius à Beya, le frère à la sœur, afin qu'il en puisse naître un fils glorieux du Soleil²⁵⁶.

Gabritius et Beya désignent communément le fixe et le volatil, car Gabritius vient de l'hébreu *kibrit*, qui signifie « soufre », celui-ci étant une matière fixe, tandis que Beya vient de *be iah*, qui veut dire « par *Iah* » ou « avec *Iah* », *Iah* étant la première partie du nom divin *Iaveh* (ou IHVH). Dans le judaïsme, on explique que ce nom, coupé en deux lors du péché originel, souffre de la séparation de ses deux parties, IH dans l'air que nous respirons, et VH dans l'homme, et que l'enjeu de l'existence de l'homme dans ce monde serait de parvenir à les réunir.

Le deuxième passage, très souvent repris par les philosophes, commence au vers 94 :

*O terque quaterque beati,
quis ante ora patrum Troiae sub moenibus altis
contigit oppetere !*²⁵⁷

O trois fois et quatre fois bienheureux, ceux qui devant les regards des pères, sous les hauts murs de Troie, obtinrent de partir !

Voici le commentaire de Gérard Dorn, disciple du célèbre Paracelse :

Dans le corps humain, trois choses sont requises pour conserver sa santé et sauvegarder sa longue vie : le Soleil, Jupiter et la Lune physiquement spagiri-ques. De ces trois donc, qu'on plante l'arbre de longue vie dont la racine et les parties les plus solides sont Jupiter, par le tronc et les branches duquel la liqueur lunaire passe pour monter au Soleil. Les trois planètes les plus parfaites et les plus tempérées, jubilant en très beau rang dans la longue vie, font référence à l'*animus* et à la *mens* dans le corps hu-

²⁵⁶ J. D'ESPAGNET, « L'ouvrage secret de la philosophie d'Hermès », J. Bachou (trad.), dans *La philosophie naturelle rétablie en sa pureté*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2007, p. 133-134.

²⁵⁷ VIRGILE, *Aen.* I, 94-96.

main²⁵⁸, comme plus bas les quatre plus imparfaites rappellent le corps. Il s'en est suivi que les philosophes antiques ayant vraiment atteint la chose philosophique, lorsqu'ils voulaient souhaiter la félicité à quelque ami, leur souhaitaient une béatitude triple et quadruple, c'est-à-dire la santé de l'*animus* et du corps, en ces mots : fasse Dieu que la mens soit saine dans un corps sain (*mens sana in corpore sano*)²⁵⁹.

²⁵⁸ Selon Dorn, l'homme est constitué de trois parties : le corps, l'*anima* qui correspond à la *psychè* des Grecs et l'*animus* qui est divin. L'*anima* et l'*animus* sont en général séparés, mais certains philosophes ont réussi à les réunir : ils ont alors une *mens*, c'est-à-dire une *anima* et un *animus* unis en une seule chose. Encore faut-il que cette *mens* soit dans un corps sain, comme le rappelle l'adage de Juvénal cité plus loin dans le passage (JUVENAL, *Sat.* X, 356).

²⁵⁹ G. DORN, « La Lumière physique de la nature », dans C. Thuysbaert (éd.), *Paracelse, Dorn, Trithème*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2012, p. 197.

La Macumba et le vaudou d'Haïti

Aliénor Forget

*Il nous appartient, bien entendu, d'attirer Dieu en nous et
de lui ouvrir la porte, mais nous devons prendre bien
garde de n'ouvrir cette porte à n'importe qui dans la hâte
où nous sommes de ne plus nous sentir seuls dans la
maison de notre esprit. Est-ce clair ?²⁶⁰*

Qu'est-ce que la macumba ?

De nombreux esclaves d'Afrique noire furent envoyés dans les plantations brésiliennes entre les XVI^{ème} et XIX^{ème} siècles. Après leur migration, ils ont continué à exercer leur religion vaudoue qui prit le nom portugais de « macumba ». La macumba a longtemps été persécutée par les chrétiens locaux, mais ils moururent mystérieusement l'un après l'autre, ce qui permit la tolérance officielle de la macumba au Brésil et l'augmentation considérable de son pouvoir. Les quatre mille centres de Rio de Janeiro sont maintenant répertoriés civilement et délivrent même des certificats de mariage et de baptême.

Si le mot « macumba » désigne surtout la religion afro-brésilienne, il englobe aussi d'autres notions : les rites, le culte, le lieu des rites ou encore les sacrifices aux dieux²⁶¹. Seul le contexte permet donc de saisir ce que désigne ce terme aux multiples facettes. En guise d'exemple, citons cette phrase parfaitement correcte grammaticalement : « Dans la macumba (religion), on fait des macumbas (rituels) dans des macumbas (lieux). »

²⁶⁰ Propos rapporté de Louis Cattiaux.

²⁶¹ Ces « dieux » de la macumba désignent en fait des esprits ancestraux d'Afrique noire, comme nous le verrons plus loin.

Cette religion afro-brésilienne a largement été influencée par le christianisme : ses adhérents sont baptisés, des crucifix ainsi que des objets qui se réfèrent aux saints sont affichés dans les salles de réunion, etc. Voyons comment cela s'explique historiquement : les Portugais déploraient de voir leurs esclaves prier des dieux noirs ; en outre, ils craignaient que leurs danses d'Afrique²⁶², en réveillant leurs instincts primitifs, ne les poussent à se révolter contre leurs maîtres. Les esclaves se mirent alors à danser à l'abri des regards et ils remplacèrent sur leurs autels les images de leurs ancêtres par des effigies de saints, tout en continuant à appeler les saints par les noms des ancêtres qui se trouvaient à leur place. Peu à peu, des sacrements chrétiens comme le baptême et le mariage furent aussi intégrés à la macumba.

Au Brésil, les Noirs et les Indiens d'Amérique vécurent longtemps côte à côte face à leurs maîtres blancs. La religion indienne est assez semblable à la macumba : des vieux esprits surnommés « cabocles » s'incarnent dans des mediums lors de cérémonies ; mais certaines pratiques propres aux Indiens seuls ne tardèrent pas à influencer les rites de leurs voisins noirs. Ainsi, bien souvent teintés de christianisme et de religion indienne, très peu de centres de macumba ont gardé intacts les rituels de leurs ancêtres africains.

Les cérémonies

La « mère des dieux » est une dame âgée experte en magie qui dirige tous les rites de la macumba ; c'est un ancien medium désigné nouvelle « mère des dieux » par la précédente. À l'entrée de sa demeure surnommée *terreiro* se trouve la salle de cérémonie avec les places des « invités », c'est-à-dire de ceux qui vont assister au rituel. Sur le « salon de danse » bien en vue de tous, il y a des joueurs de tambour et des mediums.

²⁶² Ces « danses » sont probablement à rapprocher de ce qu'on appelle la *capoeira*, un art martial afro-brésilien de l'époque de l'esclavagisme dans les plantations au Brésil, où les Noirs mélangeaient danses et techniques de combat africaines.

Au-delà de ce grand espace, le bâtiment comporte toutes les pièces fonctionnelles d'une maison normale avec en outre, des chambres pour les mediums en phase d'initiation et des « maisons des dieux », petites pièces munies des objets fétiches des dieux invoqués et auxquelles on n'a accès qu'en étant « purifié ».

À leur arrivée dans le *terreiro*, les invités commencent par se mettre pieds nus sur le sol en terre battue (selon une lettre de Louis Cattiaux, cette pratique permettrait d'augmenter le magnétisme). Ils saluent la mère, les dieux et les mediums, puis s'installent selon les instructions de l'adjoint de la mère des dieux. Après une prière introductive pour saluer les dieux, trois hommes frappent des tambours trempés au préalable dans du sang et des herbes spécifiques pour devenir magnétiques comme des voix humaines. Une quinzaine de mediums purifiés (en général des femmes, en dehors des périodes de menstruations, abstinences sexuellement et initiées par la mère des dieux) et vêtus de blanc (en référence aux tenues des anciens esclaves noirs) se mettent à danser en cercle autour de la mère des dieux immobile qui fume une large pipe. L'adjoint invoque les différents dieux dans un ordre particulier. Quand un medium est possédé, il s'éloigne du cercle. La mère des dieux se tient prête à réagir en soufflant de la fumée sur le medium si la possession s'avérait trop violente. Les traits du medium changent, il attrape les caractéristiques du dieu qui le possède : certains se ruent sur l'alcool, d'autres se mettent à rire, d'autres encore deviennent violents... Chaque dieu se dirige alors vers la maison qui lui est réservée et troque ses vêtements blancs contre son costume habituel et ses attributs fétiches. Quand les dieux jugent qu'ils ont assez profité des corps qu'ils habitent, ils reçoivent les invités en consultation. Chaque dieu s'occupe d'un seul consultant et lui donne des conseils pour résoudre ses problèmes, de quelque domaine qu'ils soient ; ces dieux sont souvent dotés de connaissances médicales surprenantes, et de nombreuses guérisons sont opérées grâce à leur aide. Une fois les invités satisfaits de leurs entretiens, on prie les dieux de

bien vouloir partir. Si l'un ou l'autre s'obstine à rester, la mère des dieux souffle de la fumée au visage du medium ; si un dieu se montre encore plus têtue, on jette un verre d'eau sur le medium ou on fait sonner une grande cloche prévue à cet effet.

Les dieux

Chaque medium est toujours possédé par le même dieu. Mais qu'est-ce qu'un « dieu » selon la macumba ? C'est un esprit africain ancestral doué de pouvoirs. Comme ils sont très nombreux dans la macumba, chaque *terreiro* invoque ses dieux de prédilection, et on n'observe que de légères variantes d'un centre à l'autre. Les dieux sont attirés par les bougies, l'encens, le rythme et les humeurs du corps humain ; en outre, lorsqu'il est invoqué en particulier, chaque dieu reçoit des cadeaux qui lui sont propres. Il incarne alors un medium et reprend les habitudes qu'il avait de son vivant : s'il se disputait avec untel, la bagarre continue dans la salle des cérémonies (sous la stricte surveillance de la mère des dieux toujours prête à intervenir), s'il aimait danser, il se met à danser, etc. Lorsque le dieu sort du medium, aucune trace ne reste de son passage ; en effet, les mediums ne gardent aucun souvenir de leur possession et si, par exemple, le dieu s'est enivré de manière excessive lors de son incarnation, le corps du medium délivré de la transe redevient immédiatement parfaitement sobre.

Les dieux viennent dans un lieu délimité qui, d'habitude, a été sacralisé : des ossements et des objets y sont enterrés, des animaux y sont égorgés, des codes sont inscrits par terre à la craie et une bougie trône au milieu de l'endroit pour que les dieux puissent le repérer de loin.

Les mediums

Il faut toujours un don pour être medium. Il arrive que, lors d'une cérémonie, un dieu se saisisse d'un des invités pour

utiliser son corps : c'est le signe que la personne a un don. Si elle refuse de devenir medium, elle attire la rancune des dieux qui, en général, ne tardent pas à se venger.

Parfois, sans avoir reçu de signe, certaines jeunes filles veulent devenir medium ; elles interrogent la mère des dieux qui vérifie à l'aide d'un oracle si rien ne s'y oppose. Si elle reçoit une confirmation, la jeune fille quitte sa famille pour aller s'installer plusieurs mois dans le *terreiro*, sans pouvoir en sortir ni recevoir de visite. Elle est lavée dans des bains d'herbes sauvages et doit se couvrir de nouveaux vêtements. À l'aide de l'oracle, on découvre qui est son « maître de tête », c'est-à-dire, le dieu qui la possédera à chaque rituel. On les lie alors par un pacte, scellé par un collier avec les couleurs du dieu et baigné dans du sang. La jeune fille est affaiblie par des jeûnes, des longues périodes sans sommeil, des bains de sang lors des cérémonies, des semaines où elle ne peut pas quitter son lit... Elle doit aussi apprendre les chants du *terreiro*, les lois et coutumes de la macumba. Après ces différentes étapes, elle peut entrer pour la première fois dans une transe lors de laquelle son dieu lui donne un *djina*, un nouveau nom. On vérifie que la transe est bien réelle en mettant une partie du corps du medium sous la flamme d'une bougie : s'il y a des traces de brûlures ou des signes de douleur, c'est que la jeune fille simule. Une fois qu'elle est en mesure de subir des possessions régulières, la jeune fille est peu à peu réhabituee au monde extérieur. Pour finir, sa famille doit la racheter, pour rembourser les animaux sacrifiés et tout le matériel nécessaire à son initiation. Au fil des années, le medium se spécialise dans un certain aspect de la macumba, comme la préparation des bains ou les sacrifices d'animaux.

Comment fonctionne l'oracle de la mère des dieux ? À l'instar des procédés de géomancie, la mère des dieux pose une question précise et lance des petits coquillages dans un cercle ; leur manière de retomber indique la réponse (s'ils sont sur le dos ou sur le côté intérieur, s'ils forment certaines figures, etc.). Un oracle ne peut être utilisé que par une femme.

Protection et guérison

Parallèlement aux cérémonies, les fidèles font souvent appel à la mère des dieux pour résoudre un problème ; à l'aide de manipulations adéquates et de sacrifices sanglants, elle y parvient presque à chaque fois.

Quand le malheur s'acharne sur quelqu'un, elle l'exorcise. Par exemple, un homme perdit un jour tout son bétail dans un terrible accident ; peu après, il fut atteint d'une maladie grave, pour voir finalement sa ferme entière être détruite par un incendie ; la mère des dieux a exorcisé le mal qui était en lui et sa vie a pu reprendre un cours normal et agréable.

La mère des dieux peut aussi bénir et protéger un lieu : elle y déambule avec un encensoir jusque dans les moindres recoins et installe ensuite sur la porte d'entrée une « *figa* », c'est-à-dire une statuette représentant une main tendue comme une pointe. Si un ennemi menace féroce­ment la demeure, elle plante alors dans la porte un couteau acéré.

De manière générale, pour déjouer un mauvais sort, le moyen le plus simple est de le dévier (par un sacrifice, par exemple). Si quelqu'un souffre d'une maladie mortelle, qu'il achète un petit animal, comme une tortue, et qu'il le frotte contre lui. Le mal est alors reporté sur l'animal et à sa mort, la personne est délivrée et guérie. Un autre phénomène curieux démontre que les animaux ont des dons occultes : au Brésil, de nombreux chiens affamés passent devant des offrandes alimentaires destinées aux dieux et ils n'y touchent pas ; ils sentent que mourir de faim est préférable à la vengeance d'un dieu.

Umbanda et Qimbanda

L'Umbanda est la magie « blanche », bénéfique, qu'on pratique dans les *terreiros*. La Qimbanda est la magie « noire », c'est-à-dire qui vise à nuire à autrui par un sortilège de mala-

die ou de mort. Pour assouvir un tel dessein maléfique, on paie une prêtresse de Qimbanda. Elle prépare alors un rituel où elle agit sur la victime au moyen d'un de ses objets personnels, de ses cheveux ou de ses ongles ; elle invoque Exù, un dieu représenté par un phallus en érection qui prend souvent la forme du diable et qui est réputé pour être exhibitionniste et ivrogne lors des cérémonies. Avec son aide, elle fait subir à l'objet le sort qu'on réserve à son possesseur, qui s'en trouve aussitôt affecté.

Pour défaire un tel mauvais sort, on somme Exù de dévoiler la nature du travail de Qimbanda et on le prie d'annuler son action ; comme il n'est pas profondément méchant, il accepte généralement. Le sort revient alors sur celui qui l'a lancé...

Le vampirisme

Pour terminer ce chapitre sur la macumba, lisons un témoignage d'une mère des dieux sur le vampirisme :

L'homme, surtout, est un grand consommateur d'énergie. Crois-tu au vampirisme, mon fils ? J'ai vu à la télévision un film dans lequel un homme suçait le sang d'un autre. Si l'on considère le sang comme le support essentiel de l'énergie, l'image est assez juste. Les hommes passent leur temps à se sucer leur énergie les uns les autres. Il y avait dans mon *terreiro* un bon medium, une jeune fille qui possédait de grands pouvoirs. Un jour, elle s'est mariée, et petit à petit, ses dons ont diminué. Elle a dû cesser de pratiquer à nos cérémonies. Elle est revenue me voir il y a environ un an. Une vraie morte-vivante. J'ai pensé à ce film de la télévision. Elle semblait avoir été vidée de son sang. Elle venait me demander conseil. Elle ne savait plus que faire. Son mari la trompait et menaçait de la quitter. Elle n'avait plus d'âge et s'était arrêtée dans le temps. Ses yeux étaient hagards et sans expression. Elle ne dormait plus la nuit et se bourrait de somnifères. – Qu'avez-vous fait pour elle ? Certains êtres, hommes ou femmes, sont de la race des

vampires. C'est-à-dire que pour subsister, ils sont forcés de se nourrir de l'énergie des autres, pas par méchanceté ni pour faire le mal, pis : par nécessité. Le mari de cette femme avait proprement « vécu sur elle », il lui avait sucé toutes ses forces. À présent qu'elle n'en possédait plus, il se tournait vers une nouvelle victime. J'ai « lavé » la femme, je l'ai purifiée, je l'ai renforcée. Deux de nos initiées l'ont emmenée à une source proche de notre *terreiro*, là-haut, sur la colline, elles ont trempé sa tête dans l'eau vive. Nous avons sacrifié une chèvre sur son corps, nous l'avons frottée avec les herbes de son dieu, nous l'avons rendue à elle-même, nous lui avons redonné la vie. Il fallait se comporter avec elle comme avec un enfant, elle était morte et elle venait à peine de naître. Nous lui avons réappris les gestes essentiels de la vie, à manger, à boire, à dormir. Aujourd'hui, elle est de nouveau une femme heureuse. – Et son mari ? Oh, pour lui, c'était différent. Je lui ai demandé de venir nous voir. Au début, il était effrayé, mais il eut trop peur de désobéir à une mère des dieux. Il voyait les changements par lesquels passait sa femme et il se doutait bien que j'y étais pour quelque chose. Finalement, il vient un après-midi. Je lui ai expliqué la situation. Sa femme était une fille de mon *terreiro*, je devais intervenir en sa faveur. Je devais soit lui jeter un sort, barrer son chemin de telle manière qu'il ne puisse plus faire de mal, soit le traiter dans mon *terreiro*, lui apprendre à être capable de se fournir lui-même en énergie vitale. Il choisit naturellement la seconde solution. Il vint ici nous voir une fois par semaine. Il se fit initier et tout rentra dans l'ordre²⁶³.

Le vaudou d'Haïti

Qu'est-ce que le vaudou d'Haïti ?

En dialecte africain, le mot « vaudou » signifie « esprit ». Le vaudou d'Haïti est très semblable à la macumba. En voici

²⁶³ S. BRAMLY, *Macumba. Forces noires du Brésil*, Paris, Albin Michel, 1981, p. 174-176.

quelques croyances fondamentales : l'eau est la première matière ; le premier homme était androgyne ; au-dessus des esprits, il y a un dieu, le « Grand Maître », qui est l'ordre du monde, son grand architecte.

Passons en revue quelques caractéristiques de ce vaudou : les rêves y sont omniprésents et on les interprète chaque matin. On pratique la lévitation : il arrive de voir les gens voler dans le ciel ; les hommes volent à grande hauteur et les femmes plus près du sol. Les dédoublements sont fréquents, surtout grâce à l'effet du peyotl. Dans une de ses lettres, Emmanuel d'Hooghvorst évoque cette espèce de petit cactus sans épines :

Il y a des champignons indiens analogues au peyotl qui provoquent des voyances remarquables. Je crois qu'il serait possible d'avoir ce produit qui est, paraît-il, sans danger [...]. Pour moi, je crois que cela m'est interdit, sinon j'essaierais. L'absorption des champignons m'a été interdite par mon moi profond [...]. Évidemment, la pratique des champignons est un truc de souffleurs. Mais je me demande si dans certains cas, il ne faut pas souffler un peu [...]²⁶⁴.

Les cérémonies

Les cérémonies de vaudou d'Haïti et de macumba sont presque identiques, à l'exception de quelques petites variantes :

Les cercles magiques sur le sol ne sont pas faits à la craie mais à la farine de maïs.

Les cérémonies sont précédées d'un repas.

L'objet principal de la mère des dieux est une sorte de calebasse surnommée « *açon* ».

²⁶⁴ Lettre d'Emmanuel à Charles D'HOOGHVORST datée du 1 juillet 1958.

Les sacrifices de gros animaux comme le taureau sont réguliers.

L'apparition de stigmates et la glossolalie²⁶⁵ sont fréquentes chez les mediums.

Des animaux peuvent aussi être possédés par des dieux.

Dans le vaudou d'Haïti, il existe en outre des rituels autres que les cérémonies traditionnelles de possession de plusieurs mediums par des esprits. Par exemple, il n'est pas rare d'organiser une fête avec la famille d'un mort pour ramener son esprit. Ce dernier en profite très souvent pour se plaindre de la mauvaise répartition de son héritage... Il y a aussi des baptêmes d'enfants qu'on plonge dans des bains d'herbes et même dans le feu ! En outre, il arrive qu'on célèbre un mariage entre un humain ordinaire et un esprit, qui possède alors un autre corps pendant tout le temps de la cérémonie...

Dans le livre *Vaudou, un initié parle...*, une cérémonie définie comme « banale » nous est décrite par un spectateur. Malheureusement, si la macumba est assez accessible, les réunions de vaudou sont plus secrètes et aucune explication n'est donnée sur cette scène époustouflante. Citons le passage en question :

J'étais donc sur le sommet d'une montagne, à moins de trois mètres du poteau autour duquel la foule était rassemblée, et voici ce que je vis : on avait amené un bouc noir et un cochon et on les sacrifiait. Je l'ai dit, dans le vaudou, les sacrifices dégagent toujours une grande impression de noblesse : aucune cruauté inutile, mille attentions, au contraire, pour l'animal à qui on va trancher la gorge et qui semble s'offrir délibé-

²⁶⁵ La glossolalie, du grec ancien γλῶσσα / glōssa, « langue » et λαλέω / lalēō, « parler », est le fait de parler ou de prier à haute voix dans une langue ayant l'aspect d'une langue étrangère, inconnue de la personne qui parle, ou dans une suite de syllabes incompréhensibles.

rement au couteau. Ici ce fut pénible : le cochon et le bouc étaient traités comme des ennemis sur lesquels il s'agit d'exercer une vengeance terrible. Frappés, poignardés, lacérés, leurs cadavres furent pendus au poteau central. Puis, une femme âgée se pendit à son tour, tranquillement. On lui présenta une longue corde, elle y fit un nœud coulant et la passa autour de son cou. Puis elle alla chercher une chaise sur laquelle elle monta. Elle fixa soigneusement l'extrémité de la corde au poteau se lâcha dans le vide. Elle ne pendait pas à grande hauteur, mais je puis affirmer que ses pieds ne touchaient pas le sol, qu'ils étaient distants de près d'un demi-mètre. D'ailleurs, après quelques soubresauts, elle eut tous les symptômes de la strangulation : visage violacé, langue pendante. Ce n'était pas un spectacle beau à voir. Les trois cadavres restèrent ainsi accrochés un bon moment, peut-être un quart d'heure. Alors, quelqu'un coupa les cordes et ils tombèrent sur le sol, flasques et inertes. Ils étaient pratiquement à mes pieds et j'eus tout le loisir de les observer. Il n'est pas facile de contrefaire la mort. Il ne suffit pas de s'allonger et de retenir son souffle : les comédiens en savent quelque chose, qui, jamais, ne parviennent à nous faire croire que la vie s'est retirée de leur corps [...]. Ces trois-là, j'aurais juré qu'ils avaient passé le cap, que rien ni personne ne pourrait les ranimer. Cependant, d'un bond, ils se relevèrent. En un éclair, ils furent sur leurs pieds ou sur leurs pattes et ils se mirent, il n'y a pas d'autre mot, à danser [...]. Ils faisaient une sorte de ronde autour du poteau, suivant fidèlement le rythme des tambours que la foule accompagnait en chantant et en battant des mains. Lorsque le silence revint, le bouc, le porc et la vieille femme s'effondrèrent à nouveau. Cette dernière fut ranimée comme on ranime une « houssni » après une possession très forte : on l'assit sur sa chaise, on l'appela par son nom avec insistance et on lui donna à boire. Quant aux animaux, ils ne donnèrent plus aucun signe de vie. On les découpa, en commençant par les testicules qu'une femme, « montée » par un esprit d'une grande violence, mangea tels quels. Le reste fut mis à cuire dans de grands chaudrons. Tout cela prit un certain temps, l'exaltation qui avait soulevé

l'assistance sembla retomber. Mais ce répit ne dura pas. Un homme de grande taille, très maigre, fut à son tour « chevauché ». À une certaine distance, un bûcher était disposé. À sa demande, on y mit le feu. Le bois était sec et en grande quantité, il ne tarda pas à ronfler et à crépiter. Cela parut sans doute insuffisant : des hommes y déversèrent plusieurs bidons d'essence et de pétrole. Les flammes montaient si haut qu'on devait les voir à des kilomètres. En plein milieu du brasier, on avait planté une barre de fer qui fut vite portée au rouge. Le possédé alla la chercher. Lorsqu'il revint parmi nous, la tenant entre ses mains nues, la chaleur était si forte que l'assistance tout entière recula²⁶⁶.

²⁶⁶ C. PLANSON, *Vaudou, un initié parle...*, Paris, Jean Dullis, 1974, p. 255-258.

Joseph ministre en Égypte

Odile Dapsens

Commentaire de l'aphorisme 96, issu des Aphorismes du nouveau-monde d'Emmanuel d'Hooghvorst.

Un aphorisme est une sentence renfermant beaucoup de sens en peu de mots. Emmanuel d'Hooghvorst, l'un des plus grands hermétistes que connut le XX^{ème} siècle, quitta ce monde en y laissant les *Aphorismes du nouveau-monde*. Ils sont d'une densité presque impénétrable pour les hommes de l'ancien-monde que nous sommes. Que pourrait-on cependant faire de mieux que d'essayer d'en flairer le sens en les méditant longuement, et en espérant en recevoir un jour l'Intelligence ? Nous proposons ici au lecteur quelques idées d'interprétation de l'aphorisme n°96²⁶⁷ qui nous sont venues de la confrontation des Écritures Saintes. Que l'Esprit qui les a inspirés nous pardonne notre faiblesse, et vienne éclairer l'entendement de ceux qui le cherchent sincèrement.

Aphorisme n°96 :

Joseph ministre en Égypte, se lit cuisant récolte du
pain des élus en terre muette d'un mort su en Osiris.
En ce siècle de famine, se tut la Sagesse des Anciens.
Héritait-on sans généalogie ?

Où gît Osiris, soit goûté son Hué. Se sut du siège bé-
ni, l'héritage de ces fiançailles des corps chymiques.
T'est dit ici l'Art pur qu'exila Rome qui n'a même fon-
dement.

Lève ô Pain cuit de IAVE ! Soupèse-le !

L'histoire de Joseph et ses frères est bien connue. Ja-
loux de leur cadet, ses frères l'avaient vendu à des marchands

²⁶⁷ E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », *op. cit.*, n° 96. C'est à cette édition que nous renvoyons tout au long de cet article.

ismaélites, faisant croire à leur père qu'il avait été dévoré par une bête sauvage. Ces marchands le vendirent à leur tour à Putiphar, eunuque de Pharaon. Alors qu'il faisait prospérer la maison de ce dernier, la femme de Putiphar l'accusa injustement de l'avoir voulu abuser et le fit jeter en prison. Mais sa capacité d'interpréter les songes allait le tirer d'affaire... Pour avoir prédit à Pharaon sept années de bonnes récoltes suivies de sept années de mauvaises et avoir pu ainsi limiter la famine, Joseph fut libéré et nommé ministre. C'est ainsi qu'il devint tout-puissant.

Les cabalistes enseignent que dans les Écritures, un même mot a toujours le même sens. Joseph fils de Jacob par exemple, est le même que Joseph le charpentier, nourricier du Christ. On pourrait donc considérer que l'aphorisme d'EH parle de l'un comme de l'autre, et nous apporte un commentaire de plus, non pas sur le *Joseph* historique de la Genèse, mais sur l'aspect du Mystère qu'il symbolise. Charles d'Hooghvorst n'écrivait-il pas, dans son introduction aux *Aphorismes du nouveau-monde* :

C'est donc l'Homme nouveau qui a écrit ces aphorismes. Ils nous décrivent son Monde Nouveau, ou plus exactement, ils nous enseignent la réalisation de l'Œuvre de la Nature régénérée, renouvelée. Ici, l'auteur parle de ce qui est expérimenté de l'autre côté du voile de la création mélangée dans laquelle nous nous trouvons, et c'est pourquoi son langage nous paraît impénétrable²⁶⁸.

Qui est donc Joseph dans le Monde Nouveau ?

Ce qu'Emmanuel d'Hooghvorst dit d'Ulysse dans son *Fil de Pénélope* peut manifestement être appliqué à Joseph :

Tels sont donc Polyphème l'enragé, soucieux seulement de vie animale et Ulysse, l'or céleste descendu pour recevoir des présents : pour s'enrichir, se con-

²⁶⁸ C. D'HOOGHVORST, Introduction à E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », *op. cit.*.

denser en corps métallique. Mais le voilà pris en sa geôle minérale comme dans un retraits ou une étable. Polyphème ne le reconnaît pas pour ce qu'il est : sucer les égarés n'est séparer ni cuire l'or latent d'existence celée²⁶⁹.

Joseph, comme Ulysse, est cet or céleste qui descend en Égypte pour s'y enrichir et acquérir de la densité. Or selon ce passage du *Fil de Pénélope*, il commence par être « pris en sa geôle minérale ». Tel est son état en chacun de nous, il est prisonnier comme Joseph dans sa prison d'Égypte. Polyphème ne le reconnaît pas pour ce qu'il est, il est encore illisible. Il ne se *lit* en effet que lorsqu'il se sépare et commence à se cuire.

L'origine du nom Joseph est la racine יסף, qui signifie en hébreu « ajouter ». Les cabalistes ont pour cette raison dit de lui qu'il avait reçu un ajout, un *supplément d'âme*. Dans la tradition juive, l'homme possède, outre son corps, le גוף (*gouf*), un נפש (*nefesh*), esprit soumis aux astres, ainsi qu'une partie divine appelée נשמה (*nechamah*) qui est comme enfermée au fond d'une cave, et à laquelle il n'a accès que s'il en reçoit la clé, ce *supplément d'âme* qu'ils appellent le רוח (*rouah*).

Si notre Joseph est dit ministre, est-ce parce qu'il descend dans cette cave accomplir le ministère, qui aboutira en remontant, lors de sa sortie d'Égypte, au magistère ? Ou bien parce qu'il *administre* le pain du ciel détendu dans le vin de la terre aux enfants de Dieu, comme le dit ce verset du *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux :

Le pain du ciel doit être détendu dans le vin de la terre pour être administré aux enfants de Dieu, car la communion du Vivant d'éternité possède une force qui peut tuer notre faiblesse²⁷⁰.

Selon ce verset, le ministre permet l'union du ciel et de la terre, de la même façon que la cuisson de Joseph est suivie dans l'aphorisme par l'union d'Isis et d'Osiris. On peut dès

²⁶⁹ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 40.

²⁷⁰ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXIX, 49.

lors le rapprocher d'Hermès/Mercure, ministre d'Isis et d'Osiris. Dans ses *Fables égyptiennes et grecques*, Pernety dit de lui qu'il est celui qui permet leur union, étant un peu de la nature de chacun. La planète Mercure est d'ailleurs toujours proche du Soleil et de la Lune lorsque ceux-ci sont conjoints²⁷¹, et saint Augustin donne au nom du messager des dieux (*Mercurius*) l'étymologie de *per medium currens*, voyageant au milieu – c'est-à-dire entre le haut et le bas, entre le sacrum et l'occiput.

Pernety nous parle ailleurs de cette préparation à la génération, fruit de l'union d'Isis et d'Osiris par Mercure en termes plus chymiques :

Le Mercure est le principal agent intérieur de l'œuvre : il est chaud et humide ; il dissout, il putrifie, il dispose à la génération ; et l'artiste est l'agent extérieur²⁷².

Joseph cuisant n'est donc pas nécessairement un homme extérieur muni d'un bon réchaud. Il peut être un *agent intérieur de l'œuvre*. Pernety distingue d'ailleurs deux chaleurs :

Il y a donc deux chaleurs, une putrédinale externe, et une vitale, ou générative interne. Le feu interne obéit à la chaleur du vase jusqu'à ce que, délié et délivré de sa prison, il s'en rende le maître. La chaleur putrédinale vient à son secours, elle passe en la nature de chaleur vitale, et toutes deux travaillent ensuite de concert. C'est donc le vase qui administre la chaleur propre à corrompre, et la semence qui fournit le feu propre à la génération²⁷³.

Cette *chaleur vitale, ou générative interne*, qui finit par se rendre maître de sa prison semble bien être notre Joseph.

²⁷¹ Puisqu'elle est toujours proche du soleil.

²⁷² A.-J. PERNETY, *op. cit.*, t. I, p. 280.

²⁷³ *Ibid.* p. 170.

Au cours de sa cuisson, il devient tout puissant, il lève et sort ainsi d'Égypte.

Mais que représente l'Égypte ? Son nom hébreu, מצרים (*mitsraïm*) signifie angoisse, mais aussi moule. Cette angoisse est nécessaire, elle est le moule dans lequel peut se cuire l'esprit d'en-haut. Le mot מצרים (*mitsraïm*) est également apparenté à יצירה (*ietsirah*) « formation », nom donné au troisième des quatre stades de densification des *sephiroth*. L'Égypte est par ailleurs appelée pays de Cham, qui vient de חם (*ham*) la chaleur, peut-être celle qui permet la cuisson...

Elle est encore la terre dans laquelle les membres d'Osiris furent dispersés par Typhon, jusqu'à ce qu'Isis vienne les rassembler et rendre la vie à son frère bien-aimé. EH semble avoir exprimé la même chose en enseignant dans ses cours d'hébreu que Joseph était descendu en Égypte pour y récolter les étincelles de sainteté qui s'y trouvaient, ce qui fait également écho au verset :

Les prophètes sont venus collecter la poussière d'or
dispersée dans la boue de ce monde²⁷⁴.

C'est donc en Égypte, dans la boue de ce monde, que Joseph trouve de quoi s'enrichir ; et dans les trois cas (les membres d'Osiris, les étincelles de sainteté et la poussière d'or) cette richesse semble devoir se récolter. C'est peut-être pour cette raison que l'aphorisme insiste sur le fait que Joseph cuit *récolte* du pain des élus, et non pas directement le pain comme on aurait pu l'attendre au sens premier.

La *terre muette* dont fait ensuite mention l'aphorisme nous mène néanmoins à une autre interprétation. Charles d'Hooghvorst nous a laissé un commentaire passionnant sur le silence de la terre. Il commente cette phrase de son frère EH « *la géniale alchymie se lit du silence d'une terre damnée qui est l'enfer des métaux* » en disant que notre terre à nous ne se tait

²⁷⁴ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XVIII, 6.

jamais, qu'elle est comme les grenouilles des dix plaies d'Égypte qui coassent sans arrêt. Le jour où cette terre se tait enfin, dit-il, il faut la faire suer par l'Art. Charles dit de cet Art qu'il est un feu qui vient du ciel. C'est lui qui permet au mort – Osiris – dans son tombeau – la terre muette – de naître. Cette sueur nous ramène au Mercure dont nous parlions, puisqu'Emmanuel d'Hooghvorst disait à son sujet :

Le rebis est le mercure préparé par l'Artiste. On ne le trouve pas dans cet état dans la nature. C'est une sueur. La sueur de la pierre, c'est le Mercure des Philosophes, c'est le mercure qui doit cuire²⁷⁵.

Pourrait-on alors comprendre que Joseph est cette sueur qui cuit, récoltée du pain des élus, récolte qui se fait en terre muette ? Ou bien cette sueur est-elle elle-même le pain des élus récolté en terre muette, ou tiré de la terre muette ?

Mais que viennent ajouter les mots « *d'un mort su en Osiris* » ? Le passage du Fil de Pénélope qui commente l'arrivée d'Ulysse chez Calypso est éclairant :

Le mât et la quille rendus à Ulysse, voilà notre Hué pourvu de poids et de mesure ; c'est désormais le fameux mercure des Philosophes, l'Esprit-Corps de l'Univers. Le voilà conduit à présent en Calypso. « Elle me cuira, dit l'Art pur, en lente cure comme une punition ». Le soin de Calypso l'éduquera d'un mode non su en l'exil qui pense l'Art bêtement. Calypso, maître d'Art, ni Dame ni déesse, cuira désormais notre Grand Art²⁷⁶.

Si EH spécifie « su en Osiris » dans l'aphorisme, c'est donc certainement par opposition au fait que cette cuisson n'est pas sue en l'exil. C'est peut-être également à cela qu'Ovide fait allusion lorsqu'il dit que Midas garde des oreilles d'âne, alors qu'il a terminé de cuire.

²⁷⁵ E. D'HOOGHVORST, commentaire oral.

²⁷⁶ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 99.

S'il put cuire ce rêve divin en corps de sagesse, Midas sut-il l'Y de l'Art magique ? Il ne crut ce pur rire placé en un pot. « Je parle, dit-il, inspiré de ce Pan, ma muse, mais je n'entends ce rire cuit ». Ce rire ne s'entend que d'oreilles sages. Te le faire entendre, sot muet, serait le semer en exil ! ²⁷⁷

L'exil n'entendra donc jamais le son de ce rire cuit, il n'y a qu'Osiris pour l'entendre.

C'est d'ailleurs peut-être pour cela que l'aphorisme parle encore de famine par la suite : *en ce siècle de famine, se tut la Sagesse des Anciens*, tandis que Joseph est déjà en train de cuire – pour autant que la chronologie ait une importance, puisque, comme disait rabbi Abahou, elle ne pose problème qu'à ceux qui ne sont pas reliés²⁷⁸.

Nous pensons pouvoir comprendre cette famine de deux manières.

Elle peut désigner l'état dans lequel se trouve la partie supérieure de l'homme qui erre, privée de sens et de parole. Pour cette même raison, on dit de la Sagesse des Anciens qu'elle *se tut*. Elle a perdu la parole. Le mot « sagesse » vient du latin *sapientia*, lui-même issu de *sapere*, goûter. Ce n'est que grâce au sel d'Osiris que cet Hué sera goûté.

La famine est également l'état dans lequel nous nous trouvons dans ce monde. Elle peut donc signifier l'état d'avarice et de gel dans lequel nous sommes. Cet état est toutefois nécessaire, puisque c'est grâce à la famine que l'or afflue en Égypte, ou autrement dit, c'est grâce à notre avarice que confluent en un seul lieu tous les éléments nécessaires à la résurrection corporelle – c'est-à-dire notre corps, notre âme et notre esprit. Ils y sont cependant gelés et mêlés de crasse, et doivent être séparés, purifiés et recuits ensemble pour que cesse la famine.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 139.

²⁷⁸ *Talmud de Babylone*, Berakhot, 10a.

Et comme dit l'aphorisme, il ne faut pas seulement que la cuisson commence pour que cesse la famine, il faut qu'il y ait héritage : *hérita-t-on sans généalogie* ?

Quelle est cette généalogie nécessaire pour avoir part à l'héritage ? Nous avons cité plus haut un passage du *Fil de Pénélope* qui disait que Midas ne pouvait entendre le rire cuit. Il faudra pour cela, dit la suite du texte, que son barbier, appelé par EH feu de régénération, vienne lui couper les poils des oreilles. Or l'étymologie du mot *régénération* le rapproche précisément de la *généalogie* nécessaire pour hériter. Ce n'est qu'une fois régénérés par ce feu que nous pourrons hériter.

Un commentaire du Midrash sur la généalogie de Joseph va dans le même sens. Il commente ce verset de la Genèse, « voici les engendremens de Jacob : Joseph était âgé de dix-sept²⁷⁹ ans »²⁸⁰, en disant que l'on aurait pu s'attendre à ce que le texte mentionne Ruben, fils aîné de Jacob, plutôt que Joseph. Les engendremens dont parle l'Écriture sont donc les « engendremens messianiques », ceux qui se font par le רוּחַ (*rouah*) qui est justement le supplément d'âme que nous rapprochions tout à l'heure de Joseph.

Cela rejoint encore l'enseignement cabalistique qui dit qu'Isaac a une généalogie à partir du moment où Dieu s'est manifesté à lui en disant : « Je suis le Dieu d'Abraham ton père, ne crains pas »²⁸¹.

C'est donc l'homme qui a eu part à cette manifestation, qui a été réengendré par le רוּחַ (*rouah*) qui hérite, et non l'homme charnel. EH dit d'ailleurs dans la suite du commentaire sur le roi Midas :

²⁷⁹ Il est amusant de noter qu'en guématrie, le mot généalogie vaut dix-sept.

²⁸⁰ Gen. 37, 2.

²⁸¹ Gen. 26, 24.

Cuire en lourd métal cet air léger du printemps, c'est œuvre d'homme. Le récolter, c'est l'œuvre d'un dieu²⁸².

Ce qu'il met d'ailleurs en relation avec le passage des Évangiles qui dit : « l'un sème, l'autre moissonne »²⁸³.

Ajoutons à propos du terme *hériter* que certains l'ont rapproché du latin *haerere*, être attaché, se fixer. On dit dans la tradition juive que la Torah est premièrement fluide, mais que pour ceux qui parviennent à la capter, elle devient une semence qui pousse et croît en un arbre solide. Il suffit alors de s'attacher (*haerere*) à l'arbre et de tenir bon, tel Ulysse à son mât. Cette semence est-elle elle aussi liée au réengendrement, à la nouvelle généalogie qui permet de se fixer, d'hériter ?

Continuons la lecture de l'aphorisme : *où gît Osiris, soit goûté son Hué*.

Commençons par définir l'*Hué*, avec les termes de celui qui en a enrichi la langue française.

Voilà l'or de la vie ou mercure vulgaire errant et non fixé, suspendu dans le grand Océan qui entoure notre globe. Nous avons vu déjà qu'un des noms de l'or volatil dans les mystères d'Éleusis était *Hué !, pleus !*. Dans cet état qui correspond au monde platonicien des idées, le génie d'Hué pense le monde sans en avoir le poids. C'est un mage sans magie, muet, errant, perpétuellement en quête d'un lieu, d'un logement terrestre et fixe, car cette pensée désire parler, se dire, se définir, peser en corps et mesurer, car le logos platonicien est défini comme la mesure de toutes choses. Cet errant ne peut donc accomplir son grand désir : former son fruit en l'Art, c'est pourquoi il est appelé Ulysse, l'irrité²⁸⁴.

²⁸² E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 139.

²⁸³ JEAN IV, 37.

²⁸⁴ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 65.

Cet Hué cherche à s'incarner, et ce n'est que lorsqu'il est uni à Osiris qu'il peut être connu, être goûté et donner ainsi la sagesse. À ce moment, il devient Kué, qui signifie : *engendre* ! Notons en passant que l'on peut peut-être rapprocher *Hué* de l'Art, que l'étymologie « *ῥαρς* » rapproche du français *verser*, du mâle ὄρσῃν qui verse sa semence ; et Kué de τεχνη, issu de τικτω, engendrer. Hué ainsi semble se rapporter au mystère de l'union, et Kué à celui de la génération, de l'engendrement que va être *l'héritage de ces fiançailles des corps chymiques*.

Cet héritage *se sut du siège béni*, c'est donc certainement là, dans le sacrum, que se trouvera le dieu réengendré qui va récolter la moisson. Ajoutons qu'en égyptien, le hiéroglyphe d'Isis est un siège. On pourrait donc interpréter le siège béni comme Isis descendue (le mot hébreu employé pour bénir, בָּרַךְ (*barakh*) signifiant également faire descendre). Isis descendue devient dans la Vierge Marie celle qui engendre le Christ.

Dans la suite de l'aphorisme : *t'est dit ici l'Art pur qu'exila Rome qui n'a même fondement*, on peut entendre (au moins) deux choses différentes. Soit Rome n'a même pas de fondement, soit elle n'a pas le même fondement – ce qui revient peut-être au même. Rome, que les Hébreux appellent Édom a, selon eux, un fondement de chair. Dans la lame du Tarot intitulée *Le Pape*, on voit très bien que le fondement de ce dernier est bleu, c'est-à-dire, désincarné. Jacob, pour sa part, a pour fondement un os : le sacrum. Il est cette semence appelée, לוּז, *louz*, l'amande, qui deviendra בֵּית־אֵל, *Bethel*, la maison de Dieu, après la vision de Jacob. Si l'on dit que Rome l'exile, c'est peut-être lié au fait que les vertèbres du sacrum sont séparées des autres. Ou serait-ce une façon d'exprimer la séparation du pur et de l'impur qui se produit à ce moment ?

Quant à *l'Art pur*, c'est le résultat de l'union du mâle et de la femelle :

La rencontre du mâle et de la femelle est la fin des fables : elle provoque l'Art pur²⁸⁵.

Il est l'union du feu de l'Art et de celui de la Nature, qui pourraient être les deux chaleurs dont parlait Pernety dans l'extrait cité plus haut, finissant par s'unir et travailler de concert.

EH dit à propos de cette union :

Quel poète ! le disciple de l'Art qui prépare et dispose ce commerce où Isis et Osiris se connaîtront, deux en un, lu Pan. C'est l'âge d'or mûrissant en un pot. Les fiancés de l'Art sont donc comme deux sens, le solve et le coagula lus en un seul. Sans chymie ne se régénère cet or vil²⁸⁶.

Pan a souvent été rapproché, par son étymologie, du mot pain. Ce pain doit encore mûrir dans un pot, et cela pourrait expliquer que dans sa dernière phrase l'aphorisme dit : *Lève, ô pain cuit de IAVE ! Soupèse-le !* Faire lever un pain cuit, ce qui pris littéralement semble n'avoir pas beaucoup de sens, serait donc le faire mûrir, le faire fermenter. On dit d'ailleurs que le vouloir du Père est comme un ferment, qui cuit un pain qui est le fils, avec la farine qui est le Saint-Esprit. Joseph pourrait être ce ferment qui fermente cette pâte qui lui est consubstantielle, et la multiplie, la fait lever.

On peut également rapprocher cette cuisson de ce que dit Pernety en commentant ce canon de Jean d'Espagnet :

Le feu de la nature, qui achève la fonction des éléments, devient manifeste, de caché qu'il était, lorsqu'il est excité par le feu extérieur. Alors le safran teint le lys, et la couleur se répand sur les joues de notre enfant blanc, devenu par là robuste et vigoureux²⁸⁷.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 227.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 80.

²⁸⁷ J. D'ESPAGNET, « Canon 79 », cité dans A.-J. PERNETY, *op. cit.*, t. II, p. 259.

Le feu est donc la vraie nourriture de la Pierre des sages. Non pas, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer, que le feu augmente la pierre en largeur, hauteur et profondeur, et qu'il devienne une substance qui s'identifie avec elle, comme il arrive à la nourriture que prennent les enfants : mais le feu nourrit et augmente sa vertu, il lui donne ou plutôt manifeste sa couleur rouge, cachée dans le centre de la blanche, de la même manière que le nitre devient rouge au feu, de blanc qu'il était²⁸⁸.

Lever le pain serait alors le rendre manifeste, de caché qu'il était.

Concluons en notant que la dernière phrase nous semble reposer sur le nombre *quatre* : elle est composée de quatre mots de quatre lettres : *Lève, pain, cuit* et *IAVE*, ce qui fait immédiatement songer aux quatre éléments. Or IAVE, en guématrie, vaut 10 (suivant l'alphabet latin), et pourrait donc être ce feu de d'Espagnet, qui achève la fonction des éléments, ou autrement dit la décade enchaînée dans les quatre éléments. EH dit de cette décade que les Pythagoriciens appelaient Tétractys :

C'est le Grand Art mûri que les disciples nommaient Tétractys ou tétrade sacrée, source de nature et modèle des dieux. Là, les sirènes sont muses vives, la voix d'un feu amical né du silence. En Tétractys se fait tout l'Art gardé en pot luté où se pèse un doux mercure²⁸⁹.

²⁸⁸ A.-J. PERNETY, *op. cit.*, t. II, p. 259.

²⁸⁹ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 89.

Hommage à saint Louis-Marie Grignon de Montfort

Caroline Thuysbaert

Cet hommage n'a pas pour but de faire connaître la biographie de ce grand saint français, né le 31 janvier 1673 et décédé le 28 avril 1716. Plusieurs auteurs ont rédigé des biographies, faciles à trouver dans le commerce.

L'intention est, ici, de mettre à l'honneur ses écrits qui révèlent un personnage haut en couleurs, qui n'a pas laissé son entourage indifférent. Son caractère trempé et sincère lui a valu de nombreux ennemis, en tout cas à son époque. Comme le disait Lao-T'seu : « Ceux qui me comprennent sont rares, certes. C'est la mesure de ma valeur »²⁹⁰.

Voici comment lui-même se décrit :

Dans la nouvelle famille dont je suis, j'ai épousé la sagesse et la croix, où sont tous mes trésors temporels et éternels de la terre et des cieux, mais si grands que, si on les connaissait, Montfort ferait envie aux riches et plus puissants de la terre. Personne ne connaît les secrets dont je parle, ou du moins très peu de personnes. Vous les connaîtrez dans l'éternité, si vous avez le bonheur d'être sauvée, car peut-être ne le serez-vous pas ; tremblez et aimez davantage²⁹¹.

Si Dieu ne m'avait pas donné des yeux autres que ceux que m'ont donnés mes parents, je me plain-

²⁹⁰ LAO TSEU, *Dao De Jing*, II, 70.

²⁹¹ L.-M. GRIGNON DE MONTFORT, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1966, p. 55, Lettre 20.

drais, je m'inquiéteraï avec les fous et les folles de ce monde corrompu²⁹².

Voici ce qu'on ne pourra croire :
Je la porte au milieu de moi,
Gravée avec des traits de gloire,
Quoique dans l'obscur de la foi²⁹³.

On le sait peu : il a écrit de très nombreux « cantiques », poèmes profonds, émouvants et rimés, plein d'humour, de sincérité et parfois de virulence.

Sans vous soucier de la rime,
Méditez bien mes petits vers.
Comprenez-en le sens sublime
Et faites-en vos doux concerts.

Si ces vers sont très peu de chose,
Jetez-en la faute sur moi,
Mais que je ne sois pas la cause
Que vous y refusiez la foi²⁹⁴.

Grignion de Montfort nous a laissé bon nombre d'écrits. Le plus célèbre est, sans conteste, le Traité de la vraie dévotion à la très Sainte Vierge. Au sujet de la postérité de ce livre (qui a été littéralement enterré après sa mort, qui a été occulté pendant des décennies, et dont une partie a disparu), Grignion écrit, de manière tout à fait prophétique :

Je prévois bien des bêtes frémissantes, qui viennent en furie pour déchirer avec leurs dents diaboliques ce petit écrit et celui dont le Saint-Esprit s'est servi pour l'écrire, ou du moins pour l'envelopper dans les ténèbres et le silence d'un coffre, afin qu'il ne paraisse point ; ils attaqueront même et persécuteront ceux et celles qui le liront et réduiront en pratique. Mais n'importe ! mais tant mieux ! Cette vue m'encourage et me fait espérer un grand succès, c'est-à-dire un grand escadron de braves et vaillants soldats de Jé-

²⁹² *Ibid.*, p. 82, Lettre 34.

²⁹³ *Ibid.*, p. 1318, Cantique 77, §15.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 1239, Cantique 48, §15-16.

sus et de Marie, de l'un et l'autre sexe, pour combattre le monde, le diable et la nature corrompue, dans les temps périlleux qui vont arriver plus que jamais. *Qui legit, intelligat. Qui potest capere, capiat*²⁹⁵.

Un lecteur moderne pourrait, à première vue, juger ses écrits et son langage « démodé », « dévot » voire « bigot » au sens péjoratif des termes.

Comment Grignion définit-il la dévotion à la Vierge ?

Il y a plus que jamais de fausses dévotions à la Sainte Vierge, qu'il est facile de prendre pour de véritables dévotions. Le diable, comme faux monnayeur et trompeur fin et expérimenté, a déjà tant trompé et damné d'âmes par une fausse dévotion à la très Sainte Vierge, qu'il se sert tous les jours de son expérience diabolique pour en damner beaucoup d'autres, en les amusant et endormant dans le péché, sous prétexte de quelques prières mal dites et de quelques pratiques extérieures qu'il leur inspire. Comme un faux monnayeur ne contrefait ordinairement que l'or et l'argent et fort rarement les autres métaux, parce qu'ils n'en valent pas la peine, ainsi l'esprit malin ne contrefait pas tant les autres dévotions que celles de Jésus et de Marie, la dévotion à la Sainte Communion et la dévotion à la Sainte Vierge, parce qu'elles sont, parmi les autres dévotions ce que sont l'or et l'argent parmi les métaux²⁹⁶.

Ceux qui sont conduits par l'esprit de Marie sont des enfants de Marie, et par conséquent enfants de Dieu, [...] ; et parmi tant de dévots à la Sainte Vierge, il n'y a de vrais et fidèles dévots que ceux qui se conduisent par son esprit²⁹⁷.

Qu'est-ce qui empêche l'homme de se laisser conduire par l'esprit de Marie ?

²⁹⁵ « Traité de la vraie dévotion » dans *Ibid.*, p. 557.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 546.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 660.

Nos meilleures actions sont ordinairement souillées et corrompues par le mauvais fond qui est en nous. Quand on met de l'eau nette et claire dans un vaisseau qui sent mauvais ou du vin dans une pipe dont le dedans est gâté par un autre vin qu'il y a eu dedans, l'eau claire et le bon vin en est gâté et en prend aisément la mauvaise odeur. De même, quand Dieu met dans le vaisseau de notre âme, gâté par le péché originel et actuel, ses grâces et rosées célestes ou le vin délicieux de son amour, ses dons sont ordinairement gâtés et souillés par le mauvais levain et le mauvais fond que le péché a laissés chez nous²⁹⁸.

Nous devons donc, avant tout, nous débarrasser de notre mauvais fond :

Pour nous vider de nous-mêmes, il faut premièrement bien connaître, par la lumière du Saint-Esprit, notre mauvais fond, notre incapacité à tout bien utile au salut, notre faiblesse en toutes choses, notre inconstance en tout temps, notre indignité de toute grâce, et notre iniquité en tout lieu. Le péché de notre premier père nous a tous presque entièrement gâtés, aigris, élevés et corrompus, comme le levain aigrit, élève et corrompt la pâte où il est mis²⁹⁹.

Secondement, pour nous vider de nous-mêmes, il faut tous les jours mourir à nous-mêmes : c'est-à-dire qu'il faut renoncer aux opérations des puissances de notre âme et des sens du corps, qu'il faut voir comme si on ne voyait point, entendre comme si on n'entendait point, se servir des choses de ce monde comme si on ne s'en servait point, ce que saint Paul appelle mourir tous les jours³⁰⁰.

Louis Cattiaux exprime la même chose dans son Message Retrouvé :

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 536.

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 537.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 539.

On nettoie le flacon avant d'y mettre le vin céleste³⁰¹.

Dieu vit et attend dans chacun de nous. Il suffit de mourir au monde et à soi-même pour l'entendre et pour le voir aussitôt³⁰².

À cette fin, il faut implorer l'aide d'En Haut :

Les misérables enfants d'Adam et d'Ève, chassés du paradis terrestre, ne peuvent entrer à celui-ci que par une grâce particulière du Saint-Esprit, qu'ils doivent mériter³⁰³.

Grignon de Montfort affirme que la dévotion à la très Sainte Vierge est « nécessaire à tous les hommes pour faire leur salut »³⁰⁴. Pour illustrer cela, il rapporte une histoire : saint François vit dans une extase « une grande échelle qui allait au ciel, au bout de laquelle était la Sainte Vierge, et par laquelle il lui fut montré qu'il fallait monter pour arriver au ciel »³⁰⁵.

La Vierge est donc une extrémité de cette échelle décrite dans la Genèse : « une échelle dressée sur la terre et dont le sommet touchait au ciel »³⁰⁶. Le lieu où cette échelle est vue est qualifié de « maison de Dieu, porte du ciel »³⁰⁷. Or, la Vierge elle-même est appelée « monde de Dieu », « cité de Dieu »³⁰⁸, « ville »³⁰⁹, « porte »³¹⁰. Le chant traditionnel chrétien la décrit comme la *felix caeli porta*, « l'heureuse porte du ciel ». L'alchimiste Nicolas Valois dit : « Si l'humilité est la porte de

³⁰¹ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., I, 38'.

³⁰² *Ibid.*, IV, 80.

³⁰³ « Traité de la vraie dévotion » dans L.-M. GRIGNION DE MONTFORT, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 664.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 511.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 510.

³⁰⁶ *Gen.* 28, 12.

³⁰⁷ *Ibid.* 17.

³⁰⁸ « Traité de la vraie dévotion » dans L.-M. GRIGNION DE MONTFORT, *Œuvres complètes*, op. cit., n° 262.

³⁰⁹ *Ibid.*, n° 6.

³¹⁰ *Ibid.*, n° 48.

ce jardin, la patience en est l'échelle »³¹¹. Or, qui représente le mieux l'humilité, sinon la Vierge Marie ?

Dans ce lieu redoutable de la vision de l'échelle est communiquée une teinture : Tekhelet (תכלת), dont la racine signifie « peler, écorcher ».

L'être humain doit donc être pelé, écorché vif, pour recevoir cette vision et cette teinture. Grignon de Montfort propose une interprétation passionnante de l'histoire de Jacob et de Rébecca, qu'il qualifie de « figure biblique de cette parfaite dévotion ». Rébecca avait demandé à Jacob de lui apporter deux chevreaux, afin qu'il puisse recevoir (à la place d'Ésaü) la bénédiction de son père Isaac. Cette histoire se lit au chapitre XXVII de la Genèse.

[Les vrais dévots] aiment tendrement et honorent véritablement la très Sainte Vierge comme leur bonne mère et maîtresse. Ils l'aiment non seulement de bouche, mais en vérité ; ils l'honorent, non seulement à l'extérieur, mais dans le fond du cœur ; ils évitent, comme Jacob, tout ce qui lui peut déplaire, et pratiquent avec ferveur tout ce qu'ils croient pouvoir leur acquérir sa bienveillance. Ils lui apportent et lui donnent, non deux chevreaux, comme Jacob à Rébecca, mais leur corps et leur âme, avec tout ce qui en dépend, figurés par les deux chevreaux de Jacob, afin qu'elle les reçoive comme une chose qui lui appartient ; afin qu'elle les tue et les fasse mourir au péché et à eux-mêmes, en les écorchant et dépouillant de leur propre peau et de leur amour-propre, et, par ce moyen, pour plaire à Jésus, son Fils, qui ne veut pour ses amis et disciples que des morts à eux-mêmes ; afin qu'elle les apprête au goût du Père céleste, et à sa plus grande gloire, qu'elle connaît mieux qu'aucune créature ; afin que, par ses soins et ses intercessions, ce corps et cette âme, bien purifiés de toute tache, bien morts, bien dépouillés et bien ap-

³¹¹ N. VALOIS, *Les Cinq Livres ou la clef du secret des secrets*, livre 2.

prêtés, soient un mets délicat, digne de la bouche et de la bénédiction du Père céleste³¹².

En un autre endroit :

Quand on lui a apporté et consacré son corps et son âme et tout ce qui en dépend, sans rien excepter, que fait cette bonne Mère ? Ce que fit autrefois Rébecca aux deux chevreaux que lui apporta Jacob : elle les tue et fait mourir à la vie du vieil Adam ; elle les écorche et dépouille de leur peau naturelle, de leurs inclinations naturelles, de leur amour propre et propre volonté et de toute attache à la créature ; elle les purifie de leurs taches et ordures et péchés ; elle les apprête au goût de dieu et à sa plus grande gloire³¹³.

Montfort compare aussi la Vierge à la lune :

Si nous craignons d'aller directement à Jésus-Christ Dieu, ou à cause de sa grandeur infinie, ou à cause de notre bassesse, ou à cause de nos péchés, implorons hardiment l'aide et l'intercession de Marie notre Mère. [...] Elle n'est pas le soleil, qui, par la vivacité de ses rayons, pourrait nous éblouir à cause de notre faiblesse ; mais elle est belle et douce comme la lune, qui reçoit sa lumière du soleil et la tempère pour la rendre conforme à notre petite portée³¹⁴.

Il la compare également à un moule :

Remarquez, s'il vous plaît, que je dis que les saints sont moulés en Marie. Il y a une grande différence entre faire une figure en relief, à coups de marteau et de ciseau, et faire une figure en la jetant en moule : les sculpteurs et statuaires travaillent beaucoup à faire les figures dans la première manière, et il leur faut beaucoup de temps ; mais à la faire dans la seconde manière, ils travaillent peu et les font en fort peu de temps. Saint Augustin appelle la Sainte Vierge

³¹² « Traité de la vraie dévotion » dans L.-M. GRIGNION DE MONTFORT, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 616.

³¹³ *Ibid.*, p. 622.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 542.

forma Dei : le moule de Dieu. *Si formam Dei te appellem, digna existis* : le moule propre à former et mouler des dieux [...]. Mais pour ceux qui embrassent ce secret de la grâce que je leur présente, je les compare avec raison à des fondeurs et mouleurs qui, ayant trouvé le beau moule de Marie, où Jésus-Christ a été naturellement et divinement formé, sans se fier à leur propre industrie, mais uniquement à la bonté du moule, se jettent et se perdent en Marie pour devenir le portrait au naturel de Jésus-Christ. O la belle et véritable comparaison ! Mais qui la comprendra ? Je désire que ce soit vous, mon cher frère. Mais souvenez-vous qu'on ne jette en moule que ce qui est fondu et liquide : c'est-à-dire qu'il faut détruire et fondre en vous le vieil Adam, pour devenir le nouveau en Marie³¹⁵.

Le grand saint connaissait bien la faiblesse des humains :

Ce qui augmente cette difficulté, c'est notre imagination, qui est si volage qu'elle n'est pas quasi un moment en repos, et la malice du démon si infatigable à nous distraire et à nous empêcher de prier³¹⁶.

Tout se réduit donc à trouver un moyen facile pour obtenir de Dieu la grâce nécessaire pour devenir saint ; et c'est celui que je veux vous apprendre. Et, je dis que pour trouver la grâce de Dieu, il faut trouver Marie³¹⁷.

Ce chemin de dévotion n'est pas si aisé, comme il le décrit dans ce célèbre passage où il associe Marie à la « confiture des croix » :

Ce n'est pas que celui qui a trouvé Marie par une vraie dévotion soit exempt de croix et de souffrances, tant s'en faut ; il en est plus assailli qu'aucun autre, parce que Marie, étant la Mère des vivants, donne à tous ses enfants des morceaux de l'Arbre de vie, qui

³¹⁵ *Ibid.*, p. 636-637.

³¹⁶ « Le Secret admirable du très saint rosaire » dans *Ibid.*, p. 364.

³¹⁷ « Le Secret de Marie » dans *Ibid.*, p. 435.

est la croix de Jésus ; mais c'est qu'en leur taillant de bonnes croix, Elle leur donne la grâce de les porter patiemment et même joyeusement ; en sorte que les croix qu'Elle donne à ceux qui lui appartiennent sont plutôt des confitures ou des croix confites que des croix amères ; ou, s'ils en sentent pour un temps l'amertume du calice qu'il faut boire nécessairement pour être ami de Dieu, la consolation et la joie, que cette bonne Mère fait succéder à la tristesse, les animent infiniment à porter des croix encore plus lourdes et plus amères³¹⁸.

Montfort jetait un regard fort critique sur les prédicateurs de son temps, ce qui lui a valu bien des ennemis. L'avertissement qui suit reste, sans aucun doute, d'actualité :

À peine de mille prédicateurs, je dirais dix mille sans mentir, y en a-t-il un qui ait ce grand don du Saint-Esprit ; la plupart n'ont que la langue, la bouche et la sagesse de l'homme ; c'est pourquoi peu d'âmes sont éclairées et touchées et converties par leurs paroles, quoiqu'ils les aient tirées de l'Écriture sainte et des Pères, quoique les vérités qu'ils prêchent soient très bien appuyées, très bien prouvées, très bien agencées, très bien prononcées, très bien écoutées et applaudies. Leurs sermons sont bien composés, leur langage est trié et choisi, leurs pensées sont ingénieuses, les citations de l'Écriture sainte et des Pères leur sont familières, leurs gestes sont bien réglés, leur éloquence est vive ; mais, malheur ! tout cela, n'étant qu'humain et naturel, ne produit que de l'humain et du naturel [...]. Comme ils ne battent que l'air et ne frappent que les oreilles, il ne faut pas s'étonner si personne ne les attaque, si l'esprit du mensonge ne dit mot, *in pace sunt ea quae possidet* ; comme le prédicateur à la mode ne frappe point au cœur, qui est la citadelle où ce tyran est renfermé, il ne s'étonne pas beaucoup du grand bruit qu'on mène au dehors.

Mais qu'un prédicateur plein de la parole et de l'esprit de Dieu vienne seulement à ouvrir la bouche,

³¹⁸ *Ibid.*, p. 451-452.

tout l'enfer sonne l'alarme et remue ciel et terre pour se défendre. C'est pour lors qu'il se fait une sanglante bataille entre la vérité qui passe par la bouche du prédicateur et le mensonge qui sort de l'enfer ; entre ceux des auditeurs qui deviennent par leur foi les amis de cette vérité et les autres qui, par leur incrédulité, deviennent les suppôts du père du mensonge. Un prédicateur de cette trempe divine va remuer par ses seules paroles de la vérité, quoique très simplement dites, toute une ville et toute une province par la guerre qu'il y excite³¹⁹.

Louis Cattiaux portait un même regard critique sur les prédicateurs de son temps (le XX^e siècle) :

Les prédicateurs vantent à présent dans le lieu saint les savants et leurs poisons pour flatter l'ignorance du monde et pour ne pas paraître arriérés ; car la foi, l'amour et la science de Dieu leur semblent trop puérils et trop démodés et ils ont honte de la simplicité de nos premiers pères. Qui inspire ces pasteurs qui nous vantent le siècle, l'usine, la machine, le poison, la politique, le patriotisme, le social, l'intelligence, le travail et la vanité des hommes, au-dessus de la connaissance et de l'amour de Dieu ? Qui inspire ces panégyristes de l'orgueil et de l'aveuglement humains ? Satan a pris une telle avance que les sanctuaires de Dieu lui servent à présent de banques et d'agences de propagande sans le savoir. « Ô Seigneur compatissant, qui nous sauvera de l'enfer si tu ne viens pas à notre secours rapidement ? » Ô prêtres, ô moines, ô laïcs qui croyez encore à Dieu dans vos cœurs, rejetez le levain de la science orgueilleuse de Satan. Comprenez qu'il est vain de vouloir organiser ici-bas la pourriture du péché de mort. Souvenez-vous de la parole du maître qui a dit : « Les œuvres du monde sont mauvaises » et ne craignez pas plus que lui la haine du monde en portant ce témoignage devant tous³²⁰.

³¹⁹ « Règles des missionnaires de la compagnie de Marie » dans *Ibid.*, p. 706-707.

³²⁰ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XVII, 2-3.

Ce même auteur écrivit aussi :

Si l'Esprit de Dieu est avec nous, qui pourra
s'opposer à notre prédication dans le monde ?³²¹

Aujourd'hui, Grignon de Montfort est reconnu comme
un des grands saints de l'Église catholique. Mais qui prendra
la peine de lire réellement ses écrits ?

Car, comme disent les saints, il n'a jamais été ouï
dire, depuis que le monde est monde, qu'aucun ait eu
recours à la Sainte Vierge avec confiance et persévé-
rance, et en ait été rebuté³²².

³²¹ *Ibid.*, XXI, 9'.

³²² « Traité de la vraie dévotion » dans L.-M. GRIGNON DE MONTFORT, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 542-543.

Le Saint Curé d'Ars, Jean-Baptiste-Marie Vianney

Caroline Thuysbaert

Quand on lit la biographie du Curé d'Ars, on est frappé par la personnalité qui se dégage des mots. Ce personnage était certainement hors du commun, doué de qualités divines. Le but de cet article est de rendre hommage à ce grand saint de l'Église catholique. Il n'a rien écrit ; seules certaines paroles, certaines lettres ont été conservées. Il n'est donc pas aisé de s'en faire une idée précise et objective, sans se laisser influencer par la subjectivité (partisane ou non) des auteurs qui ont écrit à son sujet.

L'article propose d'abord un résumé sommaire de sa vie, et ensuite un ensemble de citations issues de la bouche même du saint.

Biographie sommaire

Il est né le 8 mai 1786 à Dardilly (près de Lyon), et est mort le 4 août 1859 à Ars-sur-Formans, dans l'Ain, village appelé à l'époque Ars-en-Dombes. C'est dans ce village qu'il a résidé 41 ans de sa vie.

Il dit être né avec un caractère impétueux ; il a donc dû se faire extrême violence pour devenir doux et patient. Ce n'était pas un savant intellectuel : les études ont toujours été une souffrance pour lui.

Sa famille pratiquait la religion chrétienne et l'hospitalité. C'est ainsi que saint Benoît Labre aurait été accueilli par ses parents, avant sa naissance.

Son enfance se passe à la campagne. À sept ans, il est berger, et semble déjà fortement attiré par la vie religieuse. Or, les circonstances politiques de son époque ne sont pas favorables à la pratique du culte : la révolution venait, en effet, de fermer les églises, de renverser les autels, de chasser les prêtres et de défendre, au nom d'une dite liberté, toute manifestation chrétienne. La vie religieuse se faisait par conséquent en secret : les catéchismes, les communions, les réunions, afin d'écarter les soupçons de la police républicaine.

L'époque était sanglante, mais la famille Vianney vivait loin du double courant d'anarchie et d'impiété qui inondait la France. En l'année 1794, la paroisse d'Écully eut le privilège de donner une hospitalité clandestine à plusieurs prêtres et religieuses. Un des prêtres portait le nom de M. Balley, janséniste, grand pratiquant d'une ascèse sévère. Il deviendra l'instructeur de J.M. Vianney.

Physiquement, il avait une tête allongée et anguleuse, une chevelure abondante. On le décrit comme toujours souriant, et doté d'un humour parfois piquant.

Après avoir décidé de se consacrer à la vie religieuse, il dut s'instruire, malgré un âge déjà avancé et malgré une absence de scolarisation préalable. À ce moment, le culte public était à nouveau autorisé. Il commença ses études auprès de l'abbé Balley. Ce fut une période difficile pour lui, en raison de ses capacités limitées. C'est la prière qui lui a permis de réussir les examens insurmontables, et qui lui a donné l'accès aux diplômes requis. Malgré ses propres faiblesses, il n'a jamais méprisé l'instruction, comme certaines citations le démontreront *infra*.

Il a ensuite été convoqué à la guerre, mais il a déserté, ce que lui-même ne craignait d'ailleurs pas de dire.

Il fut nommé prêtre et envoyé à Ars en 1818, dans une paroisse où la foi était plutôt tiède. La propriétaire du château

d'Ars, Mademoiselle d'Ars, sera une des premières à l'aider activement dans sa mission. Il créa des confréries, une *Providence* (orphelinat pour filles), une école gratuite, et, petit à petit, il parvint à se faire apprécier et à ramener la vie chrétienne dans le village. Par exemple, il empêcha le travail du dimanche, jour du Seigneur, ce que les habitants finirent par respecter à la lettre. Les cabarets du village furent fermés. L'église et les objets du culte furent restaurés.

Un des traits de caractère qui semblait marquer son auditoire était sa sincérité : il était souvent inondé de larmes en parlant. Parmi ses auditeurs, on trouvait des gens de toute condition, fortune et milieu social.

L'aide financière, nécessaire pour soutenir ses nombreux projets, arrivait, chaque fois, de manière providentielle et miraculeuse. Citons ces trois anecdotes :

Le Curé d'Ars a besoin d'une somme précise, et c'est en se promenant dans la campagne, qu'une personne inconnue lui remet un paquet contenant exactement la somme attendue.

La *Providence* n'a plus rien à manger. Le froment manque... Après avoir prié, le Curé d'Ars se rend dans son grenier.... qu'il découvre rempli de blé !

Il n'y a qu'un peu de blé pour faire quelques pains. Or, il en faudrait un grand nombre pour nourrir tous les pensionnaires de la *Providence*. Les femmes, sous les conseils du Curé d'Ars, ont ajouté, et encore ajouté de l'eau ; et la quantité de pâte ne faisait qu'augmenter comme par enchantement.

Le nombre de ces miracles en tout genre, de guérisons, de conversions spectaculaires est impressionnant, et difficilement contestable, vu les témoignages multiples qui les attestent. Il affirmait que les prodiges étaient accomplis par sainte Philomène, « sa chère petite sainte », comme il l'appelait lui-même.

Pour que le lecteur saisisse l'ambiance magique, féerique, qui régnait dans ce petit village de France, voici quelques cas de conversions, de confessions ou de prédictions surprenantes :

Un père demande la guérison de son enfant estropié, sans accepter pour autant de se confesser. Le Curé d'Ars obtient finalement sa confession, et au moment même où l'homme repentí détruit les objets de sa perdition passée, son enfant guérit.

Un homme en expédition géologique dans le Beaujolais accepte, sous l'insistance d'un ami, de venir voir le Curé d'Ars. Il se laisse entraîner par sa curiosité. Au moment où le Curé d'Ars, dans l'église, croise son regard, cet homme se sent écrasé et n'arrive plus à lever la tête. À la fin de l'office, le Curé d'Ars l'entraîne dans le confessionnal et l'homme raconte toute sa vie, et se convertit.

Un jour, un homme lui avoue ne pas s'être confessé depuis 40 ans. Le Curé d'Ars rectifie : « Mon ami, il y a plus que cela : il y a 44 ans. »

À un autre, après avoir écouté le récit de ses péchés, il dit : « Mais vous ne m'avez pas dit que tel jour, en tel endroit, vous aviez commis tel crime. » Et il fit alors le récit complet de ce qui s'était passé.

Parfois, il discernait dans la foule un pécheur plus coupable, plus aveugle, plus endurci que les autres. Il lui faisait alors signe d'approcher, et allait le prendre par la main pour l'amener au confessionnal. Il a même un jour « arraché » la confession d'un homme qui devait mourir quelque temps après.

À trois religieuses qui venaient écouter la messe, le Curé d'Ars conseille de partir tout de suite : « Mes filles, partez à l'instant, car l'une d'entre vous va tomber malade. Si vous tardiez, vous seriez obligées de rester ici ; vous ne pourriez plus vous en aller. » La chose se passa comme il l'avait dit.

Une dame du couvent de Sainte-Clotilde à Paris, qui avait un parent dans l'armée de Crimée, l'a fait recommander aux prières du Curé d'Ars. On lui a demandé, par la même occasion, un avis au sujet d'une religieuse de la maison, qui était malade ; elle n'avait que trente ans. Il a répondu : « Les armes du soldat seront heureuses. Quant à la religieuse, elle sera plus utile à sa communauté au ciel que sur la terre. » Le jeune militaire est revenu et la jeune malade est morte avant la fin du mois.

Il a rassuré des personnes dont un proche était décédé, en leur disant qu'il avait échappé à l'enfer.

On comprend que cet homme ait eu une renommée internationale.

Malgré sa volonté de quitter plusieurs fois Ars (pour se retirer dans le calme), le village a pu le garder jusqu'à sa mort.

Son but principal était de sauver les âmes. Il confessait surtout, et encourageait les impies à se convertir. Même s'il n'était pas d'une éloquence érudite, il touchait son auditoire par ses paroles.

Comme tous les hommes de grande valeur, il fut critiqué, calomnié, injurié, décrié publiquement, poursuivi, etc.

Il avait une correspondance impressionnante. Pendant 30 ans, la foule s'est pressée, de plus en plus nombreuse, pour le rencontrer. Les gens faisaient la file, et tentaient parfois de s'approprier un objet lui ayant appartenu (une page d'un livre, une pièce d'un meuble, une pièce découpée dans son habit!).

Chaque jour, il travaillait 16 à 17 heures et entendait en moyenne 100 pénitents. Il se souciait de la santé du corps, mais surtout de celle de l'âme.

Il utilisait des images fortes : il appelait le cimetière, la maison commune ; le purgatoire, l'infirmerie du bon Dieu ; la terre, un entrepôt ; son corps, son cadavre.

Après un travail acharné, après une ascèse énorme (mortifications, jeûnes, etc.), il mourut, exténué, le 4 août 1859. Son corps connut une première exhumation le 12 octobre 1885. Une deuxième eut lieu en 1904. Ses membres étaient noirâtres, sauf sa face (celle-ci est, aujourd'hui, très malheureusement recouverte d'un masque de cire). Son corps a été ouvert pour en extraire le cœur, acte qu'on qualifierait volontiers d'irrespectueux. Le Curé repose (visible à tous) dans l'église du village d'Ars et son cœur est conservé dans une chapelle du même village.

Sur sa jeunesse

Quand j'étais jeune, je ne connaissais pas le mal, je n'ai appris à le connaître qu'au confessionnal³²³.

Quand j'étais seul aux champs, avec ma pelle ou ma pioche à la main, je priais tout haut, mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse !³²⁴

Si, maintenant que je cultive les âmes, j'avais le temps de penser à la mienne, de prier et de méditer, comme quand je cultivais les terres de mon père, que je serais content ! Il y avait au moins quelque relâche dans ce temps-là ; on se reposait après dîner, avant de se remettre à l'ouvrage. Je m'étendais par terre comme les autres ; je faisais semblant de dormir, et je priais Dieu de tout mon cœur. Ah ! C'était le beau temps !³²⁵

Que j'étais heureux, répétait-il moins d'un mois avant sa mort, lorsque je n'avais à conduire que mes trois brebis et mon âne ! Pauvre petit âne gris ! Il avait bien 30 ans, quand nous l'avons perdu. Dans ce temps-là, je pouvais prier Dieu tout à mon aise ; je

³²³ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars, vie de M. Jean-Baptiste-Marie Vianney*, Paris, Hachette BNF, 2013, p. 26.

³²⁴ *Ibid.*, p. 28.

³²⁵ *Ibid.*, p. 29.

n'avais pas la tête cassée comme à présent : c'était l'eau du ruisseau qui n'a qu'à suivre sa pente !³²⁶

Pendant ma jeunesse, j'ai travaillé la terre ; je n'en rougis pas ; je ne suis qu'un cultivateur ignorant. En donnant mon coup de pioche, je me disais souvent : il faut aussi cultiver ton âme ; il faut en arracher la mauvaise herbe, afin de la préparer à recevoir la bonne semence du bon Dieu³²⁷.

Sur l'instruction et les études

Je n'ai point fait d'études. M. Balley a bien essayé, pendant cinq ou six ans, de m'apprendre quelque chose ; il y a perdu son latin, et n'a jamais rien pu logger dans ma mauvaise tête³²⁸.

Dieu m'a fait cette grande miséricorde de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse m'appuyer, ni talent, ni science, ni sagesse, ni force, ni vertu. Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous, et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. Je n'ai d'autres ressources contre cette tentation du désespoir, que de me jeter au pied du tabernacle, comme un petit chien au pied de son maître³²⁹.

Le plus bel éloge qu'il pût faire de quelqu'un était de dire qu'il avait de l'esprit. Quand on énumérait devant lui les qualités d'un personnage, ecclésiastique ou laïque, il manquait rarement de compléter le panégyrique par ces mots : « ce que j'aime bien surtout, c'est qu'il est savant ». M. Vianney appréciait et goûtait dans les autres les dons de l'éloquence ; il bénissait Dieu qui pour sa gloire accorde à l'homme de si beaux privilèges, mais il les dédaignait pour lui-

³²⁶ *Id.*

³²⁷ *Ibid.*, p. 32.

³²⁸ *Ibid.*, p. 69.

³²⁹ *Ibid.*, p. 362.

même. Il ne se faisait pas scrupule de blesser outrageusement la grammaire et la syntaxe dans ses discours³³⁰.

Les premiers mots de notre Seigneur à ses apôtres furent ceci : ‘allez et instruisez’, pour nous faire voir que l’instruction passe avant tout³³¹.

Je crois, mes enfants, qu’une personne qui n’entend pas la parole de Dieu comme il faut, ne se sauvera pas ; elle ne saura pas ce qu’il faut faire pour cela [...]. Je ne sais pas si c’est plus mal fait d’avoir des distractions pendant la messe que pendant les instructions ; je ne vois point de différence [...]. Mes enfants, on sort pendant les instructions, on s’amuse à rire, on n’écoute pas, on se croit trop savant pour venir au catéchisme. Croyez-vous, mes enfants, que ça passera comme ça ? Oh, non, bien sûr ! Le bon Dieu rangera bien les choses autrement. Tenez, comme c’est triste ! On verra des pères et des mères rester dehors pendant les instructions ; ils sont obligés cependant d’instruire leurs enfants, mais que voulez-vous qu’ils leur apprennent ? Ils ne sont pas instruits eux-mêmes, tout ça court en enfer... C’est dommage !³³²

Mes enfants, je pense souvent que le plus grand nombre des chrétiens, qui se damne, se damne faute d’instruction³³³.

Sur la prière et sur la volonté en Dieu

La prière dégage la trame de la matière ; elle l’élève en haut comme le feu qui gonfle les ballons³³⁴.

Plus on prie, plus on veut prier. C’est comme un poisson qui nage d’abord à la surface de l’eau, qui

³³⁰ A. MONNIN, *L’Esprit du Curé d’Ars, M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation*, Paris, Douniol, 1864, p. 22.

³³¹ *Ibid.*, p. 101.

³³² *Ibid.*, p. 102-105.

³³³ *Ibid.*, p. 107.

³³⁴ *Ibid.*, p. 49.

plonge ensuite et qui va toujours plus avant. L'âme se plonge, s'abîme, se perd dans les douceurs de la conversation avec Dieu³³⁵.

Contre l'assaut incessant de ces souffrances multiples, il cherchait un appui dans l'oraison, « qui n'est jamais sans douceur », disait-il, « qui descend dans l'âme comme un miel », « qui fond les peines, disait-il encore, comme le soleil fond la neige »³³⁶.

C'est un langage très simple qu'il conseillait de tenir à Dieu et que certainement il lui tenait lui-même, le langage qu'un enfant tient à sa mère quand il a faim, quand il va tomber, ou qu'il a besoin d'une caresse : « Il faut demander souvent, le long du jour, les lumières du Saint-Esprit, répéter souvent : "Mon Dieu ! ayez pitié de moi !" comme un enfant qui dit à sa mère : "donnez-moi un morceau de pain ; tendez-moi la main ; embrassez-moi" »³³⁷.

Il insistait beaucoup sur la mort à soi-même et le renoncement à sa volonté.

Nous n'avons en propre, disait-il, que notre volonté ; c'est la seule chose que nous puissions tirer de notre fond pour en faire un hommage au bon Dieu. Aussi assure-t-on qu'un seul acte de renoncement à la volonté lui est plus agréable que 30 jours de jeûnes³³⁸.

Je crois que si nous avons la foi, nous serions maîtres des volontés de Dieu ; nous les tiendrions enchaînées, et il ne nous refuserait rien³³⁹.

Sur la vanité de l'homme et de son corps

En mourant nous faisons une restitution : nous rendons à la terre ce qu'elle nous a donné. Une petite

³³⁵ *Id.*

³³⁶ J. VIANEY, *Le Bienheureux Curé d'Ars (1786-1859)*, Paris, Librairie Lecoffre, 1905, p. 176.

³³⁷ *Ibid.*, p. 179.

³³⁸ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars, op. cit.*, p. 349-350.

³³⁹ *Ibid.*, p. 356.

pincée de poussière grosse comme une noix : voilà ce que nous deviendrons. Il y a bien de quoi être fier !³⁴⁰

Pour notre corps, la mort n'est qu'une lessive³⁴¹.

Malheureusement nous n'avons pas le cœur assez libre ni assez pur de toute affection terrestre. Prenez une éponge bien sèche et bien propre ; trempez-la dans la liqueur, elle se remplira jusqu'à ce qu'elle dégorge. Mais si elle n'est pas sèche et pas propre, elle n'emportera rien. De même, quand le cœur n'est pas libre et dégagé des choses de la terre, on a beau le tremper dans la prière il n'en emporte rien³⁴².

Notre âme est emmaillotée dans notre corps, comme un enfant dans ses langes : on ne lui voit que la figure³⁴³.

Voyez, mes enfants, il faut réfléchir que nous avons une âme à sauver et une éternité qui nous attend. Le monde, les richesses, les plaisirs, les honneurs passeront ; le ciel et l'enfer ne passeront jamais. Prenons donc garde. Les saints n'ont pas tous bien commencé, mais ils ont tous bien fini. Nous avons mal commencé, finissons bien, et nous irons les rejoindre un jour dans le ciel³⁴⁴.

Sur les mortifications

L'abbé Balley, sévère ascète, lui a enseigné les mortifications que le Curé d'Ars a pratiquées toute sa vie. Il les mettait en œuvre avec plus de rigueur quand il voulait obtenir une grâce particulière.

³⁴⁰ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, op. cit., p. 441.

³⁴¹ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, op. cit., p. 33.

³⁴² *Ibid.*, p. 53.

³⁴³ *Ibid.*, p. 51.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 69.

Personne ne m'avait fait voir jusqu'à quel point l'âme peut se dégager des sens et l'homme approcher de l'ange³⁴⁵.

Dans cette voie, il n'y a que le premier pas qui coûte. La mortification a un baume et des saveurs dont on ne peut plus se passer quand on les a une fois connus ; on veut épuiser la coupe et aller jusqu'au bout. Il n'y a qu'une manière de se donner à Dieu dans l'exercice du renoncement et du sacrifice : c'est de se donner tout entier, sans rien garder pour soi. Le peu que l'on garde n'est bon qu'à embarrasser et à faire souffrir. Je pense souvent que je voudrais bien pouvoir me perdre et ne plus me retrouver qu'en Dieu³⁴⁶.

Le démon se moque de la discipline et des autres instruments de pénitence, et trouve encore moyen de s'arranger avec ceux qui en font usage ; mais ce qui le met en déroute, c'est la privation dans la nourriture et le sommeil³⁴⁷.

Sur les épreuves de la vie, sur les croix

Il faut demander l'amour des croix : alors elles deviennent douces. J'en ai fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. J'ai été bien calomnié, bien contredit, bien bousculé. J'avais des croix, j'en avais presque plus que je n'en pouvais porter. Je me mis à demander l'amour des croix, alors je fus heureux. Je me dis : vraiment, il n'y a de bonheur que là. Il ne faut jamais regarder d'où viennent les croix : elles viennent de Dieu³⁴⁸.

Mon ami, faites comme moi, laissez tout dire. Quand on aura tout dit, il n'y aura plus rien à dire, et l'on se taira³⁴⁹.

³⁴⁵ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, *op. cit.*, p. 77.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 544.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 188.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 228-229.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 234.

Sur l'argent et les richesses

J'ai remarqué que ceux qui ont des revenus sont continuellement à se plaindre : il leur manque toujours quelque chose. Mais rien ne manque à ceux qui n'ont rien. Il fait bon s'abandonner uniquement, sans réserve et pour toujours, à la conduite de la divine providence³⁵⁰.

Sur le travail du dimanche

Vous travaillez, vous travaillez, mes enfants, mais ce que vous gagnez ruine votre âme et votre corps. Si on demandait à ceux qui travaillent le dimanche : « Que venez-vous de faire ? », ils pourraient répondre : « Je viens de vendre mon âme au démon, de crucifier notre Seigneur et de renoncer à mon baptême. Je suis pour l'enfer ; il faudra pleurer toute une éternité pour rien ». Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je pense qu'ils charrient leur âme en enfer³⁵¹.

Sur le démon, qu'il appelait le « grappin »

Très vite après son arrivée à Ars, le Curé fut perturbé par des visites nocturnes qui le terrorisaient au début. Il finit par comprendre qu'il s'agissait du démon. Ces phénomènes, bruyants et fréquents, furent attestés par de nombreuses personnes.

Je sais que c'est le grappin : ça me suffit. Depuis le temps que nous avons affaire ensemble, nous nous connaissons ; nous sommes camarades. D'ailleurs, le bon Dieu est meilleur que le diable n'est méchant ; c'est lui qui me garde. Ce que Dieu garde est bien gardé³⁵².

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 173.

³⁵¹ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, op. cit., p. 97-98.

³⁵² A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, op. cit., p. 216.

Après l'incendie de son lit, il dit : « Le démon n'a pas pu brûler l'oiseau, il n'a brûlé que la cage »³⁵³.

Le signe de la croix est redoutable au démon, puisque c'est par la croix que nous lui échappons. Il faut faire le signe de la croix avec un grand respect. On commence par la tête : c'est le chef, la création, le Père ; ensuite le cœur : l'amour, la vie, la rédemption, le Fils ; les épaules : la force, le Saint Esprit. Tout nous rappelle la croix. Nous-mêmes nous sommes faits en forme de croix³⁵⁴.

Ce n'était pas le grappin, le grappin a la voix aiguë³⁵⁵.

Ces attaques du « grappin » cessèrent les 6 derniers mois de sa vie.

Sur l'enfer et le péché

Ce n'est pas Dieu qui nous damne, c'est nous par le péché. Les damnés n'accusent pas Dieu ; ils s'accusent eux-mêmes³⁵⁶.

Je ne sais pas si c'est réellement une voix que j'ai entendue ou si c'est un rêve, mais, quoi qu'il en soit, cela m'a réveillé. Cette voix m'a dit qu'arracher une âme du péché était plus agréable au bon Dieu que tous les sacrifices. J'étais alors dans toutes mes résolutions de pénitence³⁵⁷.

Ce n'est pas Dieu qui nous jette en enfer, c'est nous qui nous y jetons par le péché³⁵⁸.

Prions pour la conversion des pécheurs, aimait à dire le Curé d'Ars : c'est la plus belle et la plus utile des

³⁵³ INGOMER, « Saint Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars († 1859) », sur *Christ Roi*, s. d. (en ligne : <https://christroi.over-blog.com/article-34536604.html> ; consulté le 30 septembre 2021).

³⁵⁴ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, op. cit., p. 30.

³⁵⁵ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, op. cit., p. 571.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 440.

³⁵⁷ J. VIANEY, *Le Bienheureux Curé d'Ars*, op. cit., p. 181.

³⁵⁸ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, op. cit., p. 155.

prières. Car les justes sont sur le chemin du ciel, les âmes du purgatoire sont sûres d'y entrer... Mais les pauvres pécheurs, les pauvres pécheurs ! Que d'âmes nous pouvons convertir par nos prières ! Toutes les dévotions sont bonnes, mais il n'y en a pas de meilleure que celle-là³⁵⁹.

Sur la difficulté de son sacerdoce

Je sèche d'ennui sur cette pauvre terre, mon âme est triste jusqu'à la mort. Mes oreilles n'entendent que des choses pénibles et qui me navrent le cœur. Je n'ai pas le temps de prier le bon Dieu. Je ne peux plus y tenir. Dites-moi, serait-ce un grand péché que de désobéir à mon évêque en partant d'ici secrètement ?³⁶⁰

Oh ! Que la vie est triste ! Quand je suis venu à Ars, si j'avais prévu les souffrances qui m'y attendaient, je serais mort d'appréhension sur le coup³⁶¹.

Votre auditoire ne vous a-t-il jamais fait peur ? lui demandait-on un jour. Non, répondit-il ; au contraire. Plus il y a de monde, plus je suis content³⁶².

Sur la vie éternelle

Quel bonheur pour les justes quand, à la fin du monde, l'âme embaumée des parfums du ciel viendra chercher son corps pour jouir de Dieu pendant toute l'éternité ! Alors les corps sortiront de la terre comme le linge qui a passé par la lessive. Les corps des justes brilleront au ciel comme de beaux diamants, comme des globes d'amour !³⁶³

³⁵⁹ J. VIANEY, *Le Bienheureux Curé d'Ars*, op. cit., p. 117.

³⁶⁰ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, op. cit., p. 366.

³⁶¹ *Id.*

³⁶² *Ibid.*, p. 435.

³⁶³ *Ibid.*, p. 445.

Dans le ciel, on sera nourri du souffle de Dieu. Le bon Dieu nous placera comme un architecte place les pierres dans un bâtiment, chacun à l'endroit qui lui convient³⁶⁴.

Au jour du jugement, on verra briller la chair de notre Seigneur à travers le corps glorifié de ceux qui l'auront reçue dignement sur la terre, comme on voit briller de l'or dans du cuivre ou de l'argent dans du plomb³⁶⁵.

M. Vianney aimait beaucoup raconter cette histoire :

Il y avait une fois un bon religieux qui croyait qu'au paradis le temps allait lui durer. Le bon Dieu lui a fait bien voir que non. Un jour qu'il était dans les jardins du monastère, il avise un petit oiseau qui sautait de branche en branche et qui devenait toujours plus beau à mesure qu'il regardait. À la fin, il était si beau que le moine ne pouvait en détacher sa vue ; il se mit à le poursuivre et aurait bien voulu pouvoir le prendre. Cependant il s'arrêta, pensant qu'il y avait bien une demi-heure qu'il était à courir après son oiseau. Il revint au monastère, mais il fut très surpris de trouver à la porte un frère qu'il n'avait jamais vu, et le frère ne le connaissait pas davantage ; son étonnement redoubla, lorsqu'en parcourant la maison il n'aperçut que des visages inconnus et des figures nouvelles. Il dit : Et nos pères, où sont-ils ? Les autres le regardaient sans le comprendre. Enfin il dit son nom : on chercha dans les registres et on vit qu'il y avait cent ans qu'il était sorti... Le bon Dieu lui montra ainsi que le temps ne dure pas en paradis³⁶⁶.

³⁶⁴ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, op. cit., p. 30.

³⁶⁵ V. HUGO, *Les Voix intérieures*, op. cit., p. 135.

³⁶⁶ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, op. cit., p. 300-301.

Sur les saints

Il considérait les saints comme ses amis, en les appelant ses consuls. Il en parlait comme s'il les connaissait et racontait à leur sujet des détails inédits.

Partout où passent les saints, Dieu passe avec eux³⁶⁷.

Il aimait raconter cette anecdote :

Saint Vincent Ferrier faisait tant de miracles, que son supérieur, craignant qu'il n'y rencontrât un piège pour son humilité, lui défendit d'exercer sans permission le pouvoir qu'il avait reçu de Dieu. Un jour qu'il était en adoration devant notre Seigneur, un ouvrier qui travaillait à la réparation de l'église, tomba du haut d'un échafaud. Le bon saint lui cria : « Arrêtez ! Arrêtez ! Je n'ai pas le pouvoir de vous ressusciter ». Puis il alla en toute hâte demander la permission dont il avait besoin à son supérieur, qui ouvrit de grands yeux et ne comprit rien à la chose, étant persuadé que, dans tous les cas, la permission arriverait trop tard. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, ayant suivi saint Vincent sur le lieu de l'accident, il vit suspendu en l'air le malheureux maçon qu'il s'attendait à trouver gisant sur le pavé ! « Allez, dit-il au saint ; faites donc tout ce que vous voudrez. Aussi bien, il n'y a pas moyen de vous en empêcher »³⁶⁸.

Sur sainte Philomène

J'ai demandé à sainte Philomène de ne pas tant s'occuper des corps, et de penser aux âmes, qui ont bien plus besoin d'être guéries³⁶⁹.

³⁶⁷ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, op. cit., p. 3.

³⁶⁸ A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, op. cit., p. 361.

³⁶⁹ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, op. cit., p. 298.

J'étais un peu en peine de connaître la volonté de Dieu. Sainte Philomène m'est apparue ; elle est descendue du ciel belle, lumineuse, environnée d'un nuage blanc. Elle m'a dit : « Tes œuvres sont bonnes parce qu'il n'y a rien de plus précieux que le salut des âmes »³⁷⁰.

Mais les guérisons trop éclatantes suscitaient des jalousies et des critiques. Il dit : « Sainte Philomène aurait bien dû guérir ce petit chez lui ! »³⁷¹

Quelqu'un disait : « Sainte Philomène obéit donc au Curé d'Ars ? » Certes, elle peut bien lui obéir, puisque Dieu lui obéit³⁷².

Quels étaient ces autres signes par où Dieu lui avait manifesté qu'il était content de ses services ? Faisait-il allusion à une apparition de sainte Philomène, qu'il raconta un jour en termes très discrets à Catherine Lassagne ? Qu'avait-il vu ou entendu dont le souvenir l'émouvait si fortement ? Il en a gardé le secret ; car, lisant dans les yeux de son missionnaire une trop vive curiosité, il se repentit d'en avoir dit autant et n'en dit pas davantage, ni ce jour-là, ni aucun autre jour³⁷³.

Sur son don de prédiction

J'ai été prophète une fois dans ma vie. Oh ! Mauvais prophète ! Prophète de Baal ! J'ai prédit qu'il viendrait un jour où Ars ne pourrait plus contenir ses habitants !³⁷⁴

Les biographies, citées en note, comportent un grand nombre de récits ; il a, par exemple, prédit sa propre mort.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 571.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 307.

³⁷² A. MONNIN, *L'Esprit du Curé d'Ars*, *op. cit.*, p. 121.

³⁷³ J. VIANEY, *Le Bienheureux Curé d'Ars*, *op. cit.*, p. 183.

³⁷⁴ A. MONNIN, *Le Curé d'Ars*, *op. cit.*, p. 136.

Le Message Retrouvé et l'éventuelle organisation d'une nouvelle société

Almurida

Certains livres saints ont eu l'intention, entre autres choses, de donner une loi divine aux hommes, directement applicable dans la société. Il s'agit souvent de préceptes précis, concernant les rapports des hommes entre eux et avec Dieu. Les premiers exemples qui viennent à l'esprit sont bien sûr la *Torah*, nom traduit souvent d'ailleurs par « Loi », le *Deutéronome* – δεῦτερος νόμος (« seconde loi ») – ou encore la *Sari'a*, loi révélée de l'Islam. Dans tous ces exemples, l'aspect purement législatif est souvent enchevêtré avec un sens plus profond ; la plupart du temps, le sens législatif semble même n'être qu'une « écorce » extérieure.

Le Message Retrouvé de Louis Cattiaux ne fait pas exception à ce phénomène. Si ce n'est pas le premier aspect qui en ressort, il est intéressant de remarquer qu'un certain nombre de versets, tout à fait à part du reste, énoncent clairement des principes apparemment législatifs, applicables dans la société. Ceci n'exclut certes pas une interprétation plus profonde, mais semble aussi donner un précepte concret.

Notre intention ici n'est pas de commenter, mais simplement de rassembler ces versets étonnants. De fait, ils sont, pour la plupart, assez énigmatiques et pourraient vite être interprétés dans un sens gauche, bien loin de l'intention de l'auteur.

On trouve tout d'abord quelques principes pratiques pour l'organisation d'une nouvelle société. En fait, Cattiaux semble même, à certains endroits, prévoir un effondrement total de notre système social, voire politique ; c'est pourquoi il

énonce quelques règles pour réorganiser le monde sur de nouvelles bases.

Ces versets concernent des domaines très variés. Certains visent précisément une manière de gouverner et, pour ainsi dire, une autre organisation politique. Les voici :

Que les pères instructeurs et juges aient au moins soixante ans, que les frères conseillers et gardiens aient au moins quarante ans et que les croyants qui choisissent librement le joug léger du Seigneur, aient au moins vingt ans. Mais le Saint-Esprit n'a pas d'âge³⁷⁵.

Tirons nos représentants au sort parmi ceux qui ont juré obéissance à Dieu et fidélité à leurs frères dans la foi, car le choix du hasard est moins aveugle que celui des hommes. Faisons de même pour les secours et pour les offrandes destinées aux chercheurs de l'Unique, car, de cette façon, un saint pourra être aidé de Dieu alors qu'autrement, il serait toujours ignoré par les hommes³⁷⁶.

Nous rechercherons les hommes les plus doués et les plus capables selon leurs œuvres et selon leurs réussites dans le monde pour gouverner et pour organiser le peuple et la nation ; et nous éliminerons impitoyablement les incapables et les médiocres qui prétendent accomplir pour tous ce qu'ils n'ont pu réussir pour eux-mêmes.

Nous rechercherons les hommes les plus sages et les plus saints selon leurs prédictions et selon leurs vies dans le monde pour diriger et pour maintenir le peuple et la nation ; et nous éliminerons impitoyablement les aveugles et les sourds qui prétendent imposer à tous ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu pour eux-mêmes³⁷⁷.

³⁷⁵ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXVII, 15.

³⁷⁶ *Ibid.*, XXVII, 40.

³⁷⁷ *Ibid.*, XXI, 63.

Dans ce dernier verset, ne nous y trompons pas : « éliminer », de *ex* et *limen* (« seuil, maison »), signifie proprement « tenir hors de la maison ». Nous voyons ici qu'une mauvaise interprétation de certains versets pourrait vite donner lieu à des faits indésirables, comme cela a pu être le cas dans de nombreuses religions, lorsque les Écritures eurent perdu le contact avec la tradition vivante.

Un verset se rapporte plus spécifiquement à l'éducation des enfants :

Nous ne cacherons pas à nos enfants qu'ils sont revêtus d'une peau de bête et nous ne leur cacherons pas non plus les appétits et les besoins de la bête, et nous les leur présenterons comme des fonctions naturelles indispensables au maintien de la vie incarnée, fonctions dont nul ne doit être fier et dont nul ne doit avoir honte, car elles sont passagères. Ainsi l'ange, n'étant plus sujet à la bête, pourra demeurer fermement tourné vers le Seigneur et la bête, n'étant plus honnie par l'ange, n'aura plus de révolte ni de vice et le Seigneur pourra nous délivrer sans lutte insensée et sans déchirement de l'une ou de l'autre partie de notre composé déchu et provisoire.

Et surtout, nous ne les mêlerons pas aux mystères de Dieu, afin d'éviter les refoulements honteux, les complexes délirants, les dévoiements misérables, l'hypocrisie unanime et le gâchis épouvantable auxquels aboutit la confusion imbécile de l'ange et de la bête, que nous devons séparer nettement et non pas ridiculiser en niant l'un et en avilissant l'autre du même coup. Car la bête ira en diminuant dans les ténèbres du monde et l'ange ira se fortifiant dans la lumière de Dieu et la séparation ultime s'accomplira sans déchirement. Beaucoup reviendront à Dieu quand les hommes de Dieu ne s'occuperont plus que des choses de Dieu, c'est-à-dire quand ils laisseront

les choses de la bête à la bête et celles du monde au monde³⁷⁸.

Un autre verset parle du traitement des morts :

Nous laisserons nos morts quatre jours au tombeau afin qu'ils puissent ressusciter en particulier. Après quoi, nous les brûlerons afin que leurs cendres rejoignent les cendres des ancêtres jusqu'au grand jour de la résurrection générale. [...] Seuls les corps corrompus seront consumés par le feu ou enterrés à même la terre. Les corps saints qui demeurent en bon état seront conservés précieusement jusqu'au temps de la résurrection³⁷⁹.

D'autres versets ou parties de versets concernent plus directement la quête, la vie religieuse extérieure, le culte, ou simplement la manière dont un croyant peut subsister dans le monde – sans pour autant s'y installer. Ceux-ci semblent plus directement applicables à des hommes dès maintenant.

C'est une erreur de maintenir le nez des hommes dans leurs péchés innombrables, car ils se découragent et abandonnent la religion devenue imbécile par la faute des médiocres et des ignorants bien-intentionnés en eux-mêmes et non pas en Dieu. Il vaut mieux orienter les cœurs des pécheurs vers le Seigneur dont la grâce et l'amour les délivreront de leurs ténèbres plus sûrement que tous leurs efforts réunis. La confiance en Dieu vaut mieux que la confiance en soi pour survivre³⁸⁰.

Que celui qui désire participer à la figure des sacrements au milieu de ses frères, le fasse librement, et que celui qui désire y participer en secret dans le Seigneur, le fasse aussi librement, sans que nul juge le choix de l'un ou de l'autre³⁸¹.

³⁷⁸ *Ibid.*, XXIII, 15-16.

³⁷⁹ *Ibid.*, XXVII, 14.

³⁸⁰ *Ibid.*, XXIII, 76.

³⁸¹ *Ibid.*, XXVI, 14.

Laissons vivre librement parmi nous ceux qui se vouent à l'étude des mystères de Dieu, et entretenons-les modestement, afin que la bénédiction de Dieu déborde aussi sur nous³⁸².

Quand nous commentons une Écriture sainte, un rite ou un symbole, ajoutons pour les auditeurs et pour nous-mêmes : « Voici une des nombreuses interprétations de la vérité Une. Dieu est seul maître du vêtement et de la nudité »³⁸³.

Si quelqu'un est tenté par le monde au point d'abandonner son état religieux, ou même, les pratiques de sa foi, qu'il aille hardiment dans le monde pourvu qu'il demeure secrètement en contact dans son cœur avec son Seigneur ; car lorsqu'il aura reconnu, par expérience personnelle, le vide, la vanité et l'agonie du monde, il reviendra guéri à jamais dans le sein de l'Unique ; et son Seigneur l'accueillera aimablement. Celui-là n'aura plus jamais envie d'aller voir au-dehors ce qui s'y passe. Celui qui peut demeurer hors du monde fait aussi bien, à la condition qu'il ne se violente pas, car, dans ce cas, c'est un démon enragé qui prospère sous la peau d'une brebis, et la dernière chute sera pire que la première au jour du jugement, quand les écorces voleront en éclats et que sera manifesté le dedans de tout être et de toute chose³⁸⁴.

Ne pensons pas : « Nous deviendrons riches, ensuite nous chercherons Dieu ». Mais disons plutôt : « Nous chercherons Dieu, ensuite nous serons riches ».

Ne nous attablons pas devant une multitude de mets et de boissons compliqués ; disposons plutôt un plateau avec un mets et un breuvage simples comme le pain et le vin qui contentèrent nos sages pères³⁸⁵.

³⁸² *Ibid.*, XXV, 50.

³⁸³ *Ibid.*, XV, 4.

³⁸⁴ *Ibid.*, XXIII, 4.

³⁸⁵ *Ibid.*, XIX, 6.

Quand nous rencontrerons un croyant, nous lui dirons : « Parle-nous de Dieu ». Ainsi nos conversations seront toujours intéressantes, belles et utiles. Cependant, le silence en Dieu l'emporte encore sur le bruit dans le monde. Celui qui dévoilerait à quiconque le mystère de Dieu, et celui qui le recevrait indûment, seraient retranchés sans pardon pour l'éternité³⁸⁶.

Ne méprisons rien ni personne, car tout ce que nous méprisons ne nous apporte plus rien de bon et finit même par se retourner contre nous. Alors la haine et le malheur succèdent au mépris et à la privation. En effet, celui qui se retranche de la vie et de l'amour est finalement retranché par les hommes et par Dieu. Ainsi nous devons prendre garde à ne jamais mépriser les êtres et les choses qui nous font vivre, mais au contraire nous devons les estimer et les aimer toujours plus, afin qu'eux aussi deviennent de plus en plus bénéfiques et aimants.

Ne nous disputons au sujet d'aucune religion ni d'aucune doctrine. Étudions assidûment toutes les Écritures saintes.

- Observons la loi de l'Unique, qui est l'amour de Dieu et de sa création tout entière.

- Pratiquons sa voie, qui est le retour à la vie pure et sainte des temps anciens.

- Accomplissons son œuvre, qui est la fixation de nos vies dans le centre très parfait.

Ainsi toutes choses seront accomplies dans la splendeur dernière et première³⁸⁷.

Bâtis ta maison, cultive ton jardin, tisse ton vêtement, couds ta chaussure, coupe ton bois, fais ton pain, enterre le mort, arrose la terre, accouche la femme, élève l'enfant.

³⁸⁶ *Ibid.*, XVI, 4.

³⁸⁷ *Ibid.*, XVI, 44.

Mets la main une fois à cela et médite le commencement et la fin du monde moyen, afin de connaître le début du monde inférieur qui s'unit à la perfection du monde supérieur.

Ainsi tu te souviendras d'où tu viens, tu comprendras où tu es et tu sauras où tu vas, et la délivrance de la paix habitera en toi pour toujours³⁸⁸.

Pour ce dernier verset encore, le philosophe Emmanuel d'Hooghvorst faisait remarquer qu'il fallait mettre *la* main à cela *une fois*. *La* femme, *l'enfant*. De quelle femme et de quel enfant s'agit-il réellement ?

Citons encore ces deux versets :

Prenons un métier d'homme libre et abandonnons nos déguisements. Officions et prêchons dans la langue du pays où nous nous trouvons. Faisons en sorte que rien ne nous distingue ni ne nous sépare des croyants, si ce n'est la vertu et l'exemple de la sainteté. Officions et prêchons dans la maison commune à Dieu et aux hommes, et prêchons et officions chez les croyants qui nous reçoivent. Acceptons du pauvre et méfions-nous du riche pour nous-mêmes, car ce sont les pauvres que nous devons enrichir et non pas les riches qui doivent nous corrompre³⁸⁹.

Ne nous faisons pas justice, car nous perdriions le bénéfice de nos épreuves et nous effacerions l'iniquité du méchant. Remettons-nous au jugement du Seigneur, qui sait discerner les intentions profondes et les buts éloignés³⁹⁰.

Et pourtant, le *Message Retrouvé* nous dit aussi :

Nous ne sommes ni légiste ni juge pour vous mâcher des lois et pour vous les faire respecter, et nous ne sommes ni politique ni technicien pour vous gouverner et pour vous organiser dans ce monde.

³⁸⁸ *Ibid.*, XIII, 22'.

³⁸⁹ *Ibid.*, XV, 59.

³⁹⁰ *Ibid.*, XV, 8.

Nous sommes seulement chargé de vous rappeler la résurrection annoncée par les prophètes ainsi que le jugement de Dieu où vous serez triés, soit pour la joie, soit pour la douleur³⁹¹.

Voilà qui ne simplifie rien, ou plus exactement, qui simplifie tout...

³⁹¹ *Ibid.*, XXI, 70-71.

À propos de l'acte de « manger ».

Almurida

C'est la désobéissance et l'absorption d'un fruit mélangé qui nous ont précipités dans la mort. C'est l'obéissance et l'absorption d'un fruit pur qui nous rétabliront dans la vie³⁹².

De nombreuses traditions enseignent que la régénération de l'homme déchu se fait par l'administration d'une nourriture ou d'un breuvage. Qu'il s'agisse d'un Élixir, d'une communion ou de l'ambroisie, il semble bien que notre restitution dans notre état antérieur ne soit pas une opération spirituelle et abstraite, mais bien une transformation physique et concrète, provoquée par un aliment.

Plusieurs termes employés par différentes traditions ou religions y font allusion : par exemple, le terme latin sapiens, « sage », signifie littéralement « qui goûte », participe de « saper » . Un autre exemple nous est donné par le terme ذوق *dawq* qui, dans le Soufisme, courant mystique de l'Islam, décrit le plus haut stade de la connaissance et de la possession de Dieu ; en fait, ce terme signifie proprement « le fait de goûter »³⁹³.

Le célèbre verset du Message Retrouvé de Louis Catiaux cité ci-dessus nous rappelle bien sûr le récit du début de la Genèse :

Et le Seigneur donna à l'homme cet ordre : tu peux manger de tous les arbres du jardin ; mais l'arbre de

³⁹² *Ibid.*, XXIV, 51.

³⁹³ À ce sujet, cf. D. GRIL, « Dhawq », dans *Encyclopédie de l'Islam*, [en ligne], Brill, 2015.

la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangerais, tu encourrais la mort³⁹⁴.

À ce propos, Eugène Philalèthe dit :

Dieu a fait toutes les choses bonnes. En vérité, le péché n'était pas enraciné dans la nature de ce qu'il mangea, mais c'était ce que ce commandement inférait, vu qu'il lui était interdit d'en manger. Et c'est ce que nous dit saint Paul : « Il n'aurait pas connu le péché, s'il n'avait pas connu la loi »³⁹⁵.

L'histoire d'Adam et Ève n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, une ancienne fable. Elle nous concerne directement, comme nous le dit Cattiaux :

Le péché et la chute, c'est avoir mangé le fruit empoisonné de l'arbre double, c'est avoir absorbé la substance vivante avec la crasse morte et c'est continuer à le faire. — La régénération et la rédemption, c'est découvrir et c'est manger le fruit pur de l'arbre unique qui chassera hors de nous la puanteur, l'obscurité et l'inertie fatale de la mort³⁹⁶.

Nous voyons donc que le péché a été introduit par un aliment mélangé. C'est aussi grâce à un aliment que nous serons régénérés.

Cet aliment, Homère et les anciens Grecs l'ont appelé ἀμβροσία « ambroisie », dont le nom signifie « immortalité ». Voici la définition qu'en donne A.-J. Pernety, dans son *Dictionnaire mytho-hermétique* :

³⁹⁴ Gen. II, 16.

³⁹⁵ E. PHILALÈTHE, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 63. La référence à Saint Paul se trouve en Rom. VII, 7.

³⁹⁶ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XIX, 68'.

AMBROISIE : nourriture des Dieux ; c'est le Mercure des philosophes Hermétiques, principe de tous les métaux³⁹⁷.

Dans l'Odyssée, Homère raconte que la nymphe Idothée, dont le nom signifie « semblable à une déesse », en fit respirer à Ménélas et ses compagnons sur l'île de Protée :

Pour notre salut, elle avait apporté un cordial puissant, c'était l'ambroisie qu'à chacun elle vint nous mettre sous le nez. Cette douce senteur tua l'odeur des monstres³⁹⁸.

Le philosophe Emmanuel d'Hooghvorst ajoute que tant que nous sommes mortels, nous ne pouvons qu'en humer le parfum³⁹⁹.

Dans le Pentateuque, on parle d'une nourriture qui descend du ciel, donnée par le Seigneur : c'est la manne. Voici ce que l'on lit dans le livre de l'Exode :

« Voyez : c'est parce que le Seigneur vous a donné le sabbat qu'il vous donne, le sixième jour, du pain pour deux jours. Restez chacun chez vous et que personne, le septième jour, ne quitte le lieu où il est ». Et le peuple se reposa le septième jour. La maison d'Israël donna à cette nourriture le nom de manne. Elle ressemblait à de la graine de coriandre ; elle était blanche et avait le goût d'une pâtisserie au miel. Moïse dit : « Emplis-en un omer, pour la conserver pour vos générations afin qu'elles voient le pain dont je vous ai nourri dans le désert, lorsque je vous ai fait sortir du pays d'Égypte » [...]. Les enfants d'Israël ont mangé la manne pendant quarante ans, jusqu'à leur arrivée dans un pays habité⁴⁰⁰.

³⁹⁷ A.-J. DOM PERNETY, « Ambroisie », dans *Dictionnaire mytho-hermétique*, Milan, Archè, 1971.

³⁹⁸ HOMÈRE, *Od.* IV, 444-446. Traduction tirée de HOMÈRE, *L'Odyssée*, V. Bérard (trad.), 14^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1996, vol. 1/3.

³⁹⁹ À ce sujet, cf. E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 26.

⁴⁰⁰ *Exo.* 16, 29-36.

Voici ce qu'il en est dit dans les Nombres :

« Maintenant, notre âme est desséchée ; plus rien, rien que de la manne sous nos yeux ! » La manne était semblable à la graine de coriandre et avait l'aspect du bdellium. Le peuple se dispersait pour la ramasser ; il la broyait avec des meules ou la pilait avec un mortier ; il la cuisait au pot ou en faisait des gâteaux. Elle avait le goût d'une pâtisserie à l'huile. Quand la rosée descendait pendant la nuit sur le camp, la manne y descendait aussi⁴⁰¹.

Emmanuel d'Hooghvorst dit encore que Protée est la première matière de la Pierre ; que le Mercure différencié ne sert plus à rien, parce qu'il a déjà été un soufre particulier. Il faut le prendre avant qu'il ne touche terre ; c'est la rosée, la manne⁴⁰².

À première vue, on peut croire que la manne et l'ambrosie sont deux choses différentes, puisque la première tombe du ciel pour Israël comme la rosée, et que la seconde est réservée aux Dieux. Pourtant, les définitions de ces deux termes, dans le *Dictionnaire* de Pernety, sont assez semblables :

MANNE : Mercure des Philosophes. Ils l'ont aussi appelé « manne divine », parce qu'ils disent que le secret de l'extraire de sa minière est un don de Dieu, comme la matière même de ce mercure⁴⁰³.

On peut aussi penser au chant anonyme *Alta Trinità beata*⁴⁰⁴, où la manne est associée à la Trinité :

*Alta Trinità beata, da noi sempre adorata
Trinità gloriosa, unità meravigliosa,
Tu sei manna saporosa e tutta desiderosa*⁴⁰⁵.

⁴⁰¹ *Nomb.* 11, 6-9.

⁴⁰² E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 33.

⁴⁰³ A.-J. DOM PERNETY, « Manne », dans *Dictionnaire mytho-hermétique*, Milan, Archè, 1971.

⁴⁰⁴ Ce chant est daté d'environ 1500 (ap. J.-C.).

Haute Trinité bienheureuse, toujours adorée par nous, Trinité glorieuse, Unité merveilleuse, tu es la manne savoureuse et toute désireuse.

Le christianisme est sans doute la tradition qui montre le plus clairement que c'est par une nourriture que le péché doit être réparé. Il l'enseigne dans le rite de la communion, symbole de la vraie communion par laquelle nous serons régénérés. Emmanuel d'Hooghvorst la définit comme « la communication du don de Dieu ». L'Eucharistie consisterait à manger la vie extérieure pour nourrir le dieu intérieur.

Louis Cattiaux, dans ses lettres, parle de la vraie communion :

Le rite de la communion devient sacramentel [...] quand il s'agit de la pierre qui communique ainsi la divinité en essence et en substance. Imaginez combien peu d'hommes ont ainsi reçu Dieu dans leur corps !!!⁴⁰⁶

Le vrai rajeunissement consiste à manger la vie débarrassée de la mort et c'est encore la sainte communion mystérieuse et réelle du corps pur de Dieu, incarné : tout le reste est une rigolade pour végétariens⁴⁰⁷.

Dans *Le Message retrouvé*, il nous dit que :

Il nous faut passer par l'humilité de la mort avant d'atteindre la gloire de la résurrection. Cependant, certains élus de Dieu seront transformés sans passer par la mort, car ils mangent le Seigneur de vie dès à présent⁴⁰⁸.

⁴⁰⁵ « Alta Trinità beata », sur *Choral Wiki*, fin XIII^e siècle (en ligne : [https://www.cpd.org/wiki/index.php/Alta_Trinita_beata_\(Anonymous\)](https://www.cpd.org/wiki/index.php/Alta_Trinita_beata_(Anonymous))) ; consulté le 1^{er} octobre 2021).

⁴⁰⁶ L. CATTIAUX, « Florilège épistolaire », dans R. Arola (éd.), *Croire l'incroyable ou l'ancien et le nouveau dans l'histoire des religions*, Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2006, p. 290.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 323.

⁴⁰⁸ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, *op. cit.*, XXXI, 38.

Il faut donc croire que ceux-ci ont assisté, une fois pour toutes, à une messe et à une communion célébrée par un vrai prêtre. L'Eucharistie, qui nourrit, transforme petit à petit. Elle est l'initiation, le commencement⁴⁰⁹.

Ainsi, cette communion doit être administrée par un vrai prêtre. Tout ceci peut aussi nous rappeler l'histoire de l'Âne d'Or, d'Apulée : Lucius avait été transformé en âne suite à des pratiques magiques, mais gardait un esprit humain. À la fin du livre, il apprend comment il peut retrouver sa forme humaine : c'est en mangeant une couronne de fleurs, reçue du prêtre d'Isis.

Il convient à présent de s'interroger sur la nature de cette nourriture. Le christianisme enseigne que c'est le corps et le sang du Christ⁴¹⁰. Cattiaux y fait aussi allusion dans un verset :

C'est en mangeant le corps de Dieu que nous serons renouvelés et transformés dans la vie sainte. C'est en buvant le sang de Dieu que nous serons élevés et illuminés dans la vie glorieuse⁴¹¹.

L'auteur du chant *Alta Trinità beata* dit que la manne est la Trinité⁴¹². Quant à Louis Cattiaux, il dit à plusieurs reprises qu'il s'agit de Dieu lui-même :

Notre Dieu est un Dieu qui se mange, qui se boit, qui communique la vie, l'entretient, la délivre et la restitue dans sa primauté admirable. C'est un Dieu qui se donne pour sauver en nous ce qui subsiste de vie égarée dans la mort⁴¹³.

Notre salut, c'est manger Dieu⁴¹⁴.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 335.

⁴¹⁰ Cf. LUC XXII, 17-20.

⁴¹¹ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XXXIII, 5.

⁴¹² Cf. *supra*.

⁴¹³ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XV, 62.

⁴¹⁴ *Ibid.*, XXXVI, 86.

Celui qui mange le simulacre de Dieu demeure dans la mort du monde. C'est une chose facile à vérifier. Celui qui mange Dieu en corps et en esprit devient comme Dieu. C'est une chose qui ne trompe pas non plus⁴¹⁵.

À d'autres endroits, Cattiaux dit qu'il s'agit du « don de Dieu » :

À quoi bon tous nos travaux merveilleux si nous ne découvrons pas et si nous n'incorporons pas l'unique Splendeur de la vie sanctifiée ? À quoi bon les magnifiques discours sur la lumière de Dieu si nous le la voyons pas et si nous ne la mangeons pas saintement ?⁴¹⁶

La souche a fleuri, la fleur a donné son parfum et le fruit a mûri pesamment sans que nul ne s'en doute — qui mangera le don de Dieu et qui sera pénétré par sa splendeur ?⁴¹⁷

Cattiaux l'appelle aussi le « soleil glorieux » :

Nous mangerons le soleil glorieux et nous serons vivants à jamais⁴¹⁸.

Dans d'autres versets, il l'appelle « la vie » :

Celui qui mange la vie héritera de la vie. Celui qui mange la mort héritera de la mort⁴¹⁹.

Qui saura piéger la vie du Très-haut ? Qui saura la mûrir et la manger afin de devenir comme elle, libre, pur, éternel ?⁴²⁰

Emmanuel d'Hooghvorst nous dit qu'il existe deux matières qui n'en font qu'une : dans la nature, elles sont séparées

⁴¹⁵ *Ibid.*, XXXV, 71.

⁴¹⁶ *Ibid.*, XIV, 60'.

⁴¹⁷ *Ibid.*, XXIII, 40.

⁴¹⁸ *Ibid.*, XII, 69'.

⁴¹⁹ *Ibid.*, X, 21'.

⁴²⁰ *Ibid.*, XIX, 2.

l'une de l'autre. L'une est minérale, l'autre est volatile ; elle est la vie céleste, répandue dans l'air. Le problème, c'est d'arriver à fixer cette vie et d'en faire une nourriture capable de rejeter tout ce qui est putrescible. Elle pourra alors servir de breuvage d'immortalité⁴²¹.

Nous pouvons en conclure que cette nourriture — appelée Dieu, vie, don de Dieu, etc. — est à la base volatile et doit être fixée, corporifiée.

Un autre point étonnant ressort du Message retrouvé : ce n'est pas seulement l'homme qui doit manger Dieu, mais c'est aussi Dieu qui nous mange :

À l'exemple de Dieu que nous mangeons et qui nous mange, le sage montre la lumière de vie aux hommes égarés dans la mort⁴²².

[Le Parfait] lui choisira et mangera celles qui l'auront mangé afin que l'unité du cœur unique s'accomplisse en un⁴²³.

Emmanuel d'Hooghvorst ajoute que lorsque nous aurons conquis l'immortalité particulière, il nous faudra y renoncer pour pénétrer dans le repos de Dieu.

Concluons tout ceci avec deux versets du *Message retrouvé*, qui reprennent et résument, en mieux, tout ce que nous avons dit :

Ainsi l'homme surmonte la nourriture terrestre et la transforme en lui. Mais il est surmonté par la nourriture céleste qui le transforme en Dieu. C'est un grand mystère que nous redisons ici à tous les croyants, car c'est le mystère de Dieu qui habite la pureté de la vie délivrée de la mort. Il ne nous reste donc qu'à trouver le merveilleux Seigneur descendu du ciel qui a dit : « Mangez, ceci est ma chair ; buvez, ceci est mon

⁴²¹ Cf. E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 15-18.

⁴²² L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XI, 60'.

⁴²³ *Ibid.*, XXI, 42'.

sang ». Ou bien à obtenir d'un prêtre secret de Dieu la communion de ce prodigieux Seigneur qui sauve de la mort. Ordre de Melchitsédeq⁴²⁴.

Cette nourriture céleste réveille en l'homme le nom de Dieu.

⁴²⁴ *Ibid.*, XXXVI, 26-27.

Saint Nom di Djîu !!

Almurida

Dans la plupart des traditions et grandes religions, le Nom de Dieu revêt une importance particulière. Dans le présent article, nous tenterons de confronter des témoignages de ces différentes traditions, pour comprendre en quoi le et les noms ont eu un tel succès dans le culte de Dieu et dans la théologie.

Outre le fameux juron liégeois cité ci-dessus, on pense à la tradition chrétienne et aux paroles qui accompagnent le signe de croix :

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit⁴²⁵.

On en retrouve aussi une mention dans le *Notre Père*, célèbre prière enseignée par le Christ à ses disciples :

Que ton Nom soit sanctifié⁴²⁶.

Il semble d'ailleurs étonnant que l'homme déchu demande que le Nom de Père soit sanctifié. Ne l'est-il donc pas par nature ?

La religion musulmane prêche une formule assez semblable : de fait, presque toutes les Sourates du *Coran* commencent par la formule *Bismi Allah al-Raḥmān al-Raḥīm*, généralement traduite par :

Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux⁴²⁷.

⁴²⁵ MATTHIEU 28, 19.

⁴²⁶ *Ibid.* 6, 9.

⁴²⁷ *Coran*, 27, 30 et *passim*.

En plus de se retrouver au moins cent-quatorze fois dans le *Coran*, elle sert de formule d'introduction à la plupart des livres ou lettres relevant d'auteurs musulmans ; elle se trouve dans toutes les prières et est notamment prononcée comme formule de protection.

Le judaïsme n'est pas en reste : de fait, la Cabale se construit autour de la réunification du Tétragramme, nom divin coupé par la chute originelle – nous y reviendrons.

Dans le *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux, le NOM de Dieu est presque systématiquement écrit en majuscules et occupe manifestement une place particulière.

Mais « Au *nom* du Père », « Au *nom* d'Allah » : de quoi parle-t-on exactement ? S'agit-il juste d'une formule, d'une « façon de parler » ? De quel nom s'agit-il précisément ?

Voyons avant tout l'étymologie du mot « Nom » : les étymologistes traditionnels apparentent *nomen* au terme latin *numen*, « la puissance, la volonté, la divinité ». En effet, pour les Anciens, donner un nom à un être ou à une chose revient souvent à avoir le pouvoir sur lui. Par exemple, lorsqu'un maître acquérait un esclave, la première chose qu'il faisait était de lui donner un nouveau nom – souvent le sien – en signe de souveraineté. On pense en outre au rite du baptême ou de la conversion dans les grandes religions, qui consiste entre autres à donner un nom au nouvel adepte. Cette image évoque aussi celle d'Adam qui, avant la chute, avait reçu de Dieu le pouvoir de nommer tous les animaux qui se présentaient à lui :

L'Éternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme⁴²⁸.

⁴²⁸ Gen. 2, 20.

Citons encore l'exemple de l'alchimiste arabe Jābir ibn Ḥayyān et son école : ils partaient du principe que connaître le nom d'une chose revenait à connaître la chose elle-même, ils élaborèrent une théorie – dite « science de la balance » – qui permettait, grâce à la décomposition du nom d'une substance ou d'un corps, de connaître la proportion des éléments qui la constituent, et d'élaborer un élixir qui lui soit approprié.

Il convient à présent de s'interroger sur le nombre des noms de Dieu. Le « Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » des chrétiens semble de fait évoquer *trois* noms : celui du Père, celui du Fils et celui du Saint-Esprit. En revanche, alors que l'Islam affiche partout « Au nom d'Allah, le Clément, le Miséricordieux » – formule qui semble ne faire allusion qu'à un seul nom –, on apprend par un *ḥadīth* du Prophète qu'il existe en fait *nonante-neuf* noms divins, et que celui qui les connaît tous par cœur entrera au Paradis⁴²⁹. Ces nonante-neuf noms se retrouvent d'ailleurs mentionnés çà et là dans le *Coran*⁴³⁰ ; notons que le nom *Allāh* n'en fait pas partie. De même, un verset du *Coran* nous apprend que :

C'est à Allah qu'appartiennent les noms les plus beaux. Invoquez-Le par ces noms et laissez ceux qui profanent Ses noms : ils seront rétribués pour ce qu'ils ont fait⁴³¹.

Citons quelques-uns de ces noms : *al-'Ālim* (« le Connaisseur »), *al-Ġayb* (« l'Invisible »), *al-Raḥmān* (« le Clément »), *al-Raḥīm* (« le Miséricordieux »), *al-Mālik* (« le Souverain »), *al-Quddūs* (« le très Saint »)⁴³².

Quant à Louis Cattiaux, il parle de *deux cent cinquante-six* noms, dans l'une de ses lettres à Emmanuel d'Hooghvorst ;

⁴²⁹ BUḤĀRĪ, *Saḥīḥ*, 2736.

⁴³⁰ À titre d'exemple, cf. *Coran*, 59, 22-24.

⁴³¹ *Coran*, 7, 180.

⁴³² *Ibid.* 59, 22-24.

il ajoute qu'ils sont « formés par les diverses combinaisons des éléments »⁴³³.

Dans son *De Verbo mirifico*, Reuchlin donne encore d'autres nombres, qu'il emprunte à ses illustres prédécesseurs⁴³⁴ :

Jérôme mentionne à Marcella dix noms de Dieu ; Denys l'Aréopagite, à peu près quarante-cinq, d'autres, septante ; d'autres encore, plus ; et d'autres, moins ; tous, selon leur compréhension⁴³⁵.

Mais peut-il y avoir un nombre défini de noms pour celui qu'il est impossible de nommer, et que tous les noms célèbrent ?⁴³⁶

Ainsi, les problèmes de divergences ont-ils vraiment lieu d'être ? Voici en tout cas comment Reuchlin explique la coexistence de plusieurs noms :

Dieu a plusieurs noms parce que c'est au siècle futur qu'il n'en aura qu'un [...]. Pourquoi longtemps attendre, comme s'il fallait une longue discussion pour savoir comment ce qui n'a pas de nom peut être désigné par tant de noms ?⁴³⁷

Dans sa *Philosophie occulte*, Henri-Corneille Agrippa donne une autre explication à la multiplicité des noms :

Quoique Dieu soit unitissime, il porte néanmoins plusieurs Noms, qui ne représentent pas plusieurs essences différentes, ou divinités, mais par ces noms

⁴³³ L. CATTIAUX, « Croire l'incroyable », *op. cit.*, p. 363.

⁴³⁴ Reuchlin renvoie entre autres à JEROME, *Lettres*, XXV et à DENYS L'AREOPAGITE, *Les Noms divins*, *passim*.

⁴³⁵ J. REUCHLIN, *Le verbe qui fait des merveilles*, H. van Kasteel (trad.), Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2014, p. 138.

⁴³⁶ *Id.*

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 140.

sacrés, comme par des canaux, il fait couler sur nous quantité de bienfaits, dons et grâces⁴³⁸.

Ibn 'Arabī explique de manière assez semblable la centaine des noms de Dieu dans l'Islam : ces noms multiples qualifieraient différentes facettes de la Divinité enfouie dans l'homme, tandis que le nom Allah serait le seul à être commun à cette Divinité et au Dieu « Essence unique »⁴³⁹.

La Cabale juive explique la chose plus concrètement encore. Selon le philosophe Emmanuel d'Hooghvorst, l'objet de la Cabale – il parle aussi d'œuvre mariale ou messianique – est la Réunification même du nom de Dieu, qui fut coupé en deux lors de la chute, du péché originel⁴⁴⁰. Il ajoute ceci :

Tous les mots de la Bible, les chars du Saint-Béni-Soit-Il sont des noms de Dieu uniquement. La connaissance de ces Noms de Dieu réintègre le Cabaliste dans le Paradis Perdu⁴⁴¹.

Le nom dont il s'agit est le Tétragramme, יהוה *IHVH*, coupé en deux, c'est-à-dire יה-וה, *IH-VH*.

Les deux parties se cherchent et errent dans les mondes. *וה* est au ciel où il rêve éternellement, toujours insatisfait. *יה* (« Lui ») se trouve dans ce monde d'exil avec l'homme déchu.

Les deux premières sont un être insensé qui se rêve et se pense sans se connaître. Les deux dernières sont un être enlaidi par la concupiscence du sensible en exil⁴⁴².

⁴³⁸ H. C. AGRIPPA, *La philosophie occulte ou la magie*, J. Servier (trad.), Paris, Éditions traditionnelles, 1982, vol. 3/4, p. 33.

⁴³⁹ Pour plus de précisions, nous renvoyons le lecteur à PANTOUT *et al.*, « Le nom de Dieu », sur *Arca Librairie*, 2015 (en ligne : <https://www.arca-librairie.com/forum/cabale-judeo-chretienne/12-le-nom-de-dieu> ; consulté le 3 octobre 2021).

⁴⁴⁰ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 241.

⁴⁴¹ *Id.* Cette dernière phrase est assez proche du *ḥadīth* prophétique, qui dit que celui qui connaît ces noms par cœur aura accès au Paradis : cf. *supra*.

⁴⁴² *Ibid.*, p. 145-146.

Ce même Tétragramme יהוה, est traditionnellement prononcé *Adonai*⁴⁴³ et transcrit *IHVH* ; c'est-à-dire que l'on n'en transcrit que les consonnes, car ses voyelles sont inconnues pour l'homme déchu, ce qui rend le nom imprononçable. Il ne pourra être prononcé que lorsque nous en aurons reçu les voyelles⁴⁴⁴, lorsque la *Torah orale* sera venue vivifier la *Torah écrite*.

Zacharie fait certainement allusion à cette réunification lorsqu'il dit :

En ce jour-là, Dieu sera un, et son nom sera un⁴⁴⁵.

C'est à cela que se rapportent également les paroles du *Notre Père*, « Que ton Nom soit sanctifié », comme l'explique Charles d'Hooghvorst dans son *Livre d'Adam* :

« Que ton nom soit sanctifié », c'est-à-dire qu'il soit réuni pour reconstituer le Tétragramme sacré ! Que l'homme soit régénéré et réintroduit dans le paradis où il n'y a plus de séparation ! Que le Dieu qui demeure dans l'homme soit béni, que « le Père qui est aux cieux » vienne réanimer et rafraîchir le Dieu d'en bas ! Voilà le Nom sanctifié, l'unité de l'Unique rétablie, les quatre lettres du Nom sacré réunies, ce qui rend à l'homme l'usage de la parole sacrée.

La prononciation de ce nom est réservée aux justes, à qui Dieu a communiqué son secret et sur le front desquels il brille. Il est sur les lèvres des vrais prophètes de Dieu⁴⁴⁶.

C'est bien de ce nom-là que semble parler Louis Cattiaux dans ce verset du *Message Retrouvé* :

⁴⁴³ *Adonai* signifie littéralement « mon Seigneur ».

⁴⁴⁴ Notons que le terme *cabale*, qui vient de la racine קבל, *qbl*, signifie « recevoir ».

⁴⁴⁵ *Zach.* 19, 4.

⁴⁴⁶ C. D'HOOGHVORST, *Le Livre d'Adam*, op. cit., p. 116-117.

Le saint Nom de Dieu est une réalité vivante et palpable qui peut tout. C'est un mystère que bien peu ont connu ou connaîtront⁴⁴⁷.

Emmanuel d'Hooghvorst commentait ce verset en disant que ce *saint Nom* était la Pierre qui permettait de réveiller le nom de Dieu perdu en chaque homme. « La nourriture céleste réveille en l'homme le nom de Dieu ».

Jean Reuchlin explique encore que le plus excellent et le plus parfait des noms divins est précisément celui de Jésus : « un nom qui peut être prononcé par un son vocal, qui n'est plus ineffable »⁴⁴⁸. Dans ce nom, « les lettres représentent Dieu, les syllabes représentent l'Esprit, et la prononciation représente Dieu et l'homme »⁴⁴⁹. Il explique que le nom de Jésus, en hébreu יהשוה *IHSVH*, est constitué du tétragramme précité יהוה, qui fait office de voyelles, car Dieu est lui-même un souffle. Au centre de ce tétragramme a été insérée la lettre ו, S, ce qui donne effectivement יה-ו-ה, *IH-S-UH*. Cette lettre centrale est en fait l'abréviation de ש, ES, qui signifie « feu ». Selon Reuchlin, c'est de ce *feu* que Dieu a dit dans l'*Évangile* : « Voici mon Fils-bien aimé », le Christ. Il résume le tout comme suit :

Puisque ces lettres [יהוה] ne peuvent être exprimées ni par la voix ni par aucune autre faculté humaine, il était opportun et il fallait que le Dieu qui devait s'incarner assumât avec la chair, outre ces lettres, un autre caractère⁴⁵⁰.

Ainsi, on peut dire sans se tromper, pensons-nous, que ce nom divin représente le mystère de l'Incarnation lui-même.

Outre cela, il semble bien que le nom réunifié, et même les noms de Dieu en général, puissent être utilisés par

⁴⁴⁷ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XVIII, 65'.

⁴⁴⁸ J. REUCHLIN, *Le verbe qui fait des merveilles*, op. cit., p. 251.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 251-252.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 253.

l'homme et le rendre ainsi tout-puissant. Reuchlin nous explique de quelle façon :

De même que la nature de l'univers exerce naturellement son action sur toutes les choses en particulier, selon un ordre prescrit qui lui est propre, de même la maîtresse prééminente de la nature, la cause de toutes choses, la volonté divine, exerce sur-naturellement sa grâce illimitée sur toutes les choses dans leur ensemble et en particulier. Et de même que l'une agit au moyen des qualités du sensible et de manière évidente, de même l'autre agit au moyen des noms intellectuels et sur base d'une alliance, sans proportion, sans ressemblance, sans commune mesure entre la cause et les choses causées⁴⁵¹.

Tout le problème reste de les prononcer et, pour reprendre l'expression de Reuchlin, « de prononcer ceux qui sont ineffables ». Sans doute pour cela faut-il recevoir la *Torah orale*, les voyelles du nom יהוה. Voici ce qu'ajoute Reuchlin :

Et ce qui est important, et peut-être le plus important, mais facile cependant, c'est de dégager et d'affiner la cause des noms, comme on fait pour la laine, graduellement et par une recherche prudente et opportune, jusqu'à ce qu'on saisisse ce qui est caché, et qu'on éprouve, aussitôt, que c'est cela qu'on désire. Car parmi l'énorme amas de noms sacrés, vous en avez entendus certains qui sont ineffables, d'autres qui s'expriment par la voix. Ce qui est ardu, sinon impossible, en tout cas difficile pour nous, c'est de faire, d'un nom ineffable, une parole qu'on prononce par la voix, pour que nous nous en servions avec obéissance, ou pour qu'elle soit à notre disposition ou à portée de main en n'importe quelle situation, quels que soient nos sentiments, dans toutes les épreuves. Il ne nous reste donc qu'à nous laisser conduire par la nécessité pour nous consacrer à un examen attentif et judicieux des noms cités, à condition de rechercher auparavant, par une étude un peu

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 243.

plus approfondie, mais dans les plus brefs délais, la cause de cette si grande puissance et vertu des noms⁴⁵².

Ce Verbe se revêtit de chair humaine afin que, par sa tangibilité salutaire, nous pussions atteindre davantage son intérêt : en voyant de nos yeux, et en embrassant par chacun de nos sens, ce Verbe que nous pouvions exprimer, non plus par une description de lettres imprononçables, comme jadis, mais par une parole dicible et par un son compréhensible⁴⁵³.

En tout cas, une chose est certaine, c'est qu'il s'agit d'une chose concrète, palpable. Dans la lettre citée *supra*, Cattiaux continuait comme ceci :

Mais il est préférable que je vous fasse voir cela d'œil à œil⁴⁵⁴.

Rappelons que, dans le verset cité ci-dessus, il disait :

Le saint Nom de Dieu est une réalité vivante et palpable qui peut tout⁴⁵⁵.

Un autre curieux verset du *Message Retrouvé* parle des fonctions et de l'utilisation de ces Noms :

Certains Noms de Dieu consomment et d'autres arrosent ; certains Noms de Dieu tuent et certains autres donnent la vie ; certains Noms de Dieu montent et certains autres descendent.

Ces Noms divins s'écrivent, ils s'épellent, ils se nomment et ils se chantent pour donner les formes et pour les défaire ; c'est un secret que Dieu ne confie qu'aux renoncés qui préfèrent mourir plutôt que tuer⁴⁵⁶.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 242.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 244.

⁴⁵⁴ L. CATTIAUX, « Croire l'incroyable », *op. cit.*, p. 363.

⁴⁵⁵ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, *op. cit.*, XVIII, 65'.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, XXIX, 41-41'.

À propos du Nom qui *monte* et *descend*, Cattiaux dit encore ceci :

Selon que le nom de Dieu monte ou selon qu'il descend, c'est une bénédiction ou une malédiction ; car il a un endroit et il possède un envers. Ainsi le même nom peut produire la vie ou il peut faire paraître la mort selon la façon dont il se présente à nous, et aussi selon la façon dont nous nous présentons à lui⁴⁵⁷.

Terminons avec une série de versets certes énigmatiques, mais qui semblent résumer tout notre propos :

Le Père-Dieu, c'est le nom de Dieu inexprimé dans le secret de l'Eau-Dieu. Dieu est caché dans son nom.

L'Eau-Dieu, c'est le nom de Dieu qui descend et qui monte en soi-même. Et son nom est la vie.

L'Esprit-Dieu, c'est le nom de Dieu qui se meut en tous sens sur l'Eau-Dieu. Et son nom est vivant.

Le Corps-Dieu, c'est le nom de Dieu qui se manifeste et qui se fixe dans l'Eau-Dieu. Et son nom se nourrit de la vie⁴⁵⁸.

Voici comment Emmanuel d'Hooghvorst commentait le verset XXX, 23 :

Dieu est la vie et le Nom est ce qui la coagule et la forme. Si nous parvenions à informer la vie au moyen de la Parole, nous serions de grands magiciens ; nous connaîtrions le secret du Nom de Dieu, qui se meut dans l'Eau-Dieu.

ALMURIDA

⁴⁵⁷ *Ibid.*, XXVII, 46.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, XXX, 22-25.

La Magie ou l'art du Verbe

Lorraine de Coppin

Quand la mauvaise parole et quand le mauvais coup sont partis, qui pourra les retenir et qui pourra les effacer ensuite?

Le saint Nom du Seigneur est une magie toute puissante dans la bouche de celui qui croit et qui aime véritablement⁴⁵⁹.

Selon Michaël Maier, le mot « magie » signifiait anciennement en Perse, la **sagesse et la connaissance très parfaite des choses naturelles**⁴⁶⁰.

Les commentateurs d'Homère nous apprennent que *sage* (σοφός qui vient de σαφής) signifie « qui parle clairement »⁴⁶¹. Tandis qu'*être stupide* (du latin *stupere*) signifie « être muet ».

À ce propos, dans la quatrième Bucolique de Virgile⁴⁶², il est écrit que Virgile parle, chante et charme (charme, du latin *carmen*, « chant magique », « formule magique »), car il est inspiré par la muse, le souffle divin universel de la tradition païenne, comparable à l'Esprit Saint de la tradition chrétienne.

Celui qui comme Virgile parle, chante et charme va pouvoir carder la laine (le mot latin *carmen* vient lui-même de *cardere*, carder) et ainsi démêler le fil de l'art qui arrive de manière brute. *La prophétie vient comme des flocons de laine*, d'où

⁴⁵⁹ *Ibid.*, XVII, 23.

⁴⁶⁰ À ce sujet, cf. M. MAIER, *La Table d'or*, van Kasteel, Hans (trad.), Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2015, p. 66.

⁴⁶¹ H. VAN KASTEEL, *Questions Homériques*, *op. cit.*, p. 850.

⁴⁶² VIRGILE, *Buc.* IV, 55-57.

les nombreuses images de cardeuses qui doivent « déduire » le chant, comme dit Virgile : *deductum dicere carmen*⁴⁶³.

Dans *La Grande Astronomie*, Paracelse dit que la magie est la mère de toutes les inventions⁴⁶⁴. C'est par son pouvoir que sont connus les secrets de la nature.

Toujours dans le même ouvrage, il écrit :

Qu'est-ce que la magie, sinon une médecine supérieure qui utilise uniquement les forces du firmament, soit sans déranger le cours habituel de la nature, soit de manière extraordinaire ? Toutes les œuvres de magie s'accomplissent grâce à l'imprégnation astrale qui est déterminante dans toute génération. Il n'y a pas que les hommes qui pratiquent la magie, la nature s'y livre également de bien des façons⁴⁶⁵.

On distingue deux sortes de magie ; la première, qui ne nous intéresse pas particulièrement, est la basse magie, comme la lycanthropie qui utilise des supports animaux pour matérialiser un esprit au cours du sommeil. Elle est cependant intéressante en ce qu'elle nous prouve que l'esprit a besoin d'un support pour s'incarner. La haute magie, quant à elle, consiste à fixer l'esprit d'en haut. Pour cela il faut entrer en contact avec quelqu'un qui nous répond et qui nous exauce. C'est cette haute magie qui nous intéresse pour notre quête.

Faire descendre la magie des mondes et la fixer en son lieu, c'est aussi l'œuvre de la cabale chymique⁴⁶⁶.

La parole est un sel, c'est pourquoi lorsque nous prions, nous pouvons fixer l'esprit d'en haut. Et lorsque l'esprit d'en haut est coagulé par un sel, il se met à parler, il

⁴⁶³ *Ibid.* VI, 5.

⁴⁶⁴ PARACELSE, *La Grande Astronomie ou la Philosophie des vrais sages*, P. Deghaye (trad.), Paris, Dervy, 2001, p. 168.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 174.

⁴⁶⁶ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 27.

n'est plus illimité, il a acquis une mesure dans l'homme. C'est ce qui se passe dans le conte de Riquet à la Houppe : Riquet est laid mais il possède le sens et la mesure de toute chose, tandis que la princesse est d'une grande beauté mais est dépourvue du sens, elle rêve sans mesure... Ils vont s'unir et ainsi la belle aura fixé le verbe dans sa cage d'amour ou, comme il est écrit dans le *Fil de Pénélope* concernant Viviane la dame du lac :

Elle en devint si savante qu'elle parvint à enclorre son
ami Merlin, en une chambre d'amour dont il ne revint
jamais⁴⁶⁷.

Cette union n'est pas à notre portée car pour qu'il y ait un sel il faut que le ciel et la terre s'unissent ; ce qui ne se fera que lorsque nous aurons été visités par l'ange Gabriel. La parole sera alors bien dite, c'est ce qu'on appelle la *bene-diction*. C'est alors la vraie récréation ou la régénération.

La véritable magie, c'est donc donner corps à la parole divine. Celui qui a expérimenté les effets de la prière est devenu un plus grand magicien que celui qui étudie la magie dans les livres.

Mais pour prier, il faut tout d'abord un désir. Joséphin Péladan disait :

Malheur à l'homme de peu de désirs car son désir se
réalisera⁴⁶⁸.

Selon le dictionnaire étymologique de Caroline Thuysbaert, le *mage* est d'ailleurs « celui qui désire ardemment » ou « qui est ardemment désiré »⁴⁶⁹.

Il faut ensuite imaginer la réalisation de son désir, pas nécessairement les moyens, mais la réalisation. L'image doit

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 185-186.

⁴⁶⁸ Cité dans L. CATTIAUX, *Physique et métaphysique de la peinture*, Bruxelles, Les Amis de Louis Cattiaux, s. d., p. 19.

⁴⁶⁹ BÉBESCOURT, *op. cit.*, vol. 2, p. 105.

être très précise et claire, et la chose doit être profondément désirée. Il faut enfin prier à haute voix afin de fixer ce qu'on a imaginé. Louis Cattiaux disait que Jésus faisait cela comme un virtuose et qu'il obtenait tout à l'instant.

Le désir donne la substance. L'imagination donne la forme.

Le verbe donne le poids. La foi donne la vie, mais c'est la pureté du cœur qui permet seule l'union avec le Dieu créateur et rénovateur de toutes choses⁴⁷⁰.

Le verset suivant nous donne encore quelques précisions :

La réalisation du souhait est fonction de la précision de l'image conçue, de la puissance de projection du désir et de la régularité patiente de la prière⁴⁷¹.

Ce que nous devons espérer, désirer avant tout c'est le don de Dieu, c'est pourquoi notre imagination doit être canalisée et nourrie par les textes des sages, sinon elle rêve. Au début, il faut s'assurer que nos imaginations correspondent bien au sens réel que l'auteur a voulu mettre dans le texte, mais petit à petit, notre imagination commencera à imiter celle des sages. Il faut que notre imagination soit remplacée par celle de Dieu.

L'**imagination** est l'outil qui découvre Dieu. La patience est celui qui le met en évidence⁴⁷².

Enfin, je ne trouve pas de meilleure conclusion que cette prière « bien dite » qui vient du *Message Retrouvé* :

Ô Miséricordieux, viens à notre secours malgré nous, puisque notre stupidité nous empêche même de crier vers toi. Ô Tout-Puissant, réveille en nous la foi dans l'immortalité et oriente nos cœurs vers ta sainte face

⁴⁷⁰ L. CATTIAUX, *Le Message Retrouvé*, op. cit., XX, 45'.

⁴⁷¹ *Ibid.*, XI, 51'.

⁴⁷² *Ibid.*, II, 4'.

afin que nous soyons réengendrés dans ta pureté et
dans ton incorruptibilité⁴⁷³.

⁴⁷³ *Ibid.*, XXIII, 8.

Le Message Retrouvé de Louis Cattiaux - Interview Baglis

Texte retranscrit par Camille Feye

Ce texte est une retranscription partielle de la vidéo réalisée en septembre 2016 par le site www.baglis.tv, que nous vous recommandons chaleureusement, et sur lequel vous pouvez voir la vidéo ainsi que de nombreuses autres dont :

- Vie et œuvres de Louis Cattiaux (Stéphane Feye, Hans van Kasteel et Caroline Chabot)

- Les arcanes sublimes de Gérard Dorn (Stéphane Feye, Caroline Thuysbaert, Guillaume Attewell)

*Stéphane Feye (S) et Hans van Kasteel (H) interrogés par
Caroline Chabot (C)*

-C: Bonjour Stéphane Feye, bonjour Hans van Kasteel.

Nous sommes ensemble pour parler de Louis Cattiaux mais surtout du *Message Retrouvé*, puisque c'est l'œuvre majeure de cet homme mystérieux, dont on a vu qu'il était à la fois alchimiste, poète, peintre, géomancien, et qu'il a travaillé sur beaucoup d'aspects des sciences secrètes. Il a donc écrit ce *Message Retrouvé* qui s'est d'abord appelé *Le Message Égaré* avant de trouver son titre définitif.

Pour commencer, pourriez-vous nous le présenter, puisqu'il a une forme tout à fait particulière ?

-H: Vous l'avez sûrement vu, l'ouvrage se compose de quarante livres ou chapitres et la plupart des versets sont divisés en deux colonnes, une colonne de gauche et une colonne de droite. Un verset du message y fait d'ailleurs allusion, dans le livre XXI, verset 19 : « *Nous cherchons dans les deux colonnes du Temple et nous les avons sous nos yeux et sous nos mains (...)* ».

Les versets se présentent donc en deux colonnes. Catiaux a laissé un enseignement là-dessus : il y a la terre et il y a le ciel, toutes choses sont disposées par deux. Il y a le sens moral qui s'apparente plus aux versets de gauche et un sens plus philosophique qui s'apparente à ceux de droite. Parfois il y a un verset au milieu, une colonne du milieu, qui est le sens alchimique, qui réunit le ciel et la terre.

Voilà dans les grandes lignes la présentation de l'aspect de l'ouvrage.

-C: L'ouvrage débute par un texte disposé dans deux triangles, un triangle pointe en haut et un triangle pointe en bas. Seraient-ce des prières ? Serait-ce une introduction ?

-S: Le triangle pointe en haut représente traditionnellement le feu, le Père Doré, et le triangle pointe en bas représente l'eau, la Mère Brillante.

Vous remarquerez que rien dans *Le Message Retrouvé* n'est laissé au hasard.

Vous noterez que chacun de ces deux triangles est composé de dix-neuf lignes faisant allusion aux dix-neuf vertèbres mobiles de la colonne vertébrale. Dix-neuf est également le nombre d'Apollon. Cela n'est pas du tout un hasard !

L'union du Père et de la Mère est l'union du feu et de l'eau, ce que les Anciens appelaient Vénus. Vénus a pour ra-

cine *vincire* en latin, qui est le lien entre le feu et l'eau. C'est-à-dire le beau corps. Le corps beau (le corbeau) est la parole transmise au cœur pur, au renard, ou *rein hart*, qui signifie le cœur pur.

-C: *Le Message Retrouvé* possède un titre pour chacun de ses quarante livres, qui semble adopter le langage des oiseaux, si l'on peut dire, puisque nous trouvons par exemple les titres suivants : « Vérité nue », « Ève tri une », « Un être vie », etc. Cela nous fait penser au langage alchymique, dit langage des oiseaux.

-S: C'est exact. Tous les titres de gauche sont anagrammes les uns des autres.

Je me suis moi-même amusé à en trouver ; voici par exemple quelques anagrammes du titre *ROI SAUVE* : VRAI OS-UE, SUIVRE A-O, ROI SUAVE, AIES VU OR, SAVOIR UE, AVE OU RIS, AI VU EROS, OR SUA VIE, ORUS A VIE, AVOIR SU E.

Il est certain qu'il y figure une allusion à la combinaison des éléments primordiaux donnant à chaque fois un sens nouveau et en même temps toujours vrai.

-C: Vous parlez là des *Litanies de la Mère et du Fils*, qui se présentent toujours en deux colonnes mais d'une manière singulière.

Ce ne sont pas des versets mais des colonnes avec un certain nombre de mots évoquant des vertus, des noms de pierres, etc. Cela semble faire référence à des aspects très particuliers.

-S: Tout à fait ! Nous affirmons – c’est au lecteur de s’en rendre compte par lui-même – que Louis Cattiaux n’a été que le support d’une science traditionnelle qui est la même science qu’ont possédée tous les prophètes comme Énoch ou Moïse et qu’il a finalement redit la même chose.

Il y a un enseignement destiné au grand public qui s’en nourrit et s’en approche et il y a à la fois, avec toutes ces anagrammes par exemple, des allusions à une science secrète que nous ne possédons pas mais que les grands sages de l’humanité possèdent.

L’auteur fait ainsi comprendre à un philosophe qu’il le fut également.

-C: Lorsque l’on fait référence à ces *Litanies de la Mère et du Fils*, *REINE VEUT*, *ROI SAUVE* que vous avez introduites précédemment, nous ne constatons pas de symétrie comme dans d’autres parties de l’ouvrage.

La colonne de gauche, féminine, est composée de cent quarante-quatre litanies, alors que celle de droite, masculine, de cent onze.

Cent quarante-quatre, nous comprenons que c’est douze fois douze, mais pourquoi cent onze ?

-S: Nous pouvons aussi dire que 144 se décompose ainsi: $4 + 4 = 8$ et $8 + 1 = 9$

Neuf peut être le nombre de cercles du ciel et aussi de ceux de l’enfer, tandis que de l’autre côté vous trouvez trois fois l’unité, la Tri Unité. Vous pouvez aussi comprendre que la *Reine Veut* est en quelque sorte la volonté divine qui est fluide dans l’air que nous respirons, mais lorsqu’elle s’unit à ce Roi (on peut d’ailleurs prononcer *Reine veut Roi sauve* ou *Reine veut Roi sauvé*), le roi se trouve dans les os de l’homme,

dans la colonne vertébrale. Ce roi uni à la reine, étant sauvé, se met à parler.

-H: Il y a d'ailleurs un rapport entre les titres de gauche et de droite, cela doit être le cas pour les *Litanies* également, bien que celui-ci ne soit pas aussi évident du côté de *Roi sauve* que de *Reine veut*. Néanmoins, il y a un rapport entre *Roi sauve* et *Reine veut*. Le livre XVI, par exemple, a pour titre *REUNIT ÈVE, LE ROCHER*. Emmanuel d'Hooghvorst nous fait remarquer que c'est le Rocher qui réunit Ève.

On voit parfois une relation plus claire quand il est écrit à gauche *Un iver été* et à droite *Le temps* (livre XXVII), *Vue ternie* et à droite *Les ténèbres* (livre XXX) ou encore *Ève nue rit* et à droite *La Joie* (livre XVII).

Il y a donc manifestement un rapport entre les titres de droite et de gauche.

-S: Ou bien encore, *Unité Rêve, Le cercle éternel* (Livre VI). Le cercle éternel rêve l'Unité.

Il ne faut pas chercher midi à quatorze heure, ce que nous appelons l'*Universus*, ce qui tourne dans un seul sens, tourne dans un mouvement circulaire et dans un rêve éternel.

Il a besoin de son Unité pour se définir. Ce sont les grands mystères de l'Union du ciel et de la terre.

- C: Nous parlons donc de l'union alchimique du Roi et de la Reine, mais *Le Message Retrouvé* est-il un livre uniquement alchimique ?

-S: Ah ! Voilà le gros problème ; c'est un ouvrage que nous avons qualifié de prophétique.

Cela peut paraître scandaleux, quelqu'un qui s'intitule prophète, surtout qu'à notre époque, il y en a des tas, des vrais, des faux, des tout ce que vous voulez! Je vais vous citer à ce propos une lettre de Cattiaux à Emmanuel d'Hooghvorst :

Les gens me croiront prophète quand mon apparence ne sera plus là pour les troubler. Car pour l'instant je suis pour eux un objet de doute et de scandale, ce qui est bien normal après tout ! Ce sont ces mêmes gens qui plus tard voudront se servir de moi ou du Message Retrouvé pour assommer leurs frères, comme toujours aussi. Il ne faut pas effrayer les tièdes et les indécis en leur annonçant tout de go que je suis un des derniers prophètes. Vous ne pouvez pas vous douter à quel point cela peut paraître scandaleux à ceux qui ont classé une bonne fois pour toutes les saintes Écritures dans le passé et de s'entendre annoncer qu'une nouvelle Écriture est parue sous leurs yeux d'aveugles ! C'est d'ailleurs une épreuve redoutable et ceux qui reconnaissent Jésus-Christ à présent l'auraient allègrement crucifié dans son temps et n'auraient pas hésité à brûler les Évangiles croyant ainsi sincèrement servir Dieu. Si vous avez reconnu le Message Retrouvé de vous-même, c'est une grâce de Dieu et un signe étonnant pour vous, dont vous devez louer le Seigneur, mais c'est aussi le signe que vous n'avez pas fait obstacle au-dedans de vous à la voie de Dieu. Il est même bon que vous doutiez du Message Retrouvé et que vous interrogiez bien le Seigneur dans votre cœur à son sujet afin que ce soit Lui et non pas moi qui vous éclaire à ce sujet. Pour moi, j'ai écrit ce livre afin de ne pas avoir à l'enseigner verbalement. Il est donc normal que je m'efface derrière Lui et que je ne paraisse pas dans le monde sinon comme un homme très ordinaire qui fait de la peinture pour vivre sans plus. En me présentant comme prophète de Dieu, vous éloignerez les lecteurs du Message Retrouvé qui sont tellement scandalisés de cela qu'ils rejettent aussi le livre. Il vaut donc mieux que vous ne parliez pas de moi et que vous agissiez comme si vous ne me connaissiez pas.

En réalité Louis Cattiaux ne voulait même pas signer *Le Message Retrouvé*, c'est vous dire à quel point il s'effaçait derrière cet ouvrage qui le dépassait presque.

-H: Pour ajouter quelque chose concernant l'aspect alchymique du livre, certains versets sont clairement alchymiques ; nous pouvons les rapprocher du Cosmopolite ou de Nicolas Valois, mais il y a aussi des versets qui a priori ne se laissent pas interpréter dans un tel sens. Cependant, Cattiaux insistait lui-même sur le fait que le sens ultime de chaque verset sans exception était finalement alchymique.

Cela peut être assez trompeur, car il y a des versets qui semblent se comprendre moralement, socialement ou historiquement, mais il paraîtrait qu'ils aient tous un sens caché alchymique.

-S: Manifestement ! Je peux citer à ce sujet un passage d'une autre lettre de Cattiaux dans laquelle il démontre que toute Écriture sacrée a un sens moral destiné à la foule mais que le sens profond ne l'est pas. À notre époque où nous parlons tant de radicalisme musulman, où nous entendons que certains versets du Coran exigeraient réellement la guerre sainte, voilà ce qu'il disait sur les choses morales (ces propos vont peut-être en choquer certains) :

La polygamie est un état naturel qu'aucun prophète n'a jamais sérieusement interdit. De toute façon cela a peu d'importance pour approcher Dieu, pas plus d'ailleurs que le nombre de maisons, d'enfants, de chaussures, que sais-je encore. Vous pensez bien que les détails des lois sociales dont les prophètes et les religions ont eu à s'occuper n'ont rien à voir avec la quête du Parfait et avec la délivrance du péché de mort. Il fallait bien mettre un peu d'ordre dans le chaos humain à cause des forcenés

aveugles et sourds qui veulent toujours tout violenter. Ainsi, toutes les Écritures révélées ont plusieurs sens afin d'être accessibles à tous. Il faut donc prier Dieu avec persévérance afin de pénétrer le sens ultime, le seul qui compte vraiment, les autres n'étant que des oripeaux destinés à rassurer les médiocres ou à consoler les faibles et les désespérés, ce qui n'est pas inutile non plus.

Ceci peut nous donner un grand enseignement à notre époque de fanatisme religieux mais aussi de recrudescence de cet appel des croyants vers un Dieu, pour leur montrer que le fanatisme est peut-être tout aussi dangereux que l'incroyance ou l'impiété.

-C: Le baron d'Hooghvorst écrivait :

Comment définir ce Message Retrouvé ? Tous ne le liront pas de la même façon. Le nom du livre indique la nature de son contenu, le Message, le message de qui ? De quand date-t-il ? Pourquoi retrouvé ? A-t-il été perdu ? Par qui ? Pourquoi ? Comment ?

Voici de belles questions, messieurs !

-H: Beaucoup de questions en effet !

Il semblerait que le dernier adepte en Occident ait été Eugène Philalète, ou Thomas Vaughan (vers le milieu du XVIIème siècle) et le Message était donc en quelque sorte perdu après lui. Louis Cattiaux aurait renoué avec ce message perdu, *Le Message Retrouvé* en aurait découlé. L'idéal serait qu'à chaque génération il y ait un philosophe, un au moins, qui puisse témoigner de la vérité de ce qu'enseignent tous les philosophes depuis le début de l'humanité.

-S: En réalité, le mystère se trouve dans l'homme. La grande révélation des prophètes n'est pas ce que l'homme dit de Dieu, le mot *Dieu* étant d'ailleurs anagramme de *vide*. Ce Dieu, ce que les Hébreux appellent l'*ein sof*, l'infini, ne se connaît même pas lui-même. On ne peut rien en dire, il n'est pas objet de révélation. Par contre, ce que Dieu dit de l'homme est très important ! Il y a dans l'homme une partie divine qui est ossifiée. Le grand pari de la révélation, c'est le mystère que l'on appelle le péché originel, la chute, l'égarement ou la perte dans les ténèbres. Nous pouvons l'appeler de différentes manières, mais si nous n'admettons pas cette notion de chute il n'y a pas de régénération possible. C'est un peu comme des chenilles qui parieraient sur le fait que certaines d'entre elles deviendraient papillons.

Il y a dans l'homme et notamment dans ses os, quelque chose qui n'est que l'univers coagulé. Cette chose étant ossifiée, elle devient comme une momie, appelée Osiris chez les Égyptiens. Cette momie doit se redresser, elle doit revivre et ne peut revivre que par Isis. Isis, c'est ce que les judéo-chrétiens appellent l'Esprit Saint.

Lorsque les deux s'unissent, Isis dissout cette partie ossifiée et celle-là se coagule. C'est ce que les alchimistes appellent la spiritualisation du corps et la corporification de l'esprit. Grâce à cette union, vous obtenez non plus un homme qui parle imbécilement avec un Dieu qui ne peut plus parler, qui tourne et qui rêve éternellement, mais un Dieu qui parle dans l'homme. Ceci est la définition de l'homme régénéré. Les croyants, appelons-les ainsi, doivent se fonder là-dessus. De temps en temps le phénomène se réalise chez un être. C'est à ce moment-là l'origine de toute une tradition qui est d'ailleurs toujours la même mais qui prend différentes formes. De cela proviennent ensuite des religions avec tout le sectarisme et le fanatisme qui en résulte parfois. Cela n'est pas la faute des prophètes, mais celle des ignorants qui les suivent.

- H: Le but de Cattiaux n'était pas de fonder une nouvelle religion, il s'en défend très explicitement. Il dit simplement que *Le Message Retrouvé* peut aider par exemple un catholique à mieux se retrouver au sein de son Église et au sein de l'enseignement de celle-ci.

-S: Il peut aider un maçon à comprendre la maçonnerie, un animiste à comprendre le sens de l'animisme. Voici justement une lettre dans laquelle il l'explique en quelques lignes :

Ne cherchez pas dans les livres l'inspiration du Message Retrouvé, puisque ce n'est pas là que je l'ai trouvée. Considérez plutôt que ce livre continue la révélation du mystère unique, et qu'en conséquence il est frère des autres et qu'il ne saurait les contredire dans ce fond unique et divin.

Voilà... tout est dit ! Ceux qui seraient désespérés parce qu'ils ne sauraient plus à quel saint se vouer, trouveront dans *Le Message Retrouvé*, réellement, le témoignage d'un frère, un frère qui fut comme eux dans les embarras de ce monde, qui eut beaucoup de peine à survivre et qui fut rejeté par beaucoup de gens. Il a cependant donné un exemple de ce qui se produit lorsqu'un Dieu s'empare d'un homme. Louis Cattiaux aurait très bien pu être un terroriste pour se venger de tout ce qu'il avait vécu. N'ayant pas connu ses parents, il fut élevé par une sœur qui ne l'aimait pas tellement. On l'envoya ensuite à la guerre, afin de se débarrasser de lui, me semble-t-il. Cattiaux aurait pu devenir un véritable révolté. Au lieu de cela, il s'est tourné vers Dieu et dans son cas, ça a marché.

C'est extraordinaire !

-C: Diriez-vous, ou Cattiaux l'aurait-il lui-même dit, que ce message fut réellement reçu de voix extérieures, comme le disent tous les prophètes ?

-S: Oui, je crois que lorsqu'on reçoit la visite d'Isis – ce que tout le monde croit impossible – une partie bloquée dans l'homme est dissoute. C'est ce que les juifs et les musulmans symbolisent par la circoncision.

Par exemple, lorsque vous coupez le frein sous la langue d'un choucas, celui-ci se met à parler.

La circoncision permet une parole, non plus une parole banale mais une parole divine, qui est pourtant la parole d'un homme, d'une densité exceptionnelle. L'œuvre de Virgile ne semble pas avoir été écrite par un homme ordinaire. Tous les vers sont extraordinairement justes au point de vue étymologique. C'est le cas de Cattiaux, les étymologies des mots français d'origine latine qu'il emploie sont toutes exactes, il ne connaissait pourtant pas le latin ! Ce n'est pas à la portée d'un homme ordinaire mais à la portée d'un homme divin. Louis Cattiaux était cependant loin de souhaiter réorganiser le monde, il dit à ce sujet dans une lettre :

A propos des Taoïstes si bien organisés, c'est peut-être une nécessité pour survivre, mais je crains toujours les prêtres fonctionnaires, qui sont coupés de la vie et je devrais même dire châtrés de la vie car ils perdent la connaissance de la vie et ils s'installent triomphalement dans l'agonie du monde. Je me refuse donc à imaginer toute espèce de règle et de genre de vie particulier qui risque de faire remarquer les convertis du Message Retrouvé et de les opposer à leur milieu ambiant. Je pense que chaque communauté et chaque famille doit vivre selon les mœurs et selon les lois ambiantes en les adoptant ou en les transformant prudemment quand le pouvoir leur en sera donné selon les idées qu'ils auront puisées dans le livre.

Vous voyez donc à quel point c'est une liberté extraordinaire et non pas la volonté de figer dans une forme préconçue.

-H: Louis Cattiaux encourageait tous les croyants, de quelque croyance qu'ils fussent, à approfondir leur propre religion. Il renvoyait souvent par exemple à l'enseignement égyptien afin de retrouver le sens de l'enseignement chrétien. Il encourageait l'étude.

-C: Si l'on revient sur le message alchymique de ce *Message Retrouvé*, dans le livre XX il parle d'un des composants essentiels de l'œuvre alchymique, le sel, qui cristallise. J'ai été très étonnée qu'il mette en parallèle ce sel cristallisé et l'espérance.

-S: Le sel, c'est un lien d'amour universel que l'on récolte sur la mer du monde. Pour aller sur la mer du monde, il faut être un marin ! La mer du monde, c'est ce que les anciens Grecs appelaient *ôkeanos*, c'est-à-dire le monde subtil qui entoure la terre. Il faut donc y aller comme l'ont fait les apôtres (quand on dit maintenant d'un point de vue social que les apôtres n'avaient qu'une petite situation puisqu'ils n'étaient que pêcheurs, ils auraient aussi bien pu être balayeurs de rue, cela n'a aucune importance), ils allaient à la récolte du sel sur la mer du monde.

De quoi s'agit-il ? Dans le monde occulte, il se trouve une chose qui se coagule dans l'eau, que l'on appelle la Sole (le soleil), la fève qui nage dans la galette des rois. Celui qui trouve ce vivant coagulé dans l'eau devient Roi. C'est cela le mystère du sel.

Lorsque l'on dit *parler avec un grain de sel*, il faut comprendre qu'il s'agit du sel de la sagesse, c'est-à-dire celui dont parle l'Écriture.

Cattiaux dit à ce propos :

Mon cher ami, la voie concrète c'est la voie de l'incarnation de Dieu, c'est la possession physique de Dieu obtenue par si peu dans ce monde, c'est celle des sages. La voie abstraite c'est la possession intellectuelle et psychique, c'est celle des Saints.

Ceux qui ont touché ce sel commencent à s'éveiller.

C'est à ce moment-là que nous rejoignons les enseignements des techniques d'éveil qui, d'une certaine manière, ne sont destinées qu'aux ignorants. Ces techniques ne sont que des descriptions de ce qui se passe dans celui qui est régénéré.

Je vous donne un exemple: imaginez des papillons qui prêcheraient des chenilles, en leur disant : « vous devez voler ! » Imaginez le nombre de chenilles qui tenteraient des petits sauts en proclamant : « je vole déjà un petit peu, je sens que ça vient.... » ! Ce n'est pas cela du tout ! Elles vont devenir papillon mais elles doivent d'abord ne plus rien faire, sauf leur chrysalide, et la chose se passe ainsi naturellement. Le papillon peut dès lors décrire ce qui lui arrive, les ailes lui poussent, c'est ce que disait Pindare : « Le sage sait tout par croissance naturelle ».

Je pense que c'est cela le sel de la sagesse, une connaissance expérimentale, le sel se met sur la langue, et lorsqu'on y a goûté, on est sage.

En France, vous avez le Père Noël. Chez nous, nous avons Saint Nicolas. Il existe une chanson pour Saint Nicolas qui dit : « apportez-moi du sucre dans mon petit soulier ». Ce sucre est un sel doux. Ensuite, nous chantons : « je serai toujours sage comme un petit mouton, je dirai mes prières pour avoir des bonbons ». Je ne goûterai ce qui est bon que lorsque j'aurai reçu cette visite dans le petit soulier, le creuset des philosophes, dans ce vase alchimique qui est une réalité physique.

-C: Pourrions-nous passer aux autres composants alchymiques, comme le soufre et le mercure ?

-S: Hans, c'est à toi !

-H: Je tombe par hasard sur le verset suivant, extrait du livre XXV, verset 58 :

(...) Les RACINES de l'arbre de vie (...) sont
comme le TRIO VIL qui unit le ciel et la terre.

Le mot *racines*, écrit en majuscule, est anagramme d'*arsenic*. De même, *trio vil* est anagramme de *vitriol*.

-S: Traditionnellement le soufre, c'est *theion* en grec, qui a la même racine que Dieu, parce qu'il brûle, *aithei* dit Platon ou *oti aei thei*, parce qu'il court toujours. Ce feu éternel, qui est le soufre, donne la couleur jaune puis rouge, tandis que le mercure donne la couleur noire puis blanche.

Quand ce soufre – qui n'est rien d'autre que le Père doré – se trouve baigné dans le mercure – la Mère brillante – l'union des deux donne un sel : le sel de la sagesse. Ce soufre est le feu créateur qui se coagule et qui coagule lui-même l'eau. Cela se retrouve dans le milieu minéral ; toutes les pierres précieuses ne sont qu'un liquide, une humidité plus ou moins pure qui est coagulée par un soufre. Cette coagulation donne à ces pierres leur dureté, leur solidité extraordinaire (les topazes, les améthystes, etc., ainsi que les métaux comme l'or évidemment).

-C: Alors, message retrouvé, parole perdue, vous ne serez pas étonnés que j'en vienne à parler du chemin initiatique

qui est très présent dans le *Message Retrouvé*. J'ai sous les yeux une correspondance dans laquelle il parle de l'initiation :

L'influence spirituelle transmise par initiation, c'est comme la communication de la semence de la compréhension des symboles et des rites. Cette influence s'exerce de l'initiateur à l'initié en passant par l'égrégore lié aux symboles et aux rites. Ainsi, c'est l'âme des ancêtres, du groupe, de l'Église et à travers elle, l'âme divine qui illumine par le moyen des symboles et des rites, l'initié qui entre ainsi en possession du secret de la race, des ancêtres, des maîtres et éventuellement, des dieux, voire de Dieu.

La question me brûle les lèvres, Louis Cattiaux avait-il connaissance de la maçonnerie ou d'autres groupes initiatiques ?

-H: Il en avait connaissance, mais il n'en faisait pas partie lui-même. Il n'a jamais fait partie d'aucun ordre ou d'aucune organisation semblable. Il pensait même que ce qui pouvait être embêtant avec les sociétés secrètes – mais il ne les critiquait pas pour dire qu'elles n'avaient pas de valeur – c'est qu'elles pouvaient parfois faire croire aux participants qu'ils étaient réellement initiés.

-S: Cattiaux dit la chose suivante :

L'ennui avec les sociétés fermées

– il ne dit pas initiatiques –

c'est qu'elles admettent des profanes qui se croient initiés tout en restant profanes, alors que l'Écriture elle-même va les trouver là où ils sont, et librement.

Il n'a jamais critiqué l'enseignement des sociétés secrètes en tant que tel, dont il reconnaissait certainement la valeur initiatique et traditionnelle. Le problème réside dans le

fait que ceux qui en sont les dépositaires, par bonne volonté en eux-mêmes, les détruisent sans le savoir.

C'est également le cas dans les religions. Lors du concile Vatican II, dans l'église catholique, le rite consistant à se mettre à genoux et à tenir l'Écriture sur sa tête, pendant qu'un dignitaire lisait, fut supprimé. Le sens n'avait rien de démocratique ou d'anti-démocratique, ce rituel signifiait simplement que lorsqu'on lit l'écriture on lit dans l'homme, mais l'homme dont la partie basse a été séparée, exactement comme les musulmans qui entrent à la mosquée en enlevant leurs souliers, et les chrétiens à l'église avec une gémulation.

Vous voyez que toutes les cérémonies d'initiation sont des rites qui étaient fondés par des connaisseurs, puis petit à petit ils dégénèrent jusqu'à devenir une pièce de théâtre, comme « Les fourberies de Scapin », condamnée à être mal jouée dans les collèges. Molière n'en est pas moins un grand auteur ! Cattaui reconnaissait la valeur de ces sociétés tout en moquant quelque peu leurs représentants !

- C: Hans, je souhaitais maintenant vous interroger sur la manière dont vous lisez le *Message Retrouvé*.

-H: Il m'est arrivé plusieurs fois de le lire d'un bout à l'autre, mais nous constatons bien vite que les versets ne se suivent pas toujours.

La meilleure manière d'aborder l'ouvrage, je dis bien de l'*aborder*, qui ne veut pas dire *pénétrer* le sens plus profond, est de l'interroger et ce dans toutes les circonstances de la vie. Lorsque nous avons un problème que nous souhaitons résoudre, nous pouvons prendre *Le Message Retrouvé* et y tirer un verset à l'aide d'un signet (de préférence en bois). Le signet désigne alors un verset qui apporte bien souvent d'étonnantes réponses ! J'ai fait l'expérience que les versets répondent de

manière stupéfiante et avec une précision sidérante aux questions que l'on se pose. Nous avons la liberté d'appliquer ou non la leçon donnée par le verset. Ce livre est magique.

-S: Je conseillerais d'ailleurs à tous ceux qui lisent *Le Message Retrouvé* avec intérêt de suivre le conseil de Louis Cattiaux : se réunir notamment à la pleine lune, comme certains le font depuis son départ de ce monde, et d'interroger absolument toutes les Écritures y compris par exemple les Lames du Tarot, la Bhagavad Gita, le Tao Te King et cetera, puisque Cattiaux montre bien dans son livre que toutes ces Écritures sont liées. Regardez les épigrammes et les hypogrammes qui ornent chaque livre de citations provenant des Védas, des lois de Manou,... Ce serait donc amusant de voir ce qu'il en résulterait. Cattiaux proposait de faire tourner le livre dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, ainsi que d'interroger les livres de différentes traditions. Chacun lisant un extrait à son tour et parlant librement, sans qu'il n'y ait de gourou, de président. La condition serait que les personnes se réunissant partent du principe que ces Écritures sont inspirées, que ce sont des enseignements. Celui qui croirait que ce sont simplement les pensées personnelles de Louis Cattiaux, peut également essayer, mais je crois alors que les discussions qui en résulteraient seraient absolument stériles. Ce n'est pas un dogme, mais il faut bien un postulat de départ.

-H: Si l'on s'intéresse au sens profond du *Message Retrouvé*, j'ajouterais qu'il vaut vraiment la peine de lire *Le Fil de Pénélope*, un ouvrage écrit par Emmanuel d'Hooghvorst qui ne semble pas de prime abord en lien direct avec *Le Message Retrouvé* car ce sont des commentaires sur Homère, Virgile, sur des textes alchymiques,... mais peu à peu le lecteur se rend compte que ce livre est en réalité un commentaire de l'œuvre de Cattiaux et qu'il insiste beaucoup sur son sens alchymique ou hermétique. J'encourage vivement la lecture de ce livre qui,

d'après l'auteur lui-même, est sorti du *Message Retrouvé* comme un fils est sorti de son père.

-S: Je pourrais aussi conseiller le site d'Arca. Arca est une librairie qui permet la rencontre avec des personnes absolument extraordinaires. Arca organise un forum internet autour du *Message Retrouvé*; chacun peut y poser des questions ou apporter des réponses, comme il peut, selon sa science et sa compréhension d'un verset.

Je suis persuadé qu'il se passe de manière occulte un tri et un rassemblement des individus qui cherchent assidûment leur propre mystère. Je suis certain qu'il se passe quelque chose, et je crois – mais je peux me tromper – que *Le Message Retrouvé* sera probablement le noyau de coagulation de tout ce monde, non pas par une organisation externe, mais le noyau intérieur grâce auquel beaucoup de personnes pourront retrouver leur propre tradition en ne se sentant jamais obligés de la quitter. Puisque toutes ces traditions ont à la base un enseignement véritable, il n'y a donc aucune raison de les délaisser. Il n'est pas nécessaire de se faire catholique si on est orthodoxe, de devenir animiste si on est catholique, de se convertir à l'islam si on est maçon. Tous ces enseignements ont un noyau semblable et le but du *Message Retrouvé* est de le rappeler à tous ceux qui cherchent sincèrement.

-C: *Le Message Retrouvé* est donc un message universel ?

- H & S: Oui !

-H: D'ailleurs, René Guénon trouvait étonnant qu'on y retrouve l'enseignement de Lao T'seu. Cattiaux lui répondait

que cela était bien normal, car plus on se rapproche du centre, plus on met ses pieds dans les traces de pas des prédécesseurs et finalement tous les enseignements se rejoignent. Plus on se rapproche du centre, plus on reconnaît le même message de toutes les grandes traditions.

-C: Qui dit message universel dit message de tolérance ?

-S: Certainement ! Assassiner, ou forcer, ou coincer le voisin ou le prochain au nom d'une Écriture sainte, c'est par là même démontrer qu'on n'en possède pas le centre, parce que celui qui est au centre ne peut qu'avoir une immense charité et l'envie d'aider les autres.

Il y a d'ailleurs au tout début du Livre, un verset sur la tolérance:

Livre I, verset 1 :

Celui qui est dans l'erreur essaie de l'imposer aux autres. Celui qui possède la vérité s'efforce de l'appliquer à lui-même. C'est la marque qui ne trompe pas.

-H: Il y a aussi le verset suivant :

Livre XXIX verset 5' :

La tolérance est le propre de Dieu et de ceux qui lui appartiennent, comme l'intolérance est le propre de la Bête et de ceux qui la servent. C'est une marque infaillible qui transcende toutes les étiquettes particulières.

Il est probable qu'un athée profondément tolérant soit plus proche de Dieu qu'un croyant fanatique.

-C: Une question un peu plus personnelle : dans vos vies, qu'est-ce que *Le Message Retrouvé* a changé, apporté ?

-H: Personnellement, et je pense que Stéphane donnera la même réponse ainsi que beaucoup d'autres personnes ayant rencontré *Le Message Retrouvé*, je ne sais pas ce que serait ma vie sans cet ouvrage, je n'ose l'imaginer. Pour moi, ce livre est beaucoup plus proche de nous que d'autres textes traditionnels parce qu'il a été écrit en français (je ne dis pas cela de manière sectaire) et qu'il a été écrit pour des hommes de notre temps, même s'il est comme les ouvrages des grandes traditions. C'est un livre moderne, vivant et en même temps c'est un livre très ancien.

-S: En ce qui me concerne, quand j'ai découvert ce livre en mai 1971, j'ai été absolument renversé ! J'étais de tradition catholique romaine, organiste dans l'ancien régime (je veux dire avant le concile Vatican II !), je connaissais très bien la tradition chrétienne, et tout d'un coup ce fut un bain de jouvence. La tradition chrétienne qui redevenait vivante, cela me paraissait impossible tellement elle était sclérosée, morte, s'adressant souvent à des gens tout à fait morts ! Que les chrétiens me pardonnent de m'entendre parler ainsi !

Je dois au *Message Retrouvé* l'étude d'Homère et de Virgile dans leur langue originale, auteurs que Cattiaux lui-même n'a pas pratiqués. Je dois la connaissance de l'hébreu au Baron d'Hooghvorst qui était un cabaliste extraordinaire, d'une grande vivacité d'esprit, d'un humour fou, ainsi que la connaissance de l'espagnol à la revue *La Puerta*, sœur de la revue belge *Le Fil d'Ariane*, créée chez moi, la première proposition ayant été faite dans ma maison.

Je dois tellement de connaissances, de lectures passionnantes, aurais-je jamais lu Paracelse, aurais-je jamais traduit Dorn ? Sans *Le Message Retrouvé*, je crois que la réponse est catégoriquement : « non ».

J'aurais peut-être cherché pendant des années ce qui se trouve, grâce à ce livre, sous mes yeux !

Voilà ! C'est un témoignage indubitable pour moi. C'est un livre magique et qui ne demande aucune attitude dans le monde. Comme le disait je crois le Baron d'Hooghvorst, il n'est pas demandé à ceux qui reconnaissent l'inspiration du *Message Retrouvé*, de porter une ceinture ou des bretelles, d'habiter en ville ou à la campagne, d'aller à un office ou de ne pas y aller. C'est une liberté absolument totale. C'est cela qui rapproche les hommes. Réellement, je sens que tous les hommes sont mes frères grâce à ce *Message Retrouvé*.

-H: Je rappellerais bien volontiers un verset qui dit que le livre participe de la terre et du ciel et que chacun y puisera donc selon ses capacités. Il n'est en rien nécessaire d'avoir une instruction universitaire pour aborder *Le Message Retrouvé*. En effet, celui-ci parle un langage très direct et s'adresse à tout le monde.

-C: On peut dire aussi que ce message universel est un message de joie, d'espérance, qualités que l'on retrouve souvent dans d'autres textes sacrés, mais je trouve que la juxtaposition des versets rend souvent les propos pétillants, dans une langue un peu particulière qui peut faire sourire parfois !

-S: Pour la petite histoire, Cattiaux n'a participé qu'à une seule réunion qu'il a pourtant organisée en avril 1953. En juillet, il avait quitté ce monde. Tout ce qu'il a dit sur ces réunions s'est avéré vrai.

Un de ses « commandements » était d'écouter la musique de Jean Sébastien Bach, en particulier le choral de la cantate *Jesus, bleibet meine Freude* (*Jésus, que ma joie demeure*). Lui qui était un homme d'une joie absolument débordante, voulait que cette joie perdure. Comment cette joie peut-elle demeurer ? Eh bien, je vais vous le dire : grâce aux adeptes. Les adeptes sont ceux qui peuvent voyager sur les ailes du vent, ils ne sont plus sur un âne, mais sur un cheval, c'est-à-dire sur Pégase. Ils voyagent dans le monde entier. Recevoir la visite d'un adepte permet de ne pas laisser mort l'enseignement enfermé dans les consonnes, mais de lui rendre les voyelles qui lui manquent. Je ne pourrais pas donner meilleur conseil à tous les anonymes qui liront *Le Message Retrouvé* et qui l'aimeront, que de faire en sorte qu'ils attirent un adepte, un adepte qui voyage sur les ailes du vent.

Cela paraît invraisemblable, mais il y a par exemple dans le christianisme la visite de l'ange Gabriel. Qui est l'ange Gabriel ? C'est un adepte, c'est-à-dire qu'il vient comme le précédent, comme le Père Noël, comme le petit Jésus de l'année d'avant, sauf qu'il a acquis une grande barbe blanche, ce qui signifie que sa parole est pure. Il vous mettra sur la voie. C'est l'adepte qui est le grand initiateur. Dans toutes les sociétés initiatiques, dans les religions, vous trouverez un maître initiateur. Souvent hélas, c'est un être charnel ; dans l'église catholique on lui impose une tonsure ou bien de se raser les mains afin de montrer qu'en réalité il ne peut pas s'agir d'un homme charnel. C'est un adepte. *Le Message Retrouvé* se lit en attirant un adepte. Appelez-le Isis, Esprit Saint, celui qui ressuscite Hiram, retrouve la parole perdue... vous pouvez l'appeler de tous les noms ! Repensez à l'histoire d'Apulée dans *l'âne d'or* ; cette prière à Isis dans laquelle il l'implore de retrouver sa forme humaine alors qu'il avait été transformé en âne. C'est vraiment la marche à suivre pour les lecteurs du *Message Retrouvé* que d'attirer ceux qui les mettront sur la voie de son sens profond. À ce moment-là, croîtra leur connaissance de ce livre merveilleux, qui est d'ailleurs loin d'être le seul, ne faisant que confirmer les autres.

-H: J'ajouterais quelque chose. Puisque Stéphane dit que cette histoire semble incroyable, on ne peut que s'en persuader lorsqu'on apprend que Cattiaux avait pour maître Nicolas Valois, alchimiste du XV^{ème} siècle dont il avait étudié l'œuvre. Il semblerait qu'il soit entré en contact avec lui. C'est de cet adepte-là qu'il a hérité.

-S: C'est inouï. Il y a réellement moyen d'entrer en contact avec des maîtres du passé, et c'est ce que l'on appelle *maintenir un maître debout*.

Quand vous voyez Jacob qui demande à Joseph de ne pas l'enterrer en Égypte, cela signifie que si ses os demeurent en Égypte, le monde de l'angoisse (Égypte, *mitsraïm* en hébreu vient de la racine *sar*, être à l'étroit), il ne sera plus alors que des consonnes sans voyelles. Il ne sera plus qu'un feu d'enfer qui ne pourra être béni, humecté. Jacob dit : *Ne laisse pas mes os en Égypte*, ce qui signifie qu'on ne lui rendra pas un culte idolâtre. Tout le monde sait que les idolâtres sont châtiés mais aussi celui à qui on a rendu un tel culte. On va conserver sa lettre, on va l'idolâtrer et il sera comme un insecte sur une collection de papillons, comme un Christ en croix qui ne peut plus parler, qui ne pourra plus jamais s'exprimer. Si au contraire ses os sont ramenés d'Égypte, il sera rendu vivant et la chose se transmettra de main en main, chaque fois vivifiée.

-H: Et alors la joie demeure ! La joie de Cattiaux demeure !

-S: Pensez à la joie de tous les maçons qui retrouveront la parole perdue, qui retrouveront les deux colonnes du temple, à ce triangle extraordinaire de cette TRI unité qui revit enfin et non plus sclérosée dans le symbole de Nicée. Pensez à

toute cette science des nombres de Pythagore, pensez à toutes ces sciences dites secrètes qui refléurissent et ce, bien entendu, dans un certain secret, parce qu'il est évident que toute l'humanité ne va pas se réveiller en une seule fois ! Il y aura toujours des personnes pour lesquelles la chose doit rester secrète en attendant mille ou deux mille ans qu'ils s'y intéressent peut-être !

-C: Puis-je vous demander à chacun un mot de conclusion ?

-S: Et bien nous pourrions peut-être tirer un verset dans *Le Message Retrouvé* ?

Livre XXXVI, verset 1 :

*REINE VEUT ROI SAUVE
Courageux dans la quête de Dieu. Fainéant dans
celle du monde.
N'ignore pas ton fondement et ne le méprise pas
quand tu l'auras reconnu.*

Pour la petite histoire je vous signale que *monde* est anagramme de *démon*.

-H: Je ne peux mieux faire que de tirer à mon tour !

Avant de tirer je voudrais quand même remercier Baglis TV et Caroline parce que c'est absolument inouï, c'est la première fois que Cattiaux passe à la télévision ! Voilà une étape importante pour que son œuvre soit reconnue, en France en particulier.

Je tombe sur le Livre XXIV, verset 53 :

*Les saintes Écritures, qui enseignent à sortir de
la mort, ennuiement mortellement les morts. Par contre,*

tout ce qui les enfonce dans la mort les passionne et les enthousiasme sans mesure.

Les passionnés de Dieu trouveront Dieu et sa vie.
Les passionnés du monde trouveront le monde et sa mort agonisante. « C'est la fréquentation de Dieu qui nous fera trouver la paix de la maison de Dieu ».

-C: Je crois que nous ne pouvons pas ajouter quoi que ce soit, merci à vous deux Stéphane et Hans, je pense que nous aurons à reprendre d'autres trames, parce que ce fut vraiment passionnant. Merci beaucoup !

- S & H: Merci à vous, Caroline et longue vie à Baglis !